N° 372 — Tome C 16 Décembre 1912

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-troisième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÈLEMY,
R. DE BURY, RICCIOTTO CANUDO, GUY-CHARLES CROS,
HENRY-D. DAVRAY, GEORGES DUHAMEL, JEAN DE GOURMONT,
REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH,
FRANCIS JAMMES, GUSTAVE KAHN, MARGUERITE LE FUR
HENRI MAZEL, EUGÈNE MONTFORT, GEORGES PALANTE, RACHILDE,
GEORGES ROUAULT, E. DE ROUGEMONT, ANDRÉ ROUVEYRE.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | Étranger : 1 fr. 50.

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXII

SOMMAIRE

—

Nº 372. — 16 DÉCEMBRE 1912

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 1er pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

PAUL CLAUDEL

—

La plus grande cause d'étonnement, pour le voyageur, est sans doute la découverte d'une contrée où toutes choses, par leurs dimensions, leurs caractères, leurs raisons et leurs fins, apparaissent comme étrangères au système de mesures en usage dans la terre natale. Nous vivons, satisfaits, dans la même ville, et le même mètre de poche nous assure quelque unité dans l'évaluation. Est-ce admiration ou stupeur que nous éprouvons à contempler ces gens qui n'ont ni notre taille, ni notre langue et qui, cependant, sont des hommes, avec trente et un nerfs, autant que nous, perçant l'épine vertébrale à droite et à gauche? Rien de ce qui nous est bon ne leur peut servir, apparemment : leur nourriture n'est pas la nôtre, leur plaisir nous épouvante ou nous assombrit, leur douleur trouve ses raisons et son expression en dehors de notre pathétique; mais ce sont des hommes... Nous revenons de chez eux bouleversés et méditants. Ils ont troublé avec profondeur et efficacité notre sens des dimensions. Nous ne pouvons songer à leurs œuvres et à leur destin qu'au prix de rectifications incessantes. Ils nous donnent envie de briser le mètre inutile : ils ne sont pas à notre mesure.

N'est-ce pas un étonnement de cette nature qui saisit l'esprit emporté dans la lecture des œuvres de Claudel? Tout, dans ses écrits, semble étranger au monde des proportions courantes. Il nous faut jeter la vieille balance et le vieux compas, s'il nous plaît d'entretenir commerce avec cet homme.

Nous lisons, et nous devons tout aussitôt désavouer les lois d'une perspective estimée jusqu'alors judicieuse. Pour ne pas dire que Claudel n'est pas à notre mesure, je dirai qu'il n'est à la mesure d'aucun autre.

Il importe peu que tout, dans son œuvre, nous soit permis... Cet homme donne à chaque instant la preuve qu'il est l'égal des plus grands, encore qu'on ne le puisse comparer longuement et utilement avec aucun. Qu'il inquiète, qu'il enthousiasme ou qu'il déconcerte, il possède cette vertu suprême de s'emparer de l'âme et de faire, pendant la minute suffisante, oublier qu'il y a un autre monde que le sien, oublier qu'il y a d'autres hommes et qui écrivent...

§

Un homme parle : notre expérience de la vie nous permet d'apprécier le volume de sa voix, la longueur de son souffle, la variété de ses intonations... Nous avons pris, des qualités humaines possibles, un sentiment sur lequel nous réglons nos propres facultés d'attention et de compréhension. L'instinct créateur, même obéit à ces données expérimentales, et l'on a coutume, considérant un ouvrage de l'esprit qui prétend à la perfection, de rechercher avec exactitude s'il est construit pour conduire l'âme jusqu'à ce point critique en deçà ou au delà duquel gisent l'insatisfaction ou la lassitude.

Mais c'est, en vérité, le goût de la conciliation et de l'accommodement qui a pu susciter de telles lois. Je ne nie pas qu'il existe une région qui soit le lieu géométrique de toutes les vertus communes. Je parlerai toutefois d'un autre pays et d'un autre voyage...

Les créatures de Claudel font oublier l'harmonie raisonnable de l'ancien *canon*. Leur taille nous déroute, leurs gestes s'écartent de la vérité anatomique vulgaire, leurs attitudes ne sont plus celles des statues qui infestent nos places publiques. Ces personnages parlent-ils! Ils le font sur un ton qui ne nous était en aucune façon familier: leur longueur d'haleine excède ce que nous connaissons des hommes, le timbre de leur voix est étranger à l'orchestre urbain et l'amplitude de leur organe dépasse en tous sens les limites du registre. — Est-ce à dire qu'ils ne soient pas humains? — Certes non, mais ils apportent une effarante lumière dans des sphères de l'âme où l'âme n'allait point... Et si, dominant tous ses personnages, le poète

prend à son tour la parole, nous apprenons que le lyrisme n'est pas seulement ce que nous avions cru jusqu'alors qu'il était.

§

Singulière minute pour parler de Claudel que celle-là où les gens qui lisent semblent avoir pris parti. Heureusement, Claudel, qui n'a cessé de tenir en grand mépris tout ce qui touche à la chose littéraire et à la vie littéraire, n'en a pas moins rencontré les quelques contempteurs nécessaires à sa gloire. D'autre part, il est la nourriture et l'orgueil de plusieurs générations d'hommes nommant leurs maîtres. Qu'y a-t-il entre ces deux camps? Est-il nécessaire de convaincre qui que ce soit? Et quelqu'un pourrait-il se croire fondé à parler pour Claudel? — Je ne crois pas à la nécessité de certaines conquêtes, ni aux hommages des transfuges. Pour que le retour au bercail d'une brebis soit un événement heureux, il faut encore que la brebis soit grasse...

Mais le temps fera son œuvre et les paroles présentes sont trop modestes pour prétendre restituer à César quoi que ce soit.

Aussi bien les contemporains de Claudel sont-ils, peut-être, trop près de son œuvre pour en découvrir toutes les raisons et en comprendre intégralement l'architecture. Cette œuvre n'est point achevée. Certes, les parties considérables qu'on en connaît permettent de préjuger de l'ensemble, et, par les proportions du vaisseau central, il n'est pas impossible d'évaluer la hardiesse de la flèche. Mais que ne doit-on pas attendre d'un écrivain qui, se complétant, se reprenant, se développant sans cesse, donne à mesurer tout ce que la volonté peut faire en faveur du génie ?

Il faut écarter de prime abord la foule de ces considérations que les commentateurs ont coutume d'emprunter à la vie des hommes dont ils parlent. La vie de Claudel ne nous appartient pas. Il suffit de savoir que cette vie est pure, lointaine et détachée.

Un héros, qui a pour œuvre unique et grande son existence même, peut juger inutile d'inventer autre chose : il dicte le *Mémorial* et livre ses actes à la critique. Le poète qui pétrit des créatures les forme à l'image de qui bon lui semble, il leur

fait consumer la destinée qu'il choisit, et c'est là *l'histoire* de lui-même qu'il lègue à la postérité. Que s'il lui a plu de rapporter, en les altérant ou en les transfigurant, des sentiments qui lui furent propres et des événements auxquels il fut mêlé, nous devons, fidèlement, nous en tenir à ce qu'il nous livre de lui-même et n'aller point disputer aux rats et aux mites les lettres de ses créanciers et les cheveux de sa famille.

Je désavoue avec énergie une certaine curiosité qui dédaigne les œuvres pour se satisfaire de clabaudages. L'image que les écrivains donnent de leur âme doit être acceptée, telle, comme objet de méditation. Si leur œuvre est, par hasard, un « corrigé » de leur vie, nous leur devons cette honnêteté de ne pas aller outre. Je n'envisage pas le cas contraire.

Pour moi, ambitieux de discourir sur l'œuvre de Claudel, je déclare ne tenir aucun renseignement sérieux sur l'homme; certain d'écarter par avance tous ceux qui attendent, pour lire Claudel dans les anthologies, de posséder de péremptoires documents sur sa famille et ses voyages.

§

S'il est possible, appréciant la totalité des ouvrages d'un écrivain, de définir les linéaments qui composent, en quelque sorte, sa physionomie morale, je dois reconnaître qu'aujourd'hui on ne saurait dresser de Claudel qu'un portrait hypothétique et provisoire.

La vérité d'un ouvrage, quelque éclatante qu'elle soit dès l'origine, se dégage et s'accroît avec le temps. Toute œuvre humaine digne de subsister se justifie selon des échéances plus ou moins reculées. Il faut croire que le sens complet de certains livres peut apparaître fort longtemps après la mort de leur auteur. Les grands artistes — et c'est chose miraculeuse — ne sont pas eux-mêmes juges et maîtres de la trajectoire parcourue par leur pensée.

Je ne pense pas qu'il soit actuellement un commentateur assez hardi pour entreprendre la représentation en pied de Shakespeare. C'est tout au plus s'il nous est donné de figurer avec quelque autorité Virgile ou Horace.

Comment définir, fût-ce au prix de toute une vie laborieuse la silhouette que certains grands hommes des siècles derniers dressent sur notre horizon ? Les possibilités contenues dans

leurs ouvrages ne sont pas, pour la plupart, entrées en germination. Certaines ne devront peut-être éclater que dans un avenir lointain. Pouvait-on prévoir, cent ans après la mort d'Aristote, l'influence qu'exercerait l'esprit de cet homme sur les penseurs du moyen âge occidental? Et songez au grand corps de Gœthe : depuis quatre-vingts ans, les équipes de travailleurs n'ont pas cessé de se relayer, et le vaste cadavre paraît encore intact. Tous les livres de Gœthe tiennent sur un rayon de bibliothèque, mais il faut un édifice entier pour loger toutes les brochures que cette poignée d'ouvrages a inspirées.

Le dévouement unanime de plusieurs générations est nécessaire pour mener à bien cette mosaïque qui contient le portrait d'un maître. On peut, en vingt pages écrites, affirmer qu'on a fait le tour d'un édifice, mais on prononce, en même temps, l'éloge de ses propres jambes. On peut aussi, en vingt pages, laisser entrevoir les proportions d'un monument dont on avoue, respectueusement, n'avoir fait qu'approcher.

Je ne sais trop à quelle méthode me vouer pour ordonner avec fruit les nombreuses réflexions que m'ont values la lecture et la méditation des œuvres de Paul Claudel. Toutefois, considérant que cet homme est multiplement grand, comme philosophe, comme poète lyrique, comme écrivain et comme dramaturge, je m'efforcerai de le considérer successivement à divers points de vue, pleins d'arbitraire en vérité, mais nécessaires à la critique.

J'ajouterai que c'est après mille hésitations que je me décide à entreprendre ce travail. Je répugne à expliquer la poésie, et la paraphrase appauvrit toujours l'original. Je déclare donc ne pas expliquer Claudel, mais développer seulement ce qui, de Claudel, a pénétré en moi-même. C'est une image réfléchie et forcément modifiée. Je ne prétends surtout pas, ainsi que je le disais tout à l'heure, parler pour ceux qui n'aiment pas Claudel, pour ceux dont la conquête me laisse froid. C'est aux autres que je m'adresse.

I

PHILOSOPHE

Si l'on veut parler de philosophie, à propos de Claudel, il faut bien se garder d'établir des relations entre l'œuvre de ce

poète et les écrits des philosophes. Ce serait une lourde erreur que de situer Claudel philosophe entre celui-ci et celui-là, et de chercher dans quelle mesure l'*Art poétique*, par exemple, infirme ou confirme les propositions philosophiques à l'ordre du jour.

Claudel ne prolonge rien, ne reprend rien, ne discute rien. Il s'efforce de *s'exprimer :* le débat semble limité pour lui entre l'âme et le style. Le plus abstrait de ses écrits, j'ai nommé l'*Art poétique*, contient ce qu'un homme a tiré de soi-même, sans souci de savoir si cela répétait, renouvelait ou combattait les dogmes présentement en usage. Aussi point de citations, point de références, point de discussions — l'exposé lyrique d'une certitude.

En présence d'un tel ouvrage, le devoir du critique n'est point d'argumenter, de classer, de chicaner, mais seulement d'analyser et de comprendre.

La philosophie de Claudel est toute dans ses ouvrages dramatiques et lyriques. J'entends qu'elle y est non en puissance, mais bien *en œuvre*, ou, pour mieux dire encore, *en action*. C'est bien ainsi que je m'imagine ce qu'on appelle *la philosophie des poètes*.

Le philosophe médite et, assuré d'une vérité, construit une forteresse. La vérité acquise sur l'heure supplante et détruit la vérité antérieurement admise. La méditation n'a de valeur qu'en tant qu'elle est fructueuse, et son terme seul importe.

Mais le poète vit ! Quel que soit le but atteint, c'est la route même qui nous intéresse. La méditation du poète est une fin en soi. Il importe peu que la proposition finale infirme ou confirme quoi que ce soit ; c'est la *direction* qui est tout. Chaque pas du poète nous est un enseignement, ou une révélation. Un poète ne poursuit pas la vérité : il poursuit *sa* vérité, et cette poursuite est pathétique.

Les poètes n'ont pas place dans les traités de philosophie, non plus que dans l'histoire de la philosophie ; car ce n'est pas eux qui assument ce rôle de faire cheminer, sous escorte, la pensée nue d'étape en étape. Mais les poètes fournissent à la philosophie sa matière et ses exemples. Ils donnent cours, d'autre part, à la vérité, et la philosophie dont se nourrissent les hommes est celle surtout que leur offrent les poètes. Bien entendu, il ne saurait, ici, être question de valeur pratique, mais

je dis nourriture toutefois, sachant fort bien que cette *chose inutile* qu'est la poésie est faite pour les hommes et que les hommes n'ont jusqu'ici pu vivre sans poésie.

C'est parler de la philosophie de Claudel que parler de sa poésie. Entre *Tête d'Or* et *l'Otage*, toute la philosophie de Claudel tient. Mais l'œuvre entière est à cet égard un exposé dynamique de cette philosophie : la lecture ordonnée des drames et des poèmes nous rend sensibles les phases successives d'une évolution; et l'harmonie continue de ce beau mouvement ne nous autorise pas à considérer son terme actuel comme une péroraison, puisque l'homme subsiste, dans la puissance de sa maturité.

Je n'irai pas dire qu'il y a contradiction entre l'optimisme qui met son rayonnement autour de *l'Annonce faite à Marie* et le noir désespoir qui pèse sur *Tête d'Or*. Ces deux ouvrages font penser à deux propositions éloignées, incluses dans un même long raisonnement, mais la première de ces propositions n'est pas un moyen, non plus que d'autres intermédiaires. Nous sommes en présence d'une œuvre poétique, essentiellement.

Cela posé, il convient de découvrir la nécessité des ouvrages théoriques de Claudel. — On pourrait, à la rigueur, appeler ainsi la *Connaissance du Temps* et le *Traité de la co-naissance au monde et de soi-même ;* mais je me réserve de démontrer plus loin, que, malgré ce mot *Traité*, de tels écrits ne sont pas « théoriques ».

Or, rien ne nous laisse croire, dès avant la lecture de ces livres, que Claudel ait dû, en dehors de ses drames et de ses poèmes, juger opportune la concentration en un ouvrage exceptionnel de ce qu'on pourrait appeler sa philosophie.

Violaine n'aurait-elle pas dit tout ce qu'il fallait dire ? Et les paroles de Mesa, celles de Coûfontaine et de Badilon, celles de Pierre de Craon auraient-elles besoin d'un commentaire? Non pas ! Connaissant *l'Art poétique*, je sais que Claudel ne s'est pas fait son propre exégète.

Art poétique ! Considérez ces mots : comme le poète définit à son usage le sens des forces qu'il met en branle, la longueur des mètres qu'il emploie, la valeur des mots qu'il agglomère, de même Claudel, en un ouvrage dense et volontaire, entreprend de définir le décor et les personnages de son drame.

Dira-t-on que le décor doit être précisé par les personnages et que ceux-ci peuvent se définir par eux-mêmes ? Je répondrai qu'il ne s'agit pas d'expliquer, mais seulement de *nommer*, d'énumérer, comme on le fait au frontispice d'un drame publié. A vrai dire, Claudel ne définit là que des *termes*. *L'Art poétique* n'est pour moi qu'un liminaire à l'œuvre de Claudel : le chiffre et la clef en tête de la portée...

Pour ce dessein critique, il me faut écarter les magnifiques pages qui, sous le titre de *Développement de l'Eglise*, font, sous la même couverture, suite à *Connaissance du temps* et au *Traité de la Co-naissance au monde et de soi-même*. Ces derniers écrits forment proprement, à mon sens, *l'Art poétique*.

Claudel restitue à tous les mots qu'il touche leur sens original qui, pour être le plus lointain, n'en est pas moins le plus nécessaire et le plus urgent. D'où l'opportunité d'un art poétique, d'une convention entre le lecteur et l'écrivain, mais surtout entre l'écrivain et lui-même. Certains mots reviennent avec insistance dans le langage courant entre les hommes ; ils prennent à la longue un sens vulgaire qui est comme le moyen terme des divers sens qu'on a pu et qu'on peut leur conférer. Mais si un homme vient qui veut dire sa pensée, et point autre chose, force lui est de définir à son usage et à l'usage d'autrui les valeurs dont il entend disposer.

§

Il y a d'abord le temps « qui amène et produit toutes choses » (1). Il y a ce vaste et mystérieux monde, proposé à notre connaissance. Il y a, autour de nous, d'autres êtres doués de vie, *végétaux* et *animaux*, dont il importe de définir la nature. Enfin voici *l'homme* avec ses sens, son intelligence et sa volonté. Reste Dieu ! Toutes définitions données et coordonnées, le drame pourra se jouer et le poème se dire.

On ne peut lire une page de Claudel sans mesurer toute l'importance de cette notion du Temps. A toute minute, le personnage qui parle se prend à regarder le ciel ; il relève la position des astres et nomme la Saison. On sent l'univers emporté dans un vaste tournoiement qui renouvelle les aspects sans jamais reprendre au passé dévorateur l'événement qui ne

(1) *Art poétique*, p. 38.

reviendra plus. « Sous ce qui recommence, il y a ce qui continue (1). » Un drame s'achève et Anne Vercors s'écrie :

L'année change, et de nouveau se levant du noir hiver, cramoisi, tout d'or,
De nouveau le nouveau soleil se peint sur les fleuves chargés de glaçons (2) !

Un autre drame commence et Marthe énonce le thème :

La journée qu'on voit clair et qui dure jusqu'à ce qu'elle soit finie (3) !

Nulle parole n'est prononcée qui ne justifie en quelque sorte cet axiome « que tout l'univers n'est qu'une machine à marquer le temps (4) ». Et Claudel donne du temps cette définition : « Le Temps n'est pas seulement le recommencement perpétuel du jour, du mois et de l'année, il est l'ouvrier de quelque chose de réel, que chaque seconde vient accroître, le *Passé*, ce qui a reçu une fois l'existence (5). » D'où ce corollaire que je crois nécessaire de citer : « La minute présente diffère de toutes les autres minutes en ce qu'elle n'est pas la lisière de la même quantité de passé (6). »

Soumis au temps, voici l'homme avec les bêtes et les plantes, au milieu du monde. Les quatre premiers articles du *Traité de la co-naissance au monde et de soi-même* sont employés à la délimitation de tous les êtres, chacun étant défini par ce qu'il n'est pas, chacun connaissant le reste à sa façon qui n'est pas celle de l'autre, chacun, par la juxtaposition de son existence aux autres existences et de sa connaissance à la connaissance d'autrui, contribuant à la congrégation totale du monde.

Nous devons à Claudel la restitution au grand mot *connaissance* d'un sens intégral que ce mot avait perdu depuis longtemps.— J'ai bien dit : restitution. — « Nous ne naissons pas seuls. Naître, pour tout, c'est co-naître. Toute naissance est une connaissance (7). » C'est ainsi que commence le *Traité*, et cette phrase inaugurale revient, modifiée, développée, augmentée à toutes les pages de l'ouvrage.

(1) *Art poétique*, p. 44.
(2) *La Jeune fille Violaine*. Théâtre, III, p. 157.
(3) *L'Echange*. Théâtre, III, p. 165.
(4) *Art poétique*, p. 30.
(5) *Ibid.*, p. 39.
(6) *Ibid.*, p. 40.
(7) *Ibid.*, p. 53.

J'aurai plus loin l'occasion de montrer comme quoi Claudel est, de tous les poètes contemporains, celui qui a jeté la plus éclatante lumière sur le rôle de la *Connaissance poétique*. Mais tenons-nous-en présentement à cette chose plus générale qui est la *connaissance vitale*. « Vivre, c'est *connaître* (1). »

S'il est vrai qu'au « sens large connaître c'est exister en même temps » (2), s'il est vrai que tout être naît dans chaque minute et co-naît au reste du monde, on conçoit qu'une harmonie serrée, compacte et continue, règle la progression dans le temps de ce monde que le poète a pris pour objet de sa méditation.

Il y a des degrés dans la connaissance, et j'entreprends ici de citer toute une longue page de *l'article IV* du *Traité*, article où se trouvent comparés et définis la plante et l'animal.

Le premier état de la comparution, de la co-naissance de soi-même, du travail de l'être qui se prend lui-même pour objet, est celui du végétal dont la vie est de se nourrir, de remplir et de dilater la forme qui lui est attribuée ainsi qu'une enveloppe vide. L'acte introductif de la procédure est d'ester, de se porter partie. Il naît : de l'air où il baigne, de la terre où il est attaché par des liens inéluctables. O qu'il est vert à mes yeux ! Et sa seconde fonction est de se co-naître à lui-même, autrement, de se reproduire. De même que le mouvement pur n'est que le déplacement d'un corps qui cesse de tenir un lieu pour en occuper un autre, ainsi la plante produit un second elle-même qui reprendra cette propre image que voici défaillante.

La plante pourvoit à l'édification de sa forme, l'animal est lui-même chargé de la mise en œuvre de la sienne, de l'emploi de ce mouvement dont il est *animé*. La plante n'est qu'une image, l'animal est une intention. Il n'a plus une place, mais un rôle. Il co-naît, non plus seulement à la manière d'un ornement ou d'une illustration, mais à celle d'un acteur qui interpelle et qui répond. Il a du jeu, il joue son personnage...

Maintenant l'homme... (3).

La définition, la délimination de l'homme forment l'objet des plus longues méditations. Tour à tour sont considérées, pesées, évaluées, toutes ces facultés qui font que l'homme est tel.

L'article II du *Traité*, consacré à la connaissance sensible,

(1) *Art poétique*, p. 77.
(2) *Ibid.*, p. 174.
(3) *Ibid.*, pp. 142, 143 et 144.

contient les plus saisissants paragraphes. Claudel y compare entre eux tous les sens et c'est un grand ennui pour moi que de ne pouvoir encore citer avec assez d'ampleur :

Parmi les premiers, le plus simple est celui du toucher. Notre peau est nue, etc... (1).

Mais il faudrait plutôt reproduire tout ce qui a trait à la connaissance dans ses rapports avec l'intelligence. Nous trouvons à l'issue de l'article III :

La connaissance vient de nous-mêmes, elle est la lecture à tout moment de notre position dans l'ensemble; l'intelligence est des choses que nous connaissons. La première est une estimation de la forme, la seconde est une évaluation de la force... (2).

J'ai dit que toute la philosophie de Claudel était dans ses ouvrages poétiques : c'est en effet au lyrisme délirant des grandes *Odes* que nous devrons les plus substantielles affirmations, et c'est en effet dans la deuxième de ces *Odes* que je découvre cette majestueuse définition de l'homme :

Moi, l'homme,
Je sais ce que je fais,
De la poussée et de ce pouvoir même de naissance et de création
J'use, je suis maître,
Je suis au monde, j'exerce de toutes parts ma connaissance.
Je connais toutes choses, toutes choses se connaissent en moi.
J'apporte à toute chose sa délivrance.
Par moi
Aucune chose ne reste plus seule mais je l'associe à une autre dans mon cœur (3).

Ce sont bien là les paroles de celui qui dira par ailleurs : « Toute la nature sans moi est vaine; c'est moi qui lui confère son sens (4)... » Paroles d'homme, et non pas seulement de poète, puis-je dire ; car le poète est un homme en ce sens, et autre chose en outre...

Comme dans les tableaux des peintres primitifs où les créatures figurées au-dessous de l'image divine se groupent, s'ordonnent, s'étagent par ordre de taille et selon une hiérarchie immuable, de même tous les êtres apparaissent, sous l'œuvre

(1) *Art poétique*, p. 92.
(2) *Ibid.*, p. 125.
(3) *Cinq grandes odes*, p. 41.
(4) *Ibid.*, p. 144.

de Claudel, disposés avec une harmonieuse mesure dans la lumière du Seigneur : les herbes et les autres plantes, puis les animaux, l'âne et le bœuf, puis les hommes au sommet de l'édifice; etla place de ceux-ci n'est point celle de ceux-là. « O mon Dieu, un jeune homme et le fils de la femme vous est plus agréable qu'un jeune taureau (1) ! » Mais toute hiérarchie heureusement composée est chose solide et durable, sans lacune, sans solution de continuité, et l'homme le reconnaît avec admiration :

> ... D'un bout de votre création jusqu'à l'autre,
> Il ne cesse point continuité, non plus que de l'âme au corps... (2).

§

Il suffit ! Mon devoir n'est pas de recopier ou de paraphraser Claudel. Mais il m'était nécessaire, avant de passer outre, de montrer à quel degré d'ivresse monte ce style créé cependant, en l'occurrence, pour inscrire de la pensée pure.

Ivresse intellectuelle ? — Non ! Ivresse poétique, bien évidemment.

Nous sommes loin du vertige qui saisit le logicien ou l'homme de la mathématique. Quelque abrupt que soit le roc que nous gravissons, c'est un poète qui nous conduit. Ne dit-il pas lui-même, au fort du discours : « L'horloge dont le battement conduit le présent poème... (3)? » A la façon des poètes qui se complaisent à fixer en vers les lois de leur propre création, Claudel n'a-t-il pas tenu à faire, de son *Art poétique*, un austère, un sévère et harmonieux poème?

C'est en poète qu'il prend du langage ce sens profond qui lui permet de dépouiller les termes de toutes les significations accessoires qui leur forment une gangue, une crasse, et qui les rendent méconnaissables. A chaque instant, Claudel interrompt le discours pour peser et définir le mot auquel il vient d'avoir recours : « *Sens*, écrit-il, comme on dit le sens d'un cours d'eau, le sens d'une phrase, le sens d'une étoffe, le sens de l'odorat (4). » Il s'applique avec une étonnante divination à rapprocher deux mots porteurs d'idées apparemment lointaines, et, de la communauté consonnante des termes, il con-

(1) *Cinq grandes Odes*, p. 64.
(2) *Ibid.*, p. 47.
(3) *Connaissance du Temps. Art poétique*, p. 24.
(4) *Art poétique*, p. 28.

clut, avec une convaincante sûreté, à la parenté des représentations.

Est-il question *d'appeler* les choses? Claudel dit : « Nous les *appelons*, en effet, nous les évoquons... (1). » Et nous avons retrouvé le sens réel du mot. J'aime entendre Claudel répéter, comme à haute voix, les syllabes d'un mot jusqu'à éveiller tous les échos fidèles à ce bruit. Je reconnais le poète à ce besoin qu'il éprouve de heurter délicatement les pièces du vocabulaire et, distinguant leurs sons respectifs, d'en faire des accords riches de suggestion. C'est ainsi que, comparant l'image donnée par la vue et celle que l'ouïe procure, il écrit : « L'une se modèle et l'autre se module (2). »

§

Il m'est nécessité de ne pas insister davantage sur les définitions que Claudel donne du temps, du monde et des êtres.

L'article V du *Traité* débute ainsi : « Quand un homme est mort, il cesse d'être par rapport à nous et nous prononçons en conséquence qu'il n'est plus (3). » — Et ces paroles me rappellent exactement le poème composé par Claudel après la mort de Charles-Louis Philippe : « Le voici qui se passe de nous, nous passons hors de sa connaissance (4). »

Les considérations sur la mort conduisent à Dieu, et c'est à Dieu en effet qu'est consacrée cette dernière partie du *Traité de la co-naissance au monde*. Mais en vérité, à ce moment, le nom de Dieu n'est que prononcé. Il est prononcé nécessairement, comme on fixe la croix au faîte de l'édifice achevé.

Je trouverai le Dieu de Claudel ailleurs : toute l'œuvre dramatique et lyrique de Claudel est un acheminement vers Dieu.

La lecture des drames, dans l'ordre, fait connaître toutes les étapes de la découverte de Dieu, — oserai-je dire de la création de Dieu ? — Dans les poèmes lyriques, j'entends dans les grandes Odes, le Dieu révélé éclate avec toute sa puissance.

Entre l'aube désespérée, interminable, où grouillent les héros de *la Ville* et de *Tête d'Or*, et la céleste lumière dont s'auréole

(1) *Art poétique*, p. 120.
(2) *Ibid.*, p. 98.
(3) *Ibid.*, p. 151.
(4) *Vers sur la mort de Ch.-L. Philippe*. Nouvelle Revue Française, 15 février 1910.

Violaine mourante, il y a place pour une journée de lutte, et ce drame peut se jouer qu'on nomme *Partage de Midi*. Ce n'est certes point par un artifice critique que je peux détacher de *Tête d'Or* ces versets funèbres :

— Le jour se lève.
— Il se lève !
— Le jour blafard éclaire la boue des chemins.
Et sous les haies les feuilles de choux et les fleurs
Versent sur la terre jaune leur charge de pluie.
Ceux qui sont morts partent, et ceux qui vivent
Doivent se tenir debout devant le monde et confesser leur âme chargée (1).

Et, de *Partage de Midi*, cette strophe que prononce Mesa sur le navire :

Midi au ciel. Midi au centre de notre vie.
Et nous voilà ensemble, autour de ce même âge de notre moment, au milieu de l'horizon complet, libres, déballés,
Décollés de la terre, regardant derrière et devant (2).

Et, de *l'Annonce faite à Marie*, ces paroles qu'Anne Vercors scande sereinement sur un rythme d'Angélus :

Voici le soir !...
Je vis, sur le seuil de la mort, et une joie inexplicable est en moi (3) !

L'œuvre de Claudel nous doit-elle prouver que l'acheminement vers Dieu est aussi le progrès vers la paix, vers la joie ?

§

L'humanité sans dieu ! Elle s'exprime dans *Tête d'Or* par la bouche de tous les personnages. Mais il y a encore, ici, des degrés. Les lamentations des veilleurs sont celles d'hommes non seulement sans dieu, mais encore sans force. Pour *Tête d'Or*, il est un autre héros ! Celui-là qui, furieusement, se refuse ; celui-là qui laisse mourir Cébès avec une si forcenée impuissance :

L'homme n'a que l'heure humaine.
Et meurs ! n'espère plus !
Pour toujours (4) !

Celui-là qui trouve, agonisant, la force de proférer ces

(1) *Théâtre*, I, *Tête d'Or*, p. 112.
(2) *Partage de Midi*, p. 17.
(3) *L'Annonce faite à Marie*, pp. 206-207.
(4) *Théâtre*, I, *Tête d'Or*, p. 92.

mots : « Je ne crois plus aux fables des mères... (1) ». Oh ! comme il est tourmenté par la suprême inquiétude, par la seule inquiétude ! L'athée n'est pas ce grotesque qui récuse Dieu dans la boutique du débitant, ni cet autre qui parle aux électeurs ; l'athée est cet homme qui ne craint pas de dire :

Fouillez mon cœur ! et si vous y trouvez
Rien autre qu'un désir immortel, jetez-le au fumier et qu'une poule
l'emporte au bec (2) !

Qui donc, plus que Tête d'Or, a ressenti le besoin de Dieu? Qui, plus que lui, souffre de l'absence de Dieu ? Certes, il crie qu' « après avoir vécu nous rendons dans le même néant sans nom Notre âme humaine gonflée d'amour et de malédictions (3) ! » Mais quand il dit : « Mon temps commence (4) ! » il sait, secrètement, que rien de tout cela n'est éternité, et que son temps n'est que le temps de l'homme... Aux questions pressantes d'un enfant, il répond : « Tu mets le doigt en moi aussi sur une vieille blessure (5) ! » Tête d'Or ne sait pas mentir, il ne sait pas se mentir à soi-même, et ce n'est pas sa faute si la Grâce lui est refusée.

Il poursuivra sa tâche et assumera son destin. Je sais que c'est sans illusion toutefois.

Le voici arrivé, traînant l'immense armée, jusqu'à ce roc où « l'antique Voleur de feu fut attaché (6) ». Le voici l'égal du plus hardi, du plus divin des hommes ; le voici sur la plus haute marche, et déjà ses crédules serviteurs supputent les joies de Chanaan. Mais non ! Tête d'Or tombe soudain, tout d'une pièce. « Je ne peux pas ! Je ne suis pas un dieu (7) ! » Il tombe et dit, au terme de sa gloire : « C'est que je n'ai été rien (8) ! »

En vérité rien n'est plus tragique. Qu'on ne dise pas que le plus modeste des anges est au-dessus de Satan ! Il y a dans l'étoffe du prince des ténèbres la matière de dix archanges et de cent séraphins. Mais Tête d'Or n'est rien de criminel ! Etre

(1) *Théâtre*, I, *Tête d'Or*, p. 203.
(2) *Ibid.*, p. 355.
(3) *Ibid.*, p. 144.
(4) *Ibid.*, p. 145.
(5) *Ibid.*, p. 310.
(6) *Ibid.*, p. 371.
(7) *Ibid.*, p. 406.
(8) *Ibid.*, p. 217.

déchu n'est point forcément criminel. Nous avons le droit de lui réserver toute pitié, car il ne pouvait pas, et il désirait...

De cette pitié, Claudel, lui-même, nous donne l'exemple, qui intercède auprès du Seigneur. Il y a, dans *le Magnificat*, une phrase lumineuse. Entendez cet homme baigné de certitude, entendez-le parler du héros vaincu :

O Tête d'Or, au croisement des routes, voici que tu as autre chose au suppliant à épancher que ton sang vain et le serment sur la pierre celtique (1) !

Et comparez cette allégresse à l'étreinte navrée qui réunit, en effet, Simon Agnel et Cébès, dans les champs pleins de brouillard, un soir, à la fin de l'hiver.

— Je m'excuse d'emprunter à la fois des citations à l'une et à l'autre des deux versions de Tête d'Or. Claudel nous les a sans doute fait connaître toutes deux pour nous procurer avec sa pensée un contact plus parfait, plus intime.

Un drame non moins pathétique est raconté dans *la Ville*. Mais là, le sacrifice n'est point inutile, n'est point stérile, et les paroles d'espoir sont finalement formulées.

Jusqu'à la dernière page de *Tête d'Or*, on attend en vain de voir apparaître sur le front des hommes le signe flamboyant de la rédemption. Certes, je discerne un indice significatif dans l'ultime volonté du Roi. Ce n'est point en vain qu'il ordonne de rendre la couronne au front dépossédé. Mais la mort suspend le souffle sur les lèvres de l'homme, et la tragédie s'achève dans l'ombre. Cette phrase soucieuse en témoigne que lance, avant de s'éloigner du lieu, le commandant qui doit ordonner la déroute :

Notre effort arrivé à une limite vaine
Se défait lui-même comme un pli (2).

Mais dans *la Ville*, il y a Cœuvre ! Et celui-là saura s'évader de l'erreur. Elle est grande, l'erreur de Besme : plus grande et plus lourde que celle de Tête d'Or. Ce roi criait : « Je ne suis pas un dieu ! » — Besme, avec plus d'orgueil et moins de fondement, ose dire : « C'est ainsi que j'ai été fait un dieu (3). » Mais il n'est qu'un homme savant...

(1) *Cinq grandes Odes*, p. 86.
(2) *Théâtre*, I, *Tête d'Or*, p. 440.
(3) *Théâtre*, II, *la Ville*, p. 208.

Nouveau Prométhée, profond mime,
Pénétrant en les imitant les mouvements les plus secrets de la nature,
Tu les fis servir aux usages humains.
Nul doute qu'un jour tu ne mettes les planètes au travail comme des mules,
Que tu n'ajustes des turbines au coup de l'Océan, que tu n'utilises la poussée de la sève et la répercussion de la lumière
Pour moudre notre grain et tisser notre chemise (1).

Besme n'en mesure pas moins la profondeur de l'abîme. « L'homme ne sortira point du sépulcre qu'il s'est construit (2) », dit-il. Et, de fait, Besme devra payer son erreur d'une mort terrible. Mais il n'est point l'humanité à lui tout seul.

La grâce descendra sur Cœuvre et c'est à cet homme et au fils de cet homme que reviendra la tâche de constituer les lois dans une ville régénérée.

Il y a, dans *la Ville*, une figure dont il est indispensable d'élucider le rôle. C'est ce Lambert de Besme, qui a mis tout son espoir en l'*amour de la femme*.

Mais, n'est-ce pas lui qui meurt le premier ? N'est-ce pas lui dont la femme dit soudain : « Ne vous occupez pas de cela. Lambert est mort (3). »

§

L'acheminement vers Dieu est un progrès vers la joie, mais la joie absolue n'est qu'en Dieu seul. — Je ne peux interpréter autrement l'épisode dramatique raconté dans *Partage de Midi*.

Lambert de Besme recherchait l'amour de la femme ; Mesa ne cherche rien et l'épreuve vient à lui. Mesa semblait prêt pour le recueillement en Dieu, mais voici que la passion s'est emparée de lui ; la femme est là, qu'il n'avait pas souhaitée :

Je ne vous attendais pas.
J'avais si bien arrangé
De me retirer, de me sortir d'entre les hommes, c'était fait !
Pourquoi venez-vous me rechercher ? pourquoi venez-vous me déranger ?..
Il n'y a pas moyen de vous donner mon âme, Ysé (4).

Voilà l'homme en proie au drame ; seul, certes, en proie à

(1) *Théâtre*, II, *La Ville*, p. 207.
(2) *Ibid.*, p. 211.
(3) *Ibid.*, p. 260.
(4) *Partage de midi*, pp. 40 et 41.

un drame qui n'est pas l'intrigue de la pièce. Le voilà gémissant, au fort de la crise :

Plus rien que ce mal en moi au lieu de mon âme (1).

Et tout à coup la précipitation frénétique dans le crime, et la joie, et les larmes, et le désespoir du crime; sans que cesse toutefois de retentir l'appel de Dieu qui n'abandonne pas la créature pendant l'orage.

Et puis la consommation du sacrifice humain, l'épuisement, jusqu'à la lie, de l'amour humain ; le corps brisé, après l'âme, et la mort imminente. Ce cantique de Mesa brisé, dans le clair de lune :

Pourquoi ?
Pourquoi cette femme ? pourquoi la femme tout d'un coup sur ce bateau ?
Qu'est-ce qu'elle s'en vient faire avec nous ? est-ce que nous avions besoin d'elle ? Vous seul !
Vous seul en moi tout d'un coup à la naissance de la Vie,
Vous avez été en moi la victoire et la visitation et le nombre et l'étonnement et la puissance et la merveille et le son (2) !

. . . . .

Ah ! je sais maintenant
Ce que c'est que l'amour ! et je sais ce que vous avez enduré sur votre croix, dans ton Cœur,
Si vous avez aimé chacun de nous
Terriblement comme j'ai aimé cette femme, et le râle, et l'asphyxie, et l'étau (3) !

Mais enfin le pardon est donné, la mort est donnée et la rédemption. Mesa entre dans la mort; Mesa s'élève enfin vers Dieu, séparé, dégagé de la terre, entraînant dans son ascension cette Ysé même qu'il arrache et rachète.

§

Les derniers drames de Claudel attestent la victoire du Seigneur. Je veux parler de *l'Otage* et de *l'Annonce faite à Marie*. Et il m'a fallu mettre à part de cette grande série *l'Echange*, qui pose un problème plus strictement humain.

Dans *l'Otage*, comme dans *l'Annonce faite à Marie*, Dieu domine le drame et le dirige. Mais il y a dram , et les personnages doivent parvenir à Dieu ; nous sommes les témoins de

(1) *Partage de midi*, p. 67.
(2) *Ibid.*, p. 131.
(3) *Ibid.*, p. 133.

luttes tragiques au prix de quoi le triomphe est assuré, de l'idée divine.

A vrai dire, tandis que je demeure hésitant devant le dénouement de *l'Otage*, pour *l'Annonce faite à Marie* nul doute n'est permis.

Violaine, « radieuse et intacte », entre dans la mort au milieu du grand éclat joyeux des trompettes célestes. « Que c'est beau de vivre! dit-elle, et que la gloire de Dieu est immense!... Mais que c'est bon aussi de mourir (1)! » C'est la mort admirable du martyre, c'est l'allégresse d'une rédemption totale et glorieuse.

Mais la mort de Sygne est poignante et désespérée. Pour Sygne, la mort n'est pas seulement une chose bonne... c'est surtout une « chose trop bonne » (2) pour qu'on en laisse profiter autrui. La mort de Sygne est presque un suicide.

Ce calice était trop amer, les forces de la créature ont été débordées. « La mort approche, dit Monsieur Badilon. Ame chrétienne, faites avec moi la recommandation et les actes d'espérance et de charité (3). » Mais Sygne, de la tête, fait non! Mais Sygne soupire : « Tout est épuisé. » Est-ce à dire qu'elle meurt sans la réconciliation suprême ? Oh non! Elle ne parle plus, mais l'homme de Dieu est là qui parlera pour elle. Elle ne peut plus parler, mais est-ce en vain qu'elle s'est redressée, pour mourir, *tendant ses bras en croix au-dessus de sa tête ?*

Le Dieu de Claudel! Je le reconnais dans tous ces drames, comme on retrouve la même figure surnaturelle de Christ dans tous les tableaux de Rembrandt. Les images que Claudel nous offre de la personne divine procèdent toutes du même absolu modèle; mais celle-ci est un visage courroucé, alors que cette autre n'est que mansuétude et souveraine compassion.

Il me faut avouer une dilection secrète et fervente pour ce Dieu de *l'Otage*, pour ce Dieu dont Badilon, « le gros homme chargé de matière et de péchés (4) », est l'humble et impérieux avocat :

> O mon enfant, quoi de plus faible et de plus désarmé
> Que Dieu, quand il ne peut rien sans nous (5) ?

(1) *L'Annonce faite à Marie*, pp. 177 et 178.
(2) *L'Otage*, p. 190.
(3) *Ibid.*, p. 191.
(4) *Ibid.*, p. 126.
(5) *Ibid.*, p. 122.

. . .
Je ne demande pas, et je n'exige rien, mais je vous regarde seulement
et j'attends,
Comme Moïse regardait la pierre devant lui quand il l'eut frappée (1).
. . .
Dieu n'est pas au-dessus de nous, mais au-dessous.
Et ce n'est pas selon votre force que je vous tente, mais selon votre
faiblesse. (2)

Qui refuserait son admiration à une telle conception de Dieu ? Qui peut méconnaître la sublime valeur morale d'une telle foi ? Je proteste qu'aucune précaution, aucune considération orgueilleuse ne se glissent dans le choix que je peux faire, sur toutes autres, de cette image divine qui resplendit dans *l'Otage*. J'aurai l'occasion d'avouer plus loin le peu d'autorité que je me reconnais, en fait, pour parler de ce grand chrétien qu'est Paul Claudel, et je donne ici l'avis d'un homme dépourvu de compétence théologique. Mais comme j'admire ce Dieu humain qui *est* dans la mesure même où les hommes l'honorent, qui a besoin, pour être grand, de la grandeur et de la générosité des hommes ! Un tel Dieu qui ne demande rien, qui n'exige rien, qui laisse à la créature cette horrible et accablante liberté, un tel Dieu est adorable en vérité, qui s'abandonne aux mains des hommes. Je ne crois pas trahir ici Claudel en m'emparant avec joie des paroles de Badilon. J'ai trouvé confirmation par ailleurs. Le poète n'a pas déformé sa foi au bénéfice du drame et pour les nécessités de l'action : Badilon parle bien au nom de Claudel ! Il me faut croire cela puisque, dans un ouvrage purement lyrique, purement subjectif, dépourvu par essence de toute transposition de l'idée en un personnage créé, je trouve ces graves paroles :

Et vous êtes ma fin, et moi aussi je suis votre fin (3).

Et j'ai quelque raison d'interpréter dans le même sens cette phrase de *l'Art poétique* : « Toute créature est, par cela même que créée, créatrice... (4). » J'ai tout lieu de croire, d'ailleurs, que si le *Credo* de Badilon ne trouve en moi que respect et admiration, il pourra rencontrer des adversaires chez les chrétiens même. J'ai eu l'occasion, voici quelque temps, de para-

(1) *L'Otage* p. 124.
(2) *Ibid.*, p. 136.
(3) *Cinq grandes odes*, p. 44.
(4) *Art poétique*, p. 11.

phraser devant un catholique érudit les paroles que le curé adresse à Sygne de Coûfontaine. Est-ce maladresse de ma part ou insuffisante fidélité? mais j'ai vu récuser comme hétérodoxes des propositions qui m'apparaissent comme purement sublimes.

Qu'importe? Je consigne ici ce témoignage d'un cœur exilé qui, depuis bien des années, n'avait plus entendu parler de Dieu en des termes aussi pathétiques, et, à coup sûr, aussi inspirés.

§

Je le répète, je n'ai pas eu l'intention, dans les lignes précédentes, de faire dévier la signification que Claudel reconnaît à Dieu. Ce n'est pas sans émotion que j'entends parler d'un dieu qui vit près des hommes, jusqu'à les traverser, les pénétrer et se mêler à leur substance. Je ne cherche pas là prétexte à sophisme pour gloser d'un *dieu humain* ou de *religion humaine;* Claudel l'interdit avec autorité, en s'écriant :

> Soyez béni, mon Dieu, qui m'avez délivré des idoles,
> Et qui faites que je n'adore que Vous seul, et non point Isis et Osiris,
> Ou la Justice, ou le Progrès, ou la Vérité, ou la Divinité, ou *l'Humanité*, ou les Lois de la Nature, ou l'Art, ou la Beauté... (1)

Il y a, en ce grand croyant, un farouche esprit d'exclusion que j'estime efficace et nécessaire et que j'admire, dussé-je m'en trouver frappé.

Je ne peux pas quitter ce sujet sans dire avec quelle grandeur Claudel a considéré la vertu de Renoncement. Certes, il n'est pas d'âme chrétienne qui ne connaisse le prix du renoncement et sa valeur rédemptrice, mais quel homme, mieux qu'un poète, pouvait faire comprendre l'amère joie du renoncement, évaluant avec magnificence ce monde qu'il faut abandonner ?

Ce n'est pas l'esprit, ni la science, ni l'art qui font l'homme différent des animaux : c'est la faculté de renoncer. En dépit des philosophies faciles, qui cherchent à exalter ce trop naturel désir de domination que les hommes ont hérité de la brute, notre âme n'en demeure pas moins, dans son essence, une force qui sait ne pas s'assouvir, qui sait ne pas poursuivre la satisfaction de toutes ses possibilités.

Sygne, c'est le renoncement douloureux, au mépris de l'être

(1) *Cinq grandes Odes*, p. 69.

entier qui se rebelle. Violaine, c'est le renoncement mêlé de larmes joyeuses et de sourires angéliques. Le sacrifice de Sygne est édifiant et terrible ; celui de Violaine est consolant et aérien. Sygne est encore proche du monde, Violaine est déjà près de Dieu. Il saigne, le cœur meurtri de Sygne. Mais, comme un encensoir balancé, le cœur de Violaine n'exhale qu'un parfum...

Et il y a chez Violaine cette exquise pudeur, cette peur d'un bonheur excessif, ce remords d'un bonheur auquel les êtres médiocres peuvent, seuls, s'abandonner sans crainte :

— Jacques, peut-être
Nous nous aimions trop pour qu'il fût juste que nous fussions l'un à l'autre, pour qu'il nous fût bon d'être l'un à l'autre (1).

§

Les drames de Claudel nous font connaître Dieu dans ses rapports avec des créatures tragiques; les œuvres lyriques nous révèlent Dieu face à face avec un poète en prière.

Soyez béni, mon Dieu, qui m'avez délivré de la mort !
... Je ne mourrai pas... (2).

J'écoute ces cris, j'écoute les accents de cette voix puissante et heureuse, je contemple cet homme en prière, et je sais qu'il faut m'écarter. Je m'écarte avec un cœur contracté, tourmenté par l'envie.

Il convient que je fasse des aveux tardifs...

Dans une étude parfaitement belle, dont je ne saurais trop louer la dévotion et la profondeur (3), M. Jacques Rivière dit de Claudel :

Qu'on ne pense pas pouvoir lui consacrer une froide admiration. Ce n'est pas l'assentiment de notre goût qu'il désire, mais il exige notre âme, afin de l'offrir à Dieu ; il veut forcer notre consentement intime; il veut nous arracher, malgré nous, à l'abjection du doute et du dilettantisme... Refuser le christianisme de Claudel, c'est se condamner à n'avoir plus recours qu'en le néant.

La chaleureuse conviction de ces paroles me trouble et me contraint à un examen de conscience. Aussi bien ne suis-je

(1) *Théâtre*, III, *la Jeune fille Violaine*, p. 111.
(2) *Cinq grandes Odes*, pp. 73 et 54.
(3) Jacques Rivière, *Etudes* (Nouvelle Revue Française), *Paul Claudel poète chrétien.*

pas le seul à qui pareille aventure arrivera, de ceux qui apprendront à connaître Claudel.

Je vis depuis plusieurs mois au contact quotidien de la pensée de Claudel. Je connaissais Claudel depuis bien des années, mais, devant écrire, j'ai dû convenir de mon ignorance et recommencer tout... Depuis plusieurs mois, dis-je, il ne s'est pas passé un jour, pour moi, dont de longues heures n'aient été consacrées à la lecture et à la méditation des œuvres de Claudel. J'affirme que je n'ai pas poursuivi leur étude avec « une froide admiration » et que nul enthousiasme n'est à la fois plus sincère et plus motivé que le mien ; mais je retourne et je répète avec tristesse les paroles de Mesa :

Il n'y a pas moyen de vous donner mon âme...

Il ne s'agit pas de « goût », d' « assentiment », que sais-je ? Est-ce du goût que j'ai pour Claudel, cette grande, cette complète vénération ? N'est-ce qu'un assentiment, cet hommage humble et respectueux que je lui apporte ici même ? Est-il « abject » ce doute que je suis impuissant à conjurer, et faut-il prononcer le mot de « dilettantisme » dès qu'on écarte celui de fanatisme ?

Je ne sais quelles étaient les certitudes de Claudel il y a vingt ans, mais je le prie de se reporter à cette époque de sa vie et, quelle que soit la disproportion, de considérer avec bienveillance un homme jeune encore, qui l'aime vraiment et qui s'efforce de s'élever vers lui, sans orgueil, comme sans lâcheté.

Certes, Claudel est un apôtre. Mais une victoire suffisante ne lui est-elle pas assurée déjà ?..

On ne peut écrire quoi que ce soit de Claudel sans considérer avant tout *le chrétien*. Je me suis efforcé de faire oublier mes hésitations personnelles, pour aborder avec piété la grande certitude d'autrui. Et, quelles que soient les paroles de Claudel, je dis qu'il n'a pas d'auditeur plus béant que moi-même.

Ce qu'il ne faut pas oublier, c'est la relation étroitement déductive qui unit, chez Claudel, l'idée philosophique à l'idée religieuse et celle-ci à l'idée politique et le tout à une idée morale. On ne peut accepter une proposition sans devoir, conjointement, souscrire à toutes les autres.

Je ne veux pas insister sur cette partie de la philosophie claudelienne. L'auteur de *l'Otage* nous a lui-même enseigné la discrétion... Mais il n'en est pas moins vrai que c'est une

compacte, une austère et exigeante doctrine politique qui poursuit son développement dans l'œuvre de Claudel. Elle trouve son expression dans *l'Otage*, et sa critique ; elle est discutée, vérifiée, comparée dans *Tête d'Or*, dans *la Ville* et dans *le Repos du septième jour;* elle s'affirme partout comme procédant des principes religieux et comme conduisant à une morale sociale et particulière : Dieu est au-dessus des rois, qui sont au-dessus des peuples, et le peuple est composé par l'union des familles, et la famille est, à l'origine, constituée par un couple. La famille d'Anne Vercors nous fait connaître l'autorité suprême du père, la place et le rôle des enfants. L'âme de Sygne de Coûfontaine recèle et conserve ce qui fait la force d'une race. L'amour de Marthe (*l'Echange*) s'est dévoué à la conservation de l'union entre l'homme et la femme, au maintien du mariage indissoluble...

Mais il m'est inutile de reculer les limites du présent chapitre. Devant longuement parler du poète et du dramaturge, je n'aurai que trop souvent l'occasion de retrouver le philosophe.

II

POÈTE, ÉCRIVAIN

Outre les drames et les écrits philosophiques, l'œuvre de Claudel comporte des œuvres lyriques et encore ce livre unique, admirable qu'on appelle *Connaissance de l'Est*.

Dans les œuvres lyriques, il faut comprendre *les Odes*, *les Hymnes*, *les Vers d'exil* et quelques pièces composées en l'honneur des écrivains (Verlaine, Charles-Louis Philippe).

On pourrait, pour la commodité de l'étude, distinguer les écrits en prose des œuvres proprement poétiques et, dans celles-ci, faire encore d'autres divisions, selon que le poète emploie la forme classique régulière, le *Verset*, ou ce vers que, faute d'autre dénomination, nous devrons nommer *vers claudelien*. Mais une telle classification comporte un arbitraire que les écrits de Claudel ne légitiment pas. Qui mieux est, Claudel unifie toute son œuvre dans le même terme et, s'il dit en écrivant l'art poétique : «... l'horloge dont le battement conduit le présent poème (1)... » il n'emploie pas un autre mot pour caractériser une page de *Connaissance de l'Est*, j'en prends à témoignage cette phrase : « Tel qu'un insecte dans le milieu

(1) *Art poétique*, p. 24.

d'une bulle d'air, j'écris ce poème (1). » Poèmes, au même titre, les grandes odes et les hymnes ; poèmes également, mais poèmes dramatiques, les pièces.

Je ne sais quel sentiment a pu amener Claudel à écrire des vers classiques à une époque où il possédait avec maîtrise son rythme propre et sa prosodie personnelle. Claudel n'a d'ailleurs réalisé dans cette forme qu'une faible partie de son œuvre, et, si je conçois mal les raisons qui l'ont conduit à en faire l'essai, je crois mieux comprendre celles qui l'en ont écarté par la suite. Claudel a tenté de faire tenir son inspiration débordante dans un moule fatigué par plusieurs siècles d'usage. A sa doctrine et à son respect de la chose établie, de la chose sacrée, l'auteur de *l'Otage* devait, je l'admets, d'assumer cette tentative. Il en est résulté un petit nombre de poèmes qui montrent que Claudel eût excellé dans le vers classique, mais qu'il ne s'y fût point totalement manifesté.

Le vers régulier français a, pendant le dix-neuvième siècle, été manié par des maîtres qui semblent en avoir tiré tout le parti possible. Il ne faut pas croire à l'immortalité des types métriques : l'alexandrin ne remonte point à la Genèse et il n'enclot pas toutes les possibilités de notre haute poésie nationale. Apparu soudain dans la littérature poétique, il a connu un règne long et glorieux. Il n'est point sacrilège de redouter pour lui la caducité qui ne ménage pas des institutions apparemment mieux fondées. Si Claudel s'était maintenu dans les limites strictes d'une prosodie périmée, il aurait sans doute opprimé gravement une pensée avide de liberté. Il a préféré faire éclater la gaine et déchaîner, selon des lois plus mystérieuses et moins sommaires, un lyrisme impatient du joug.

Certes, si je lis cette grave et hautaine *Dédicace* placée en tête du théâtre, je *reconnais* ce Claudel dont la voix est si familière à mon oreille. Pour insister, j'ajoute que, si je peux le reconnaître ici, c'est que, déjà, je le *connais*. Voici la dernière strophe de la Dédicace. Elle est bien de l'homme qui a écrit *Tête d'Or* :

Je vis ! Viennent la pluie et le temps ! Insensible,
Portant ma destinée et sachant mon délai,
Je marchais en riant sous le pays horrible
Des astres que traverse une route de lait (2).

(1) *Connaissance de l'Est*, p. 107.
(2) *Théâtre*, I, p. 8.

Voici une autre strophe, non moins belle et non moins marquée d'une empreinte puissante :

> Tant de mer, que le vent lugubre la ravage,
> Ou quand tout au long du long jour l'immensité
> S'ouvre au navigateur avec solennité,
> Traversée, et ces feux qu'on voit sur le rivage... (1).

J'éprouve encore un grand étonnement lorsque je lis l second de ces vers :

> Je n'ai plus avec moi que ta lueur vermeille,
> Lampe ! Je suis assis comme un homme jugé (2).

Mais, par ailleurs, mon oreille est frappée d'une musiqu moins neuve. Un vers comme l'alexandrin contient un asse grand nombre de schémas que vingt grands poètes se son employés à révéler et à varier dans les limites imposées par l langue même. Je ne parle pas seulement des coupes et de l'arrangement des césures, mais bien de la silhouette composé au vers par la disposition des accents, par l'enchaînement de syllabes, par l'ensemble des motifs rythmiques enfin. Des nécessités rigoureuses ramènent les poètes à ces types fort nombreux en vérité, mais dont certains portent parfois une signature indélébile. Il s'ensuit qu'une pensée parfaitement original exprimée à l'aide d'images neuves et de mots justes et fort peut, en s'inscrivant dans la forme alexandrine, se trouve profondément modifiée par la seule imposition d'une musiqu quasi inévitable, mais déjà éprouvée, fût-ce une fois...

En lisant la strophe suivante, prise dans *les Vers d'Exi* je reconnais certes Claudel, mais, entre son image et mes yeu une ombre s'interpose; un autre nom entre le sien et m bouche :

> Ni le jeune Désir, ni la Raison qui ruse,
> Ni la Chimère ainsi qu'un cheval ébloui,
> Ne m'ont été loyaux et sûrs : tout m'a trahi !
> Et ni mon lâche cœur ne m'a servi d'excuse (3).

D'autres beaux vers me donnent une impression semblabl que je veux toutefois citer :

> Comme on bâille devant l'éboulement des prunes,
> Tenant sur l'œil du monde un œil ivre pour voir,

(1) *Théâtre*, IV, *Vers d'Exil*, p. 225.
(2) *Théâtre*, IV, *Vers d'Exil*, p. 229.
(3) *Théâtre*, IV, p. 237.

Tel que le dur Jacob entre ses femmes brunes,
Il reçoit l'onction du père sur son hoir (1).

Mon dessein en parlant ainsi, dès le début, des quelques rs alexandrins que Claudel a composés, est d'être quitte de tte nécessaire considération et d'aborder, avec une âme paritement délivrée, l'éloge du grand poète qui, rejetant toute ntrainte, et toute servitude autre que celle divine de l'inspiation, a pu provoquer, dans un silence unique, « la déflagraon de l'Ode soudaine (2) ». Je sais que Claudel aime, respecte recommande un système prosodique auquel il n'a cependant pint voulu se conformer. Il n'était donc pas malséant d'en iscourir sans surseoir.

Je n'aurai aucun scrupule à faire de larges emprunts au xte de Claudel qu'il est sans cesse urgent de citer. Toutes hoses s'expliquent mutuellement dans cette œuvre coordonnée omme un vaste organisme. On trouve toujours, dans un uvrage, de quoi justifier les plus grandes audaces d'un autre. laudel ne nous refuse aucune lumière, si nous voulons bien xplorer le monument entier, des combles à la substruction. ussi, aurai-je à cœur de faire aux œuvres que je commente es emprunts aussi fréquents et aussi opportuns que possible, ûr encore de trouver là le plus bel ornement de mon essai.

Cette libération, ce rejet violent de formes métriques suranées, se trouve exprimé en termes péremptoires tant dans les rames que dans *les Odes*. C'est dans l'*Ode aux muses* en effet, ue se trouvent exprimés les vœux du poète :

Que mon vers ne soit rien d'esclave ! mais tel que l'aigle marin qui s'est
 jeté sur un grand poisson,
Et l'on ne voit rien qu'un éclatant tourbillon d'ailes et l'éclaboussement
 de l'écume !
Mais vous ne m'abandonnerez point, ô Muses modératrices (3).

L'image est expressive : que le poète se saisisse des choses, u'il les capture comme une proie, qu'il les domine et les réduise, dans l'éclat de la grande colère lyrique ! Mais que l'harmonie dispose et régisse tous les temps de cette conquête !

Ainsi donc, un vers délivré des servitudes arbitraires de la métrique commune, mais un vers toutefois; c'est-à-dire une

(1) *Théâtre, I (Dédicace)*, p. 8.
(2) *Cinq grandes odes*, p. 9.
(3) *Ibid.*, p. 13.

parole cadencée, dont la mesure est non point imposée pa une coutume extérieure, mais commandée par des raison propres à l'écrivain.

Cœuvre, qui assume, dans *la Ville*, cette fonction divin d'être un poète, exprime les intentions de Claudel avec un lucidité fort précieuse pour le critique :

O mon fils ! lorsque j'étais un poète entre les hommes,
J'inventai ce vers qui n'avait ni rime ni mètre,
Et je le définissais dans le secret de mon cœur cette fonction double réciproque
Par laquelle l'homme absorbe la vie, et restitue, dans *l'acte suprê de l'expiration*,
Une parole intelligible (1).

Il est d'usage de citer ce passage, qui donne en quelq sorte le secret de l'écriture de Claudel. Le fragment de phra détaché qui commence par une majuscule et qui constitue alinéa correspond donc à une longueur d'haleine; sa fin in que et suppose la reprise de la respiration.

Cette césure n'est souvent pas celle que nous voudrions im poser, mais c'est bien celle que le poète établit; elle tradu des nécessités physiologiques qui lui sont personnelles et do nous devons tenir compte. Il ne convient pas de lire avec u idée rythmique préconçue. Il faut se laisser conduire. C'est que reconnaît Ivors, parlant à Cœuvre :

Qui y cherche la mesure connue ne trouve point dans tes vers où reprendre ;
Ce n'est pas un chemin qui le conduit, c'est une épée qui le pous c'est une torche dans la nuit qui le précède (2) !

Très souvent, nous nous trouvons en accord avec Clau pour la coupe des vers : il y a coïncidence entre sa longue d'haleine et la nôtre. Nous admettons parfaitement, par exe ple, le halètement de Tête d'Or blessé qui demande, réveil :

Combien de temps
Y a-t-il
Que je vivais (3) ?

Nous pouvons, de la même façon, percevoir le bégaiem

(1) *Théâtre*, II, p. 305.
(2) *Théâtre*, II, p. 288.
(3) *Théâtre*, I, p. 409.

héros, au comble de la fureur et de l'émotion, dans cette sposition spéciale des vers :

Si vous songez que vous êtes des hommes et qui vous v —.
— Vous voyiez empêtrés de ces vêtements d'esclaves, oh ! cri-
— Ez de rage et ne le supportez pas plus longtemps (1).

Ces quelques singularités, du fait qu'elles reçoivent explication, doivent nous faire accepter certaines coupures que nos noyens personnels ne nous permettent pas de légitimer, mais ui apparaîtront, peut-être, comme fort naturelles à d'autres ommes. J'avoue présentement que les raisons des dispositions ypographiques adoptées par Claudel ne me semblent pas toujours fort claires, mais, connaissant l'homme, je suis sûr qu'il 'abandonne au hasard que ce qu'il lui plaît d'abandonner.

J'ai cependant observé que, dans ses derniers drames, Claulel allait à la ligne, je ne dirai pas avec plus d'opportunité, nais tout au moins dans des circonstances plus régulièrement ropices à mon intelligence du texte. Je ne tire aucune conlusion de cette remarque, mais je ne la fais pas sans satisfacion.

Ne quittons point ces questions de technique sans parler de a rime. Le vers claudelien courant, celui des drames et des odes, est en effet dépourvu de rimes. Cœuvre le disait, Claudel ui-même le répète. Il écrit : « Vous ne trouverez point de rimes dans mes vers ni aucun sortilège (2). » Mais ce n'est pas vrai pour toute l'œuvre lyrique de Claudel. Les versets qui composent les Hymnes sont rimés. On trouve aussi des rimes dans e *Processionnal pour saluer le siècle nouveau*. Mais l'usage le la rime est en quelque sorte délivré de toute ruse de composition, eu égard à ce qu'il y a d'indéterminé dans la longueur des vers. En outre, la plus grande liberté préside au choix de ces résonnances terminales.

Voici par exemple une couple de versets empruntés au *Processionnal* :

Je vois ma femme près de moi et je vois mon enfant clair et triomphant
Qui donne de grands coups de pied dans son berceau et qui rit aux éclats dans le soleil levant (3).

(1) *Théâtre*, I, p. 354.
(2) *Cinq grandes odes*, p. 98.
(3) *Ibid.*, p. 169.

Voici les deux versets par quoi commence l'hymne de sai Jacques :

> Saint Jacques à la fin de juillet a péri en Espagne par l'épée.
> Entre les deux mois ardents, il gît, la tête coupée (1).

Semblable forme pour les autres hymnes et pour ces po mes composés par Claudel en l'honneur des poètes (Homma à Verlaine).

L'accouplement régulier des rimes n'est pas sans rappel ce distique employé par Francis Jammes pour ses *Géorgiqu chrétiennes*.

Mais Claudel emploie quelquefois la rime avec plus de v riété, et c'est ainsi que, dans *l'Hymne du Saint Sacrement*, voit les strophes de cinq vers inégaux mêler les rimes da un ordre sans cesse varié.

Dans une de ses plus récentes œuvres lyriques, une canta à trois voix qu'il intitule : *Cette heure qui est entre le pri temps et l'été* (2), Claudel mêle également, sans régular apparente, les rimes et les assonances, surtout dans les par ties dialoguées; pour les longs morceaux lyriques, ou *can ques*, du même ouvrage, il revient à son vers ou verset dépour d'écho terminal.

Ces renseignements techniques ne sont pas dépourvus d'i térêt pour qui désire connaître et l'œuvre du poète et l moyens qu'il met en œuvre.

GEORGES DUHAMEL.

(*A suivre.*

(1) *Saint-Jacques*. Nouvelle Revue française. 1er décembre 1909.

(2) *Cette heure qui est entre le printemps et l'été*. Cantate à troix voix. « Ed tions de la Nouvelle Revue Française. »



PIERRE LASSERRE

L'AUBERGE DES POÈTES

—

SCÈNE I

Les bruissements du printemps comme des vols de hannetons fourmillen dans ma tête et guident ma plume. L'ombre même est d'azur et elle aveugl ce papier. Voici qu'au delà du gave clabaudeur le vieux poète descend l coteau et vient faire le sujet de ma comédie. Aidez-moi, fourmis, boutons d'or, cloches des bœufs, brise qui cornes doucement à mon oreille droite Inspirez-moi ce que le vieux poète va dire à

L'AUBERGISTE (assis sur le banc devant sa porte).

. . . .

LE VIEUX POÈTE

Vous devriez mettre sur votre enseigne, à la place de c cheval blanc, un âne à l'oreille cassée. J'en sais un qui, entr Orthez et Navarrenx, traîne une voiturette où les poules enca gées font un gloussement d'or...

L'AUBERGISTE

Si je n'entendais pas que j'ai affaire à un pauvre d'esprit je vous ferais mettre en prison.

LE VIEUX POÈTE

Excusez-moi. J'ai pris l'habitude de la poésie.

L'AUBERGISTE

Je me moque de vos monologues. Otez-vous de devant me yeux.

LE VIEUX POÈTE

Voilà un franc. Pouvez-vous me donner à manger et coucher?

L'AUBERGISTE

Puisque vous payez, c'est bien. Entrez. Asseyez-vous là Est-ce que vous avez reçu l'averse de midi sur le dos?

LE VIEUX POÈTE

Il y avait un trou dans le talus, où j'ai laissé passer le plu fort. Je pense que quelquefois un cantonnier y casse la croûte ou un lièvre y creuse la place de son derrière. Laissez-mo

suspendre mon sac, pour que la chemise qui y est se sèche au chenêt?

L'AUBERGISTE

Il est bien troué votre sac !

LE VIEUX POÈTE

C'est le sac d'Ésope qui était bossu et sage et qui a composé des fables. Il y avait aussi Babrius qui devait chausser des lunettes d'émeraude et Jean de La Fontaine qui chaussait ses bas à l'envers.

Avez-vous jamais reçu leurs grandes Ombres dans votre gargote ? Elle leur eût agréé parce que le plafond est enfumé. Et cette vessie canulée de roseau pour donner des lavements aux bœufs les aurait fait rire.

L'AUBERGISTE

Je vous défends d'ajouter un mot de plus. Voici votre assiette de soupe et votre tasse de vin. Quand vous aurez sommeil vous irez dormir dans le foin au-dessus de l'écurie.

SCÈNE II

Dans un réduit, au-dessus de l'écurie de l'auberge, à neuf heures du soir. Une lucarne encadre, au Sud, le silencieux et brillant Orion.

LE VIEUX POÈTE

Entre ces sacs usés et cette paille, je ne suis pas trop mal... Que j'aime ces vieilles étoiles au feu si pur qu'il a l'air d'être au fond d'un lac ! J'ai bien fait de quitter mes souliers. Les remettre demain sera dur, mais ils me cuisaient. Il est cruel de marcher par cette saison, quand la terre trempée comme une violette raidit votre culotte et fend le cuir. J'ai tant goûté dans ma jeunesse cette phase des grêles rieuses et des bourgeons et des champs où le blé met un duvet pareil à celui des oies qui sortent de l'œuf ! Quel butor que cet aubergiste ! J'ai vu le moment qu'il allait me faire conduire en prison. C'est surtout l'allusion aux fabulistes qui l'a irrité, plus encore que mon idée de vouloir remplacer par un âne le cheval de son enseigne... Qui donc parle là ?

L'OMBRE D'ÉSOPE

Ne crains pas mon Ombre qui, s'étant entendu nommer, a voulu te rendre visite et qui devance de quelques minutes les

Ombres de Babrius et du bonhomme Jean. Elles se sont attardées dans la nuit sereine, épiant dans les chemins de traverse les petits cris que poussent les primevères devant la nudité des astres. Quant à moi, tu le sais, les passions qui vivent aux cœurs des choses ne m'intéressent pas à ce point, mais plutôt ces autres passions qui vivent par exemple dans l'esprit d'un avare, d'un glorieux ou d'un gourmand. Ainsi, ce soir, ô cher poète! j'ai passé le seuil de cette hôtellerie graisseuse et invité mes amis d'en faire autant à cause de ce sublime gargotier chez qui tu gîtes. Cet homme n'est pas un homme, mais une Fable — ou mieux le mythe de toute une humanité presque, un système comme celui des Poissons, des Balances, du Chariot ou de cet Orion dont l'oblique majesté vainc ce soir la crasse de ce verre. En un mot, le seul nom de la Muse détraque toute la mécanique intérieure à quoi s'adaptent ses membres et la secoue d'un grand tremblement. Mais voici les deux autres qui t'en diraient autant, et nous nous sommes juré, de concert avec toi, si tu le veux, de nous jouer de ce féroce qui t'oblige à coucher, toi notre frère, sur cette litière pourrie.

L'OMBRE DE JEAN DE LA FONTAINE

« Nous avons, pour aider à notre joyeux dessein, la complicité de la plus douce lune. Son œil bleu fouille en ce moment les terriers les plus secrets et compte jusqu'aux poils des lapins.

L'OMBRE DE BABRIUS

La nuit est semblable à la plus claire de chez nous quand les faunes, la barbe engluée de miel, faisaient, frappant le sol, un bruit de tambour et quand les renards, pour teindre de bleu l'intérieur de leurs idées, humaient à plein poumon l'haleine de la déesse.

LE VIEUX POÈTE

O camarades! Comme le son du pipeau s'accorde au bourdonnement des lyres (ainsi le chant du coucou aux abeilles), mon cœur bat la mesure de vos cœurs. Quelle heure est-il ?

SCÈNE III

Il est minuit. Chaque note du rossignol forme une goutte de rosée. De même que dans les bancs de soleil dansent les poussières de la terre, dans les rais bleus de la lune dansent les atomes de l'eau. Les Ombres des trois

fabulistes suivent le vieux poète qui, s'étant glissé hors du taudis, par la lucarne, rampe sur le toit pour leur montrer le chemin.

LE VIEUX POÈTE

J'ai cru comprendre que c'est au-dessus de la cuisine que sa femme et lui couchent... Il y a de la lumière aux volets qu'ils ont laissés entr'ouverts. Qu'une de vos Ombres me précède et s'assure, avant de s'y glisser complètement, que c'est bien la chambre conjugale des deux fripe-sauce.

L'OMBRE DE JEAN DE LA FONTAINE

Eh ! oui. Comme ils ronflent ! La lanterne de l'écurie, qu'ils ont oubliée au pied du lit, éclaire dans la table de nuit l'oreille du pot-de-chambre joufflu. Avant tout, et pour commencer le cours de nos plaisantes vengeances, je vais les lier pieds et poings.

L'OMBRE DE BABRIUS

N'est-ce point trop cruel ? De quels liens vous servir ?

L'OMBRE DE JEAN DE LA FONTAINE

Des plus blessants pour de pareils êtres, de liens de pervenches fleuries.

L'OMBRE D'ÉSOPE

O psychologue !

L'OMBRE DE JEAN DE LA FONTAINE

Que vos Ombres, Ésope et Babrius, épiant par la fenêtre mes mouvements, attendent que je leur fasse signe de me rejoindre ? Quant à toi, bon vieux poète, dont le corps n'est ni invisible ni silencieux, passe par l'œil-de-bœuf du grenier. Et tu pourras, par les trous de rat de la cloison contiguë à la chambre où nous nous tiendrons tous trois, voir et entendre nos jeux.

SCÈNE IV

Dans la chambre de l'aubergiste les trois Ombres de Jean de la Fontaine, de Babrius et d'Ésope, chacune dans un coin. Le décor est laid, mais une planète pleure son feu entre les contrevents.

L'AUBERGISTE (Il s'éveille, garrotté par les liens de pervenches fleuries.)

Tiens ! La chandelle brûle encore dans la lanterne ! Ma femme qui s'est mise au lit après moi aurait pu se dire que

l'on ne donne pas le suif pour rien... Elle ronfle comme une batteuse... Mais pourquoi suis-je ainsi ficelé ?

Il rompt les liens de fleurs en posant le pied sur le plancher, et les entraîne jusqu'au lumignon qui lui révèle les pervenches encore en pleurs d'avoir ouï le rossignol; et les ayant vus il appelle :

Au secours !

LA FEMME DE L'AUBERGISTE (en sursaut).

Qu'as-tu ? Mais qu'as-tu ? Qu'est-ce qu'il y a ?

L'AUBERGISTE

Je suis couvert de fleurs !

LA FEMME DE L'AUBERGISTE

Hélas ! M'en voici tout ornée comme toi ! C'est le tour que nous aura joué quelque méchant sorcier. Je me méfie depuis longtemps de notre chat. La voisine m'a assuré que, la nuit, tantôt il brouille le vinaigre, tantôt il falsifie les actes de la mairie. Il aura cherché, parce que je l'ai battu hier, le moyen de nous humilier et il s'est servi dans ce but de ces mauvaises herbes.

L'AUBERGISTE

Le fait est que je ne suis pas fier.

LA FEMME DE L'AUBERGISTE

Quand on est touché par ces fleurs-là je pense que l'on est possédé par une grande honte et une grande colère.

L'AUBERGISTE

C'est ce que je ressens.

L'OMBRE DE BABRIUS

Pourquoi accuser injustement Raminagrobis ? Pourquoi s'aigrir au sujet d'un si joli chef-d'œuvre des dieux, cette pervenche qui a la forme d'une cellule d'abeille et la couleur d'un jour calme ?

L'AUBERGISTE

C'est donc que ce n'est pas le chat ! Tiens ! Voilà pour toi, invisible porc !

Il fouette furieusement l'Ombre avec les lianes fleuries.

L'OMBRE DE BABRIUS

La brise dont tu m'éventes est si douce que l'on croirait au

souffle de quelque jeune fille rêvant qu'elle gonfle la voile du vaisseau qui ramène son fiancé.

LA FEMME DE L'AUBERGISTE

Mon homme ! Je ne t'ai jamais senti aussi insulté. Ce doit être un ou plusieurs démons. Frappe-les !

L'OMBRE DE JEAN DE LA FONTAINE

Un jour, Iris voulant feindre
Sa présence au paradis
Par les pervenches fit peindre
L'étoffe de son tapis.

L'AUBERGISTE

C'en est trop ! Tiens, toi ! Voilà pour ton monologue, puisque je n'ai pas autre chose sous la main !

Le vase de nuit vole en éclats contre le mur.

L'OMBRE D'ÉSOPE

Pourquoi maltraites-tu l'argile ? Celle-ci n'avait pas une forme grossière et, malgré l'usage à quoi vous la soumettiez, tu eusses pu prendre exemple de la douceur de son vernis. Pourquoi une gerbe de fleurs gracieuses te met-elle si fort en colère ? Ramasse donc ces corolles éparses et réunis-les à celles qui, déjà, ornent le corps de ton épouse.

Et, sans résister davantage à ce que tu ressens de divin en toi, admire ces pétales qui semblent les yeux mêmes du Printemps.

SCÈNE V

Dans le grenier le vieux poète vient d'assister en spectateur, par un trou de la cloison, à la scène précédente. La nuit se déroule et son azur tremble dans un silence que ride seul, par moments, le chant du rossignol. Les rouages de la vieille mécanique du monde glissent sans effort.

LE VIEUX POÈTE (en lui-même).

Quelle joie d'assister à une fête de l'esprit et quel honneur d'appartenir, oh ! bien humblement ! à une corporation si habile à manier le caractère humain et à tailler dedans un sonnet ou une fable, comme un savetier un soulier dans du cuir ! L'amitié de telles Ombres attendrit ma vieillesse habituée au rudoiement de rustres pareils à celui-ci que je vois, par ce trou, baver — tel un escargot ! — sur les fleurs qu'il a

mutilées... Mais le voici qui revient s'étendre auprès de sa digne moitié... Les Ombres amies des fabulistes se taisent. Que préparent-elles encore ? Il n'est pas permis de croire que jamais se repose l'imagination de tels poètes. Ma lanterne est éteinte, mais la grave lueur des astres suffit à l'éclairage de cette comédie.

SCÈNE VI

Encore dans la chambre des aubergistes.

L'OMBRE DE JEAN DE LA FONTAINE

Maintenant que te voilà enfin recouché, il ne sera pas dit, aubergiste, que nous ayons usé d'inclémence envers ta femme et toi. Nous n'allons plus faire briller à tes yeux, mais laisser chanter en toi, cette nature qui suivait moins Orphée aux enfers qu'il ne l'y entraînait dans son cœur et dans sa voix. Peut-être, de ta vie, n'as-tu songé que la musique du rossignol pût signifier quelque chose ? Ecoute ?

L'AUBERGISTE

Vous tairez-vous, lâches démons !

L'OMBRE DE JEAN DE LA FONTAINE

Chères Ombres fraternelles, tenons-nous coites, selon son désir, afin de le laisser rêver.

Une flûte s'élève comme un jet d'eau du cœur d'une touffe de lilas. C'est

LE ROSSIGNOL

Cette nuit est comme une île sereine au milieu de l'aimable saison inquiète où l'on s'agace de voir flâner les bourgeons.

Au réveil, on croit qu'il fera beau temps, on l'annonce. Mais la nuée pleure comme une enfant et fait grise mine à travers le balancement du catalpa.

... Ou bien si l'on pense que la journée sera pluvieuse, ce n'est pas vrai.

Mais ce soir la nuit est lente comme une déesse et les Ombres des grands poètes font escale dans la baie de la lune.

... Voici Esope, et Babrius, et Jean dont la fable est pareille au bruit de la fontaine.

Aubergiste ! Ils t'ont enseigné le cœur et la teinte de la pervenche ? Que je t'apprenne le son de l'Amour qui garde les sources de ma voix, de l'Amour qui met sur la poitrine des

vierges un bouquet d'œillets aussi dru qu'un baiser sur la joue.

On entend une détonation.

L'OMBRE D'ÉSOPE

Le misérable gargotier vient de tirer sur le rossignol !

JEAN DE LA FONTAINE

Rassurez-vous. Le fusil d'un gargotier ne peut tuer un rossignol.

L'OMBRE D'ÉSOPE

Ton pipeau, grande nature,
Ne souffre point qu'une hure
S'ajuste à son embouchure.

Qu'il fasse bouger la mer
Ou qu'il berce un cheveu, l'air
Ne résonne qu'au cœur fier.

Les trois Ombres s'effacent.

FRANCIS JAMMES.

POÈMES

—

SOYEZ REMERCIÉ, MON PÈRE...

Soyez remercié, mon père, vous qui m'avez engendré,
soyez remerciée, ma mère, qui m'avez enfanté,
vous qui m'avez aimé jusqu'à votre dernier jour,
vous qui m'avez donné un corps apte à la vie,
des yeux larges ouverts sur le ciel et sur la mer
et d'âpres mains de joie pour cueillir tous les jours
les fruits amers et doux, les fruits d'or et de cendre,
mûris à tous les arbres de la terre et de la vie!

Sois remercié, mon père, et le père de tes pères,
et toi, ma mère, sois remerciée et tous ceux-là
qui ont su, à travers les âges, façonner
le vase de ton corps robuste et délicat
qui m'a si longuement, si tendrement porté.

Maintenant je suis seul depuis bien des années
et vos visages et vos gestes sont loin de moi;
j'ai beau fermer les yeux, je ne vous revois plus,
j'évoque en vain, la nuit, la couleur de vos voix...
Et cependant mon sang est tout nourri du vôtre,
et cependant mon corps est fait de votre chair.

Aussi, pourquoi fouiller dans l'ombre des sépulcres?
Que je laisse au passé votre forme abolie,
vous continuez de vivre et de parler par moi;
et la nuit souterraine où vous êtes cachés
n'a rien éteint de votre double feu
qui brûle à hautes flammes en moi!

C'est pourquoi soyez remercié, mon père,
mon père qui m'avez engendré.
Soyez remerciée par votre enfant, ma mère,
vous qui m'avez porté dans votre ventre et enfanté.
A mes mains, à mes yeux, à toutes mes pensées,
à mon sourire et à mes pleurs
vous êtes encore tout mêlés;
et vous, qui aimiez tant le soleil et la joie,
vous participez en moi
aux fêtes de la vie que ma voix sait rythmer.

JE SAIS MAINTENANT...

Je sais maintenant ce que les femmes appellent amour :
C'est un jeu déloyal où elles trichent toujours.

Je sais que leur amour a le goût de la haine,
et qu'on n'y trouve rien et qu'on s'y perd soi-même.

Mais la femme a besoin de son vieil ennemi
pour peupler le fiévreux désert de son ennui.

Il lui suffit de ses deux yeux et de sourire...
C'est une vieille histoire. — A quoi bon la redire ?

J'ai lu qu'il est écrit dans un des Testaments :
La femme écrasera la tête du serpent. —
Mais qui écrasera la tête de la femme ?

NOCTURNE

L'œil chassieux, mi-clos et clignotant d'un bouge
où des amants transis sifflent une pâle bière,
de longs ponts ténébreux et bordés de feux rouges
forant l'eau noire avec des vrilles de lumière ;

un tram qui file au loin dans un fracas sinistre,
les phares d'une auto saignant sur les pavés
et les arbres d'automne, échevelés et bistres,
tordant leurs maigres bras sur un ciel délavé ;

ce décor-là, enfer métallique et nocturne,
convient bien, entre tous, à mes amours brisants
avec la garce, triste et blanche sous la lune,
qui traîne sur ce quai, neurasthéniquement.

CHANSON

Les larmes de la fiancée
elles seront bientôt séchées ;
ah, rien au monde n'est plus vite souvenir
que cette rosée du premier amour.
— C'est long de pleurer tout un jour
quand le soleil luit sur la forê
et qu'on a envie de danser,
danser un peu à l'aventure
malgré le gros chagrin qu'on a
et la fierté d'être amoureuse
jusqu'à pleurer, jusqu'à pleurer.

C'est long de pleurer tout le jour
et puis encore le lendemain
quand on sait qu'il ne sert de rien
de tant rougir ses jolis yeux,
quand toute la vie est devant vous
comme la pelouse devant la maison,
souriante et douce au soleil,
comme un baiser, comme une chanson...

Les larmes de la fiancée
elles seront bien vite séchées ;
rien au monde n'est plus tôt souvenir.

NOVEMBRE

Novembre, le plus triste des mois, noir Novembre...

Le matin filtre un peu dans la chambre ;
j'entends battre mon cœur au creux de ton épaule
Tu caresses ma joue et tu me parles
à petits mots puérils, las et essoufflés.

La pluie froide frappe à la fenêtre,
le vent fait battre la porte.
— Ne pense pas à ton enfance,
tu aurais envie de pleurer.

Moi, je ne songe qu'à nous-mêmes
blottis nus dans ce large lit
pour avoir, tous les deux, voulu
donner cette joie à nos corps
avant que les frissons les poignent
du froid humide de la mort...
Je ne songe qu'à nos deux corps
si proches, si mêlés encore
et que Paris, dans un instant,
va séparer avec son fleuve
et ses maisons et ses passants...
Je songe à nous deux, là, gisants,
pleins de vieilles et sourdes douleurs
dont nous ne disons rien, de peur
qu'elles n'élèvent encore la voix
comme aux jours sanglants d'autrefois,
ces jours cachés qui sont en nous.

Toi, tu me caresses la joue
et tu me parles à petits mots...
Hélas ! je sais trop que tu m'aimes.
Je voudrais être loin d'ici,
loin de ton cœur et de moi-même.

INNIG ZU SPIELEN

Ils ont tous un cœur à céder
à la première enchérisseuse,
remis à neuf et décoré
et gros des qualités heureuses.
—Mais quand se décidera-t-elle à marcher?...

Pourtant tout est bien replâtré
depuis la dernière anicroche.
Le cœur sur la main, c'est donné !
On peut acheter chat en poche...
— Mais quand se résoudra-t-elle donc à marcher ?

Ah, mais c'est à désespérer !
La raie est bien droite, mais, bernique !
On a beau être jeune et gai
Elles n'en sont que plus anémiques...
— Mais, l'enfant aux yeux clairs, quand voudra-t-elle marcher?

J'AURAIS VOULU...

J'aurais voulu baigner mon âme
dans l'eau lustrale de tes yeux
qui sont restés, malgré tout drame,
vierges comme avant les aveux.

Tant de clarté, tant d'innocence ! —
Mais que c'est glacial, tout cela...
Tu ne comprends rien au silence
et tu sais mal ouvrir les bras.

Ah, doux cœurs plus blets que les nèfles,
bouches aux coins un peu tombants,
vous m'enchantez mieux que tant d'elfes
trop purs, trop intacts et trop blancs !

Allez quérir des meurtrissures,
belle aux regards de diamant ;
amollissez votre chair dure
sous le poids des mauvais amants.

Alors, si vous cherchez un maître,
peut-être nous trouverons-nous...
Tu n'auras qu'à baisser la tête
et j'écarterai tes genoux.

LES PASSANTS ET LES ROSES

Un fleuve remonte la rue
mais un marchand de roses est là
et ses fleurs font un remous rouge.
Les femmes seules passent plus lentement
avec un regard de côté ;
les autres hésitent parfois un peu
et tirent sur le bras de l'ami
qui fait semblant de ne rien voir...

Le marchand ne vendra rien, ce soir.

On regarde les roses, on ne les achète pas.
— C'est qu'il faut bien, n'est-ce pas,
mettre beaucoup de sous à la Caisse d'Epargne
afin qu'on se prépare une vieillesse sans tracas. —
« Nous vivrons dans trente ans, quand nous aurons notre retraite,
en attendant, gardons notre existence abstraite
et rentrons sagement manger le pot-au-feu
qui bout à petits coups comme nous-mêmes, les vieux
Dimanche, nous mettrons nos habits du dimanche,
nous irons au bois nous balancer entre les branches
et nous dépenserons dans les deux francs cinquante...
En attendant, deux sous, ce serait trop, ce soir. »

Les gens qui rentrent des bureaux
ont beau se presser comme un flot,
ils n'en sont pas plus gais à voir.

Mais un marchand de roses est là
et ses fleurs font un remous rouge.

BAR

L'amour ne m'aurait fait que tourments et remords
si je n'avais tôt su la piètre comédie
et que la volupté n'est pas un plus sûr port.

Pourquoi suis-je, ce soir, à nouveau si blessé,
déçu jusqu'aux sanglots comme un cœur neuf d'enfant ?
D'où renaît mon mépris d'autrefois pour ces gens
qui tournent aux accords des tziganes blasés ?

— D'aucuns n'ont jamais su les nostalgies de l'âme ;
d'autres, de pauvres vieux, ne sont point encore las
du feu cru de l'alcool et du spasme des femmes...
— Mais le repos des morts, qui ne l'envierait pas ?

SEIGNEUR, J'AI PEUR...

Seigneur, j'ai peur à chaque fois
que j'entends votre heure qui sonne.
Mon cœur fait-il tout ce qu'il doit,
aurai-je assez aimé les hommes ?

Si quelques-uns sont consolés
un peu, par mes chansons d'exil,
dites, cela suffira-t-il
quand votre main juste et subtile
arrêtera le balancier
de ce cœur si désordonné,

si lâche devant tout péril,
dites, cela suffira-t-il
à me rendre l'heure sereine
au soir de ma dernière peine ?

Ou n'ai-je point assez aimé ?

GUY-CHARLES CROS.

LE BONHEUR D'ETRE NU

—

Dans la Grèce antique, sous le beau ciel méditerranéen, on se contentait de légers vêtements et même la vue du nu n'offusquait personne. L'abondance et la perfection des œuvres plastiques léguées par l'antiquité, et où nous trouvons la glorification constante des formes du corps humain, nous portent à croire que les motifs d'inspiration étaient accessibles à tous les yeux. A Sparte, jeunes hommes et jeunes filles, complètement dévêtus, se livraient en commun aux jeux en plein air, aux exercices du gymnase, sans que les bonnes mœurs eussent à en souffrir : *naturalia non sunt turpia*. Nous avons oublié que *gymnos* signifie *nu* et, si nous parlons encore de la Grèce avec admiration, nous avons perdu du moins le sens de la beauté vivante, auquel nous devons tous ces chefs-d'œuvre, marbre rigide et froid, merveilleux reflet de la réalité, reflet, mais seulement.

De nos jours, l'éducation a fait que les termes de *nudité* et *immoralité* sont devenus presque identiques. La faute en est au moyen-âge qui vit se développer et s'enraciner le préjugé d'après lequel le nu serait laid, choquant, subversif. A l'époque de saint Augustin, il est vrai, un tel état d'esprit ne semble pas encore prédominer, car on pouvait lire dans la loi canonique : « Le corps humain est assurément la plus belle création de Dieu. » Cependant les préceptes de l'école des talmudistes d'Alexandrie ne tardèrent pas à faire prévaloir des opinions contraires. On eut honte de son propre corps qui pourtant, croyait-on, était fait à l'image de Dieu lui-même. L'Eglise vit désormais dans toute nudité, même partielle, un objet de tentation, une cause de perdition. Le mépris de l'hygiène la plus élémentaire, l'abandon des thermes antiques furent la conséquence directe de ces conceptions. Soigner son corps, le tenir propre, n'était-ce pas s'exposer infailliblement aux pensées obscènes ?

La Renaissance ne partagea pas ces appréhensions. En découvrant l'esprit véritable de l'antiquité classique, on voulut le

faire revivre et, dans nombre de villes de France, s'ouvrirent des piscines publiques où, pendant plusieurs générations, hommes et femmes se baignaient en commun, sans costume et sans honte. Cependant, cette réaction ne dura pas. Ces idées saines et naturelles ne devaient pas tarder à être de nouveau étouffées par le grand siècle. L'horreur du nu ramena l'abandon et la négligence des pratiques de l'hygiène. A la veille de la Révolution française, les femmes du grand monde qui, à Paris, avaient une baignoire dans leur cabinet de toilette, étaient une infime minorité. Se baigner et soigner son corps, c'était sans doute pour en faire un mauvais usage ; comme si l'accumulation constante des vêtements, une certaine odeur avec une certaine malpropreté étaient le signe le moins contestable de la vertu d'une femme.

A ce règne presque ininterrompu de la malpropreté corporelle et du préjugé contre le nu a succédé, de nos jours, une réaction ; le soin de la toilette, qui a provoqué, chez certains adeptes, une véritable passion de l'eau, tend, en général, à atténuer de plus en plus le vieux sentiment de pudeur physique. La Suède nous en fournit une preuve significative. Dans la presqu'île de Kullen, à l'entrée du Kategatt, on peut voir, par les claires journées d'été, des groupes joyeux de jeunes gens et de jeunes filles s'ébattre dans les eaux doucement agitées des criques rocheuses. Aucun vêtement ne cache l'éclatante blancheur des corps, ne trouble la pureté de leurs lignes et cette nudité générale dans ce cadre merveilleux n'a rien de répréhensible pour un esprit que la grivoiserie ne vient pas fausser constamment, car l'impudeur même comporte une pudeur véritable, qui réside dans le calme des regards, la chasteté des mouvements et des attitudes.

L'évolution actuelle en faveur du nu se traduit en Allemagne par des manifestations et certaines tentatives qui frappent autant par leur hardiesse que par la sorte de publicité dont elles s'accompagnent.

Autrefois, sur les plages de la mer du Nord et de la Baltique, les sexes étaient rigoureusement séparés, pour le bain. Depuis quelques années, par contre, les bains mixtes, sont la règle générale. Dans la banlieue de Berlin, le lac de Wannsee, qui possède une vaste plage de sable fin, est devenu le *Freibad*, le bain populaire et libre d'une immense population urbaine.

Les dimanches d'été, le spectacle est vraiment unique : dans les eaux bleues du lac, des milliers de gens qui s'ébattent et, sur la longue grève jaunâtre, un grouillement énorme de corps nus, où les maillots multicolores des femmes viennent mettre leur note joyeuse. Les isolés semblent l'exception. De tous côtés des groupes où l'on se livre à des sports variés. Jeunes hommes et jeunes filles, fraternellement, s'amusent à se laisser rouler du haut des pentes sablonneuses où vient finir le *Grunewald*, la sombre forêt de pins. Dans cette foule, composée d'éléments disparates, nul geste, nulle attitude équivoques. Loin de se trouver stimulée à ce spectacle, la sensualité se dissipe ou, du moins, perd son aiguillon importun ; le regard se purifie en quelque sorte et l'on se laisse doucement griser de couleurs, de formes, de lumière. Ces baignades, où les hommes se montrent en petit caleçon triangulaire et les femmes en maillot collant, semblent être la dernière étape vers le nu pur et simple.

Déjà une petite avant-garde, éprise de sports, lutte vaillamment à Berlin pour le *droit d'être nu*. Cette phalange grossit journellement, essaime en province et n'est pas composée, comme certains pourraient le croire, d'utopistes ou d'individus à l'imagination dépravée. Les *amis de la lumière*, ainsi qu'ils s'intitulent, ont formé plusieurs groupements de gens réfléchis et libres venus de toutes les classes sociales. Le plus intéressant est certainement le *Freya-Bund*. Il recrute ses membres avec précaution, après enquête minutieuse sur leurs antécédents moraux et les vrais motifs qui leur ont fait solliciter leur admission. Le *Freya* possède dans la banlieue de Berlin un parc entouré de clôtures hermétiques, sorte de terrain de sports avec des allées ombragées et de l'eau courante ; les sociétaires des deux sexes — et le « beau sexe » y est avantageusement représenté — y vont en commun, plusieurs fois par semaine quand la température est assez clémente, se livrer aux jeux de plein air dans le plus simple appareil.

Désireuse d'informations détaillées sur le but de ce groupement et l'esprit qui l'anime, j'allai trouver, au cours de l'été, le président du *Freya-Bund*, un médecin d'âge vénérable, « M. le Conseiller intime de médecine Dr Küster ».

Pendant que j'exposais l'objet de ma visite, j'eus à subir un regard d'une pénétration singulière et presque redoutable ; je

sentais que ces yeux clairs savaient lire dans les âmes et y discerner la curiosité malsaine en dépit de l'habileté qu'elle apporte souvent à se dissimuler. L'assurance que me donnait la pureté de mes intentions me permit de sortir victorieuse de cette petite épreuve. Je constatai, en outre, que ma qualité de Française, loin d'inciter M. le Dr Küster à une certaine retenue, parut, au contraire, stimuler sa verve et il me fut ainsi donné de me renseigner à la source la mieux autorisée sur la raison d'être et les résultats de ce qu'en Allemagne on désigne indifféremment sous le nom de Nacktsport ou de Nacktkultur.

Nous vivons, me dit le Dr Küster, en des temps difficiles ; de tous côtés on entend réclamer plus d'air, plus de lumière, et, aussi, plus de vérité et de liberté, tandis qu'un parti, toujours aussi vivace, nous conteste le droit à cette même lumière à cette même liberté. Pour ce qui regarde, en particulier, le *droit d'être nu*, c'est dans les milieux les plus cultivés, semble-t-il, là où les arguments de pure raison devraient convaincre, que l'on se libère le moins facilement de cette idée erronée qu'un corps sans vêtements est chose choquante. Le nu, en effet, constitue, prétend-on, une provocation irrésistible, inévitable, aux pensées malsaines. Jusqu'en ces dernières années, il était en quelque sorte convenu chez nous qu'il y avait atteinte à la morale à se montrer à de personnes de sexe différent, vêtu seulement d'un costume de plage. Les bains mixtes, dont Berlin a pris l'initiative, ont mis fin à cette fausse conception; nous sommes persuadés que le jour n'est pas loin où chacun conviendra que le nu en plein air, loin de corrompre l'esprit, tend à l'élever et à le moraliser. Certes, la foule n'est pas encore suffisamment préparée pour approuver cette manière de voir et elle semble encore moins disposée à faciliter la réalisation de nos idées. Nous avons été et nous ne cessons d'être l'objet des railleries, de la malveillance d'une certaine presse qu'on appelle *presse noire*, chez nous, en Allemagne. Nos plus violents adversaires se trouvent dans les rangs de ces austères protecteurs de la morale que l'on voit, dans les musées, chuchoter niaisement ou tenir des propos grivois devant les statues antiques. Ils prétendent que Dieu fit l'homme à son image, et pourtant, ils considèrent celle-ci comme un tel objet de scandale qu'il faudrait, pour leur com-

plaire, affubler d'un caleçon mainte statue de nos jardins publics et de nos galeries artistiques. Nous sommes même à nous demander si leur pieuse sollicitude ne devrait pas s'étendre pareillement aux bêtes qui, dans la rue, offrent le spectacle de leur nudité !

Notre propagande, poursuit mon interlocuteur, n'a pas souffert des attaques dirigées contre elle. Bien plus, nous avons gagné à avoir attiré sur nous l'attention publique, en ces dernières années. Toute une littérature de combat est née de ce conflit avec la réaction. Nous avons publié une forte brochure, illustrée par la photographie : *la Lutte des amis de la lumière contre les hommes des ténèbres* (1). On y trouve l'exposé et la justification de nos principes. Cette année même a paru un *Appel aux femmes*, qui va être suivi d'une revue bi-mensuelle illustrée, *Der Lichtfreund*. Notre groupement, le *Freya-Bund*, fondé le 30 octobre 1909, est d'ailleurs la seule société « de nu et de sports de plein air » dont les agissements n'ont pas à craindre le grand jour, une publicité sans restriction.

Je demande alors au président du *Freya-Bund* quelle est, à Berlin, l'attitude de la police en présence de ces réunions pour le moins inédites. Les autorités, me répond-il, ayant à compter avec l'opinion publique, ne savent souvent que faire ; elles reconnaissent, d'une part, la légitimité et le caractère inoffensif de nos tendances, mais prennent, par ailleurs, pour la manifestation de la voix populaire, ce tapage indigné des sévères gardiens de la décence, tapage qui eut même sa répercussion au Landtag prussien. La réaction a fait appel à la police, mais celle-ci ne saurait édicter de mesures contre nous. Qui peut s'offenser si quelques personnes trouvent du plaisir et même de l'utilité à pratiquer ensemble dans l'intérêt de leur santé les jeux de plein air dans une propriété parfaitement close ? En vérité, il n'y a ni scandale ni dommage pour personne, nous ne portons aucune atteinte aux biens tant matériels que spirituels et moraux de nos contemporains ! Avant de fixer, d'accord avec mes collaborateurs, nos statuts actuels, j'ai pris des informations minutieuses et n'ai trouvé ni loi, ni règlement de police pouvant amener la dissolution de notre société ou la gêner dans son action.

(1) W. Kaestner, éditeur, Steinmetztrasse, 78, Berlin.

Nous n'avons rien de commun non plus, continue le docteur Küster, avec les metteurs en scène de spectacles soi-disant artistiques où, sous la lumière crue de la rampe, dans une atmosphère lourde, des corps maquillés s'offrent en des poses suggestives aux regards d'une foule avide de pornographie. Lorsque, pour la première fois, il y a quatre ans, le nu s'exhiba dans les music-halls d'Allemagne, des comptes-rendus sympathiques parurent dans les feuilles les plus respectables. Depuis lors, cet engouement a bien diminué. Nous ne l'avons d'ailleurs jamais partagé, car le nu au théâtre ne saurait que jeter le discrédit sur le vrai caractère de nos tendances. Assurément, nous poursuivons des fins esthétiques, mais, en même temps, nous sommes persuadés qu'un corps atteint seulement toute sa valeur plastique lorsqu'il se montre au grand air, en pleine nature. L'harmonie des mouvements rehausse nos jouissances d'art, la vie intense et jeune que manifeste un corps vivement coloré par l'excitation du jeu et bronzé de soleil, voilà de la beauté non falsifiée.

Le Dr Küster m'entretient ensuite des bons effets d'une cure de soleil au point de vue physiologique. Les rayons solaires, me dit-il, augmentent le nombre des globules du sang, attirent celui-ci vers la périphérie, décongestionnent ainsi nos organes et activent les fonctions de la peau. Le soleil agit sur le corps tout entier de la même manière et mieux que les sinapismes, et les bains d'air opèrent des cures remarquables de l'anémie et de la neurasthénie.

Comment expliquez-vous, demandai-je, que la plupart des gens aient tellement peur de se dévêtir si ce n'est dans une chambre, et se privent ainsi des bienfaits de la lumière?

Il y a deux raisons essentielles et de toute évidence, m'est-il répondu, la crainte des refroidissements et la pudeur. Ni celle-ci, ni celle-là ne se justifient par une nécessité véritable; ces deux raisons ont été peu à peu suggérées à l'humanité, elles sont un produit de l'imagination. Le public attribue plusieurs fièvres accompagnées de frissons aux refroidissements, alors que la maladie, conséquence d'une infection bacillaire, est latente, en réalité, depuis des semaines quand se manifeste la fièvre et la sensation de froid. Cette crainte d'un refroidissement nous porte à nous recouvrir de vêtements toujours plus épais et, par suite, à isoler notre épiderme de tout contact

avec l'atmosphère ; devenu de la sorte plus délicats, notre pouvoir de réaction contre les affections diverses se trouve diminué. On cherche à éviter la maladie et l'on court à elle. Combien nous aimons l'air, tant que l'habitude des vêtements ne nous a pas encore amollis, les parents peuvent s'en rendre compte tous les jours en observant leurs enfants au berceau : ne les voient-ils pas s'efforcer sans cesse de rejeter les couvertures et sourire d'aise quand ils sont tout nus ? Puisque nous venons au monde sans vêtements, il est à croire que la nature nous a formés de manière à nous permettre de vivre nus, sans quoi elle nous aurait donné des plumes ou une toison. Notre nudité a évidemment son but, qui est d'accroître notre résistance, nous permettant ainsi de nous accommoder avec plus de facilité des changements de température et de climat. On dit généralement que l'homme s'est couvert pour se protéger contre le froid : cela est inexact. Notre épiderme possède un merveilleux appareil régulateur, grâce auquel nous pouvons braver tous les changements atmosphériques, tant qu'ils ne sont pas absolument exceptionnels. La circulation n'est jamais aussi active que par les grands froids quand nous nous donnons de l'exercice. C'est en le frottant avec de la neige qu'on ramène à la vie un homme sur le point d'être gelé et le meilleur moyen d'avoir les pieds chauds est de courir pieds nus dans la rosée matinale, ou même dans la neige.

Ainsi s'exprima avec conviction l'apôtre du nu. Après avoir exposé les raisons esthétiques et hygiéniques du mouvement dont il est l'un des promoteurs passionnés, le Dr Küster prit à tâche de me démontrer l'absurdité du sentiment de la pudeur mal comprise et la signification de la nudité au point de vue moral.

De même que la crainte des refroidissements, me dit-il, le sentiment de la pudeur est une tradition et un préjugé. Les jeunes enfants qui vont nus le font en toute innocence, nous ne saurions en douter. Cependant, on vient de leur conter que ce n'est pas convenable, qu'ils doivent être décents, se couvrir. Tout d'abord ils ignorent pourquoi. Puis, d'une manière insensible, par des réticences ou des explications aussi peu acceptables que possible, on leur fait acquérir une conscience vague du *mystère* sexuel. En tous cas, on leur apprend à considérer les différences et les rapports entre les

deux sexes comme des choses immorales, tandis que leur esprit, non encore prévenu, serait plutôt porté à y voir des faits purement naturels. Le résultat de cette déplorable éducation sexuelle, c'est que toute la jeunesse confond nudité et pornographie. Si, dans sa classe, un maître a la maladresse ou l'audace de prononcer par hasard le mot « nu », il lira aussitôt sur tous les visages la même surprise que s'il avait tenu quelque propos ordurier, puis, des ricanements significatifs lui apprendront de quelle manière il fait vagabonder les imaginations.

Passant aux souvenirs de sa pratique médicale, M. Küster m'affirme qu'un docteur n'aura jamais l'impression de manquer à la décence ou à la morale si, étant obligé de s'entretenir avec une femme d'une question délicate et de nature tout intime, il le fait avec franchise et sans préventions.

Dans mon cabinet de consultations, j'ai eu souvent, me dit-il, la visite de mamans venues avec leur fille me demander conseil pour des choses de leur sexe. Je les vois encore toutes, assises devant moi, rougissantes. Je m'adresse toujours à la jeune fille directement et lui pose avec une parfaite simplicité des questions parfois fort difficiles à formuler. Après un court moment de silence et d'embarras, les paupières cessent de rester baissées, les yeux s'ouvrent franchement, le regard s'éclaire et les réponses me sont données avec le plus grand naturel. Par une sorte de suggestion, j'arrive ainsi à libérer un instant la jeune fille de la tyrannie des préjugés. Combien il est difficile d'entamer ceux-ci, nous l'éprouvons chaque jour dans la lutte que nous soutenons pour convaincre les gens de la sincérité de nos efforts et de l'honnêteté irréprochable des personnes que nous admettons dans notre société.

Les explications que je viens de vous donner, poursuivit le représentant de la *Freya*, suffiraient sans doute à mettre en lumière la pureté de nos intentions et l'utilité du but que nous nous proposons. Je désire toutefois, pour terminer, ajouter encore un mot sur le caractère essentiellement moral de nos réunions sportives. Combien de fois n'est-on pas venu me dire : « Comment peut-on se montrer *nu comme un ver* à des femmes pareillement nues sans se sentir porté d'une manière impérieuse, et sans doute indiscrète, à des entreprises pour le

moins déplacées? Vos réunions ne sont-elles pas la pire des excitations à la débauche? Vous ne me persuaderez pas *qu'il ne se passe rien* dans votre parc! » Je n'ai toujours eu que cette réponse :

Soyez des nôtres, expérimentez et vous serez fixée. Vous vous étonnerez de la rapidité avec laquelle vous prendrez l'habitude de votre propre nudité et de celle d'autrui, vous serez charmée du bon ton et de la cordialité qui règne parmi nous. Vous ne douterez plus alors que l'obscénité n'est nullement dans les objets offerts à vos regards, mais *qu'elle y est suggestionnée*. Et j'ajoute encore ceci, qui regarde les hommes particulièrement : si vos sens sont surexcités par les provocations du *demi-nu* que vous ne cessez de rencontrer en soirée, dans les salles de spectacle et même dans la rue, faites une cure de nu, le calme vous reviendra, vous sentirez vos nerfs se détendre comme par enchantement et vous conserverez de vos visites à notre parc de sports un souvenir radieux, fait de joie naïve et d'un profond sentiment de libération physique et morale.

A demi persuadée par tant d'arguments séduisants et par une invite aussi pressante, je décidai de tenter l'expérience. Admise dans le *Freya-Bund*, je me rendis par une belle journée de juin au parc de sports de Lankwitz, près Berlin. Une demi-heure de chemin de fer, quelques landes et un bois de pins à traverser et je me trouvai à l'auberge de campagne aux environs de laquelle la Société avait aménagé son « bain d'air ». A l'entrée de celui-ci, des cabines étaient rangées en file : la jeune femme qui m'accompagnait m'en ouvrit une, puis pénétra elle-même dans la cabine d'à côté. Quelques minutes plus tard, j'entendais déjà ma compagne s'entretenir au dehors avec les personnes qui nous avaient devancées ce jour-là. Lentement je quittai mes robes, regrettant déjà de m'être risquée en pareil endroit. Ayant dépouillé mes derniers voiles, je m'approchai de la glace qui garnissait l'une des parois du réduit et me mis à me contempler. Certes, mon corps possédait des lignes harmonieuses, était souple et élancé ; combien, pensais-je, allait-il être gênant pour moi de le livrer bientôt à tous ces regards étrangers! Où oserais-je moi-même porter les yeux, tout à l'heure? Un dicton populaire, jadis entendu chez nous, me revint en mémoire : « Il n'y a pas de honte à

être nue quand on est belle. » D'ailleurs, en rejetant mes vêtements, n'avais-je pas abandonné déjà mes idées sur la décence? On frappa à la porte de ma cabine : je sortis timidement et me trouvai en présence de quelques-unes des dames et des jeunes filles qui m'avaient été présentées à Berlin, au club de la Société. Elles s'empressèrent autour de moi et nous nous dirigeâmes ensemble vers un emplacement où des messieurs que je connaissais tous se livraient à des exercices de gymnastique. J'imaginais que, ne pouvant me « déshabiller » davantage, on me détaillerait du moins avec curiosité. Il n'en fut rien. Le regard de ces hommes était chaste, libéré de cette sensualité trouble dont je m'attendais, malgré tout, à subir la suggestion. Il apparaissait clairement que chacun d'eux aurait eu conscience de commettre une trahison à mon égard et vis-à-vis des autres, s'il ne m'avait témoigné ce respect accordé aux femmes en société, dans les circonstances ordinaires.

Inaccessible désormais à toute pensée malsaine, je m'éloignai un instant du groupe de mes amis pour aller examiner le parc. Je me mis à flâner sur des pelouses ensoleillées et dans des sentiers pleins d'ombre, éprouvant un plaisir intense et naïf à me sentir plus près de la fleur, de l'arbre, du ruisseau. Joyeuse et libre comme la lumière dont j'étais baignée et toute pénétrée, je me découvrais des trésors insoupçonnés de sympathie, de bonté et, parce que nue, j'avais plus vivement l'impression de participer à l'unité et à l'harmonie des choses. Plus de barrières, plus de conventions! Honte, pudeur, ces mots me faisaient maintenant sourire, tandis que j'admirais la grâce de sveltes jeunes filles qui, au loin, sur un « court » de gazon, maniaient savamment la raquette. Je fus tirée de ma contemplation par la venue d'une bande joyeuse qui m'appelait pour une partie de croquet. Complètement apprivoisée, je fis comme tout le monde, jouant et bavardant avec entrain. A aucun moment la conversation ne prit un tour scabreux. Les sexes s'ignoraient. Enfin, le soir arriva et, le soleil s'étant dérobé derrière les massifs, une soudaine fraîcheur vint nous rappeler notre nudité. Chacun rejoignit sa cabine. Quand je repris mes vêtements, ce fut avec un véritable regret. Le plaisir d'être nue avait été trop grand pour que le contact des étoffes et du linge ne me produisît tout d'abord une impression franchement désagréable.

Tout ce qui m'avait été dit par le président de la *Freya* se trouvait ainsi confirmé par cette expérience. Dès lors, je la renouvelai bien souvent et aucune note discordante ne vint jamais altérer le souvenir très noble, très pur, que je gardai de chaque réunion. Devenue une femme « sans pudeur », il m'est donné désormais de goûter des joies en quelque sorte inédites, parfaitement innocentes et d'autant plus précieuses que la foule les réprouve. Je me sens libérée, maintenant et pour toujours, de ces pensées grivoises, de ces imaginations fausses que des siècles de mœurs conventionnelles avaient déposées en moi. Par une sorte de rééducation qui fut singulièrement rapide, j'ai enfin reconnu que la vérité est chaste par essence, que l'admiration de la beauté peut être dépourvue d'érotisme et je crois avoir ainsi reconquis un peu de l'antique et heureuse naïveté des femmes de l'Hellade.

MARGUERITE LE FUR.

PORTRAITS GRAPHOLOGIQUES

Avant d'entreprendre la série de Portraits graphologiques qui seront publiés ici, je voudrais dire dans quel esprit je désire faire ces études, puis exposer brièvement la méthode employée.

Le point de vue auquel je me placerai n'est évidemment pas celui du moraliste, mais plutôt celui de l'artiste. Je voudrais examiner les personnalités comme un peintre probe étudie une physionomie et s'efforce avant tout de rendre sur sa toile l'harmonie vitale d'un visage, expression d'un caractère (1).

Il ne s'agit pas de blâmer ou d'approuver, mais de comprendre. Or, pour bien saisir une personnalité il faut sympathiser avec elle ; on ne comprend bien que ce que l'on sent vivement. Il serait donc vain de prétendre à l'impartialité. Le portrait sera plus ou moins *vivant*, mais pourra-t-on jamais le dire exact ? Le terme est bien précis pour la détermination d'une chose aussi complexe et ondulante qu'un caractère. Toutefois, s'il est réussi, il présentera cet ensemble de traits perceptibles pour tous qui le font juger *ressemblant.*

Mais, tandis que l'artiste n'a pas à expliquer son œuvre et que toute sa tâche consiste à rendre les mouvements et les attitudes expressifs d'une physionomie, laissant aux initiés le soin d'en trouver la signification psychologique, le graphologue est forcé de s'exprimer complètement et de décrire.

La beauté d'un Holbein, d'un Houdon, d'un Daumier sera toujours sensible à une intelligence artiste, mais chacun ne saura pas faire d'abord l'analyse de tous les traits de leurs admirables évocations, les combiner ensemble en une harmonieuse synthèse et ainsi pénétrer à la fois l'âme du modèle et sentir celle du peintre ou du sculpteur.

(1) La Physiognomonie étant généralement plus mal connue encore que la Graphologie, je tiens à prévenir les sourires sceptiques, je désire n'être pas assimilé aux occultistes et aux devins. Sans entrer ici dans des explications, je dirai que les études sur la figure humaine auxquelles j'accorde du crédit sont celles de Darwin, Mantegazza, Pidérit et enfin du Dr Paul Hartenberg.

Dans le Portrait graphologique, je n'ai pas d'autre truchement que le langage ; il s'agit de dire, et non plus seulement d'évoquer. Mon effort tendra à dire sincèrement ce que je vois et à sympathiser le mieux possible avec les personnalités si diverses que je vais étudier. Certes, le respect de la vérité ne me soustraira pas aux lois psychologiques et je saisirai mieux les caractères proches du mien, tandis que ceux qui sont trop différents m'apparaîtront moins bien. Enfin j'aurai de la peine à me garder de vives antipathies pour les natures dont les tendances froissent violemment les miennes.

Le peintre ou le sculpteur peut imprimer sur une figure la bassesse, et même l'accuser de telle sorte qu'on devine son aversion. L'expression vile de cette physionomie ne sera pas visible à tous. Le graphologue est obligé d'être explicite. Je puis admirer la parfaite harmonie d'un vautour et sans l'en rendre responsable, je dirai l'horreur que m'inspire ce volatile repoussant. On rencontre parmi ses semblables des bêtes dangereuses ; on peut s'appliquer à les étudier et à les comprendre. Faudrait-il se contraindre à les aimer ?

On le voit, je ne me dissimule pas les écueils : je tâcherai de ne pas donner de faux coups de barre, mais je demande à mes lecteurs d'admettre que j'ai voulu éviter toute suggestion étrangère et rechercher simplement dans l'écriture la vérité psychologique qu'elle révèle.

Disons maintenant quelques mots de la Graphologie.

Nous n'avons pas à entrer ici dans des développements historiques sur la Graphologie ; des publications spéciales et de remarquables ouvrages traitent la question avec les détails et l'autorité voulus.

C'est M. Crépieux-Jamin qui, dans son admirable ouvrage (1), a établi les bases scientifiques de la Graphologie et remplacé la méthode trop intuitive et absolue de Michon par une autre, plus déductive et plus souple. Il est donc impossible d'éviter de redire ce qu'il a exposé et développé lui-même.

Nous nous bornerons ici à montrer d'abord le rapport qui existe entre l'écriture et le caractère, puis nous répéterons les grands principes de la Graphologie tels que les ont posés ses fondateurs et rénovateurs.

(1) J. Crépieux-Jamin : *L'Ecriture et le Caractère*, 1 vol. in-8°, 477 p. Alcan, 5e éd. revue et augmentée, 1909.

Après une période de tâtonnements, la Graphologie s'est nettement séparée des Sciences occultes où l'on voulait la mettre avec la chiromancie, l'astrologie, la cartomancie et une certaine physiognomonie, sciences divinatoires à divers degrés et reposant sur des analogies mystérieuses. Elle est devenue une branche de la psychologie physiologique.

La Graphologie considère l'écriture comme une série de petits gestes inscrits et cherche, par l'expérience et le raisonnement, à établir le rapport existant entre ces gestes et les habitudes du cerveau qui les a conçus. Les mouvements provoqués sont sous l'étroite dépendance des muscles, qui, dans un organisme sain, sont sous la sujétion du système nerveux. On peut donc concevoir que les mouvements graphiques sont en synchronisme avec les tendances de ce qui les provoque et varient avec celles-ci. La gesticulation d'un exubérant n'est pas la même que celle d'un timide; l'amplitude des mouvements de l'un se reproduira, réduite aux proportions de l'écriture, dans les rapports des lettres entre elles; l'exiguité de la gesticulation de l'autre se manifestera par le rétrécissement des caractères qu'il trace. Une pensée rapide provoquera des mouvements rapides, déformera les lettres au besoin pour diminuer le retard entre l'idéation et l'écriture, tandis qu'un esprit lent retracera lentement des caractères appris, avec de nombreux traits allant dans un sens inverse du mouvement graphique, et qui le retardent.

Des constatations expérimentales de ce genre, patiemment revisées, méthodiquement groupées, constituent la graphologie moderne. Des savants appréciés s'en sont occupés (1) et de graves publications, qui n'ont rien d'occulte, lui ont consacré des études; on a contrôlé ses lois à l'aide de la suggestion (2). C'est maintenant une science psychologique dont les méthodes et les résultats sont aussi précis que peuvent l'être ceux d'une telle science. On ne peut exiger une rigueur mathématique et des lois mécaniques d'une branche de l'activité humaine s'occupant de la vie et surtout de cette partie excessivement compliquée qu'est la conscience humaine; les nuances sont infinies. Les mêmes gestes pourront avoir un sens différent s'ils sont faits par un homme ou par un autre. C'est faute

(1) Alfred Binet : *Les Révélations de l'Ecriture*, 1 vol. in-8. Alcan, 1906.
(2) *Revue philosophique*, février et avril 1886.

d'avoir négligé cette nécessité d'adaptation que la Graphologie a longtemps tâtonné. Les principes qu'en a posés son rénovateur moderne, M. Crépieux-Jamin, — dont les ouvrages traduits en plusieurs langues font autorité, — sont infiniment souples et propres à permettre à un graphologue exercé et doué de sens psychologique (on ne s'étonnera pas de voir exiger ces deux conditions essentielles) de remonter du geste inscrit à l'origine de celui-ci et de reconstituer l'ensemble des tendances qui se révèlent dans l'écriture, c'est-à-dire le caractère de l'homme. La Graphologie scientifique n'a pas la prétention de révéler l'avenir ni de dévoiler le passé. Elle ne dira pas : cet homme est un assassin, ni : c'est un voleur, mais elle pourra constater en lui des tendances au vol ou au crime. Elle peut dire ce dont l'homme est capable, mais non ce qu'il a fait ou fera. Son domaine est le caractère et non l'action. Les circonstances, les conditions d'existence, les influences lui étant inconnues, elle ne prétend pas prophétiser. Néanmoins, souvent, elle pourra indiquer de fortes présomptions et ce sera très précieux. Souvent elle fera tomber des masques. L'hypocrite peut la redouter, qui a réussi à tromper tout le monde : son écriture trahit le vice mental, origine de ses actes et de ses paroles ; voulût-il la changer qu'elle le trahirait tout de même et révélerait une dissimulation plus consciente encore.

Maintenant que nous avons sommairement montré le rapport nécessaire qui existe entre l'écriture et le caractère, disons les grands principes sur lesquels la Graphologie repose, tels que les a posés M. Crépieux-Jamin :

On recherche la signification d'un trait de l'écriture en le considérant comme un mouvement physiologique et en le mettant en rapport d'étendue, de constance et d'énergie avec le mouvement psychologique correspondant.

Il n'y a pas de signes particuliers indépendants ; il n'y a que des signes généraux dont les modes sont divers.

On précise le sens d'un mode des signes généraux en le rattachant à sa souche et en adaptant la signification de celle-ci aux conditions du milieu dans lequel le mode se manifeste.

Les signes comme les sentiments se modifient les uns les autres.

Ces points sont essentiels. On conçoit leur importance et il suffira de noter par exemple que l'écriture claire, signe de clarté d'esprit, n'a pas la même valeur dans l'écriture lente d'un instituteur médiocre et dans celle d'un homme cultivé.

C'est donc par un travail délicat de réflexion, de mesure et de comparaison que le graphologue arrive à donner aux signes leur traduction exacte et à juger de leur importance. Il établit constamment, en rédigeant son étude du caractère, une série de rapprochements dont il tire ce qu'il appelle des *résultantes*. Par exemple il trouve des *lignes serpentines* dans une écriture, d'autre part il y voit des signes d'intelligence active, il conclut à la souplesse de l'esprit, au travail intense du cerveau ; il remarque cette même sinuosité dans un graphisme dénotant une intelligence inférieure, il conclut : mensonge. Chez l'un qualité précieuse, chez l'autre défaut grave.

Ce sont les résultantes qui fournissent les nuances du caractère et permettent au graphologue de sympathiser avec l'auteur d'une lettre et de saisir les tendances les plus intimes de son individualité.

Aussi ne faut-il pas s'imaginer qu'à l'aide d'une liste des signes graphologiques on peut faire une étude de caractère. De même il ne faut pas être surpris que les mêmes signes généraux provoquent des conclusions dissemblables. La science des résultantes s'acquiert par l'exercice méthodique, la réflexion patiente et l'entraînement du sens psychologique, qui n'est autre en somme qu'un pouvoir de sympathie discipliné.

Mais, pour être difficile, la graphologie n'en est pas moins d'une précision dans ses résultats qui stupéfie les sceptiques. Lors d'une enquête scientifiquement conduite et pleine d'embûches pour les graphologues, mal servis par des documents trop courts, le pourcentage des réponses exactes atteignit 95 o/o (1).

Tout esprit doué des qualités essentielles et qui voudra s'exercer méthodiquement arrivera en quelques années à des résultats.

---

(1) *Revue philosophique*, juillet 1907. *Une expérience cruciale en graphologie.*

Voici l'ordre dans lequel nous procéderons pour l'analyse des écritures :

1° Nous indiquerons d'abord les signes graphologiques manifestés avec le plus d'intensité et qui ont par ce fait une importance plus grande bien mise en évidence par le nom qu'on leur donne : *dominantes;*

2° Nous noterons ensuite les *traits secondaires*, dont la valeur est moindre parce qu'ils sont plus faiblement marqués dans l'écriture étudiée.

Nous mettrons dans la même rubrique la signature malgré son importance, afin de ne pas augmenter les subdivisions;

3° Les traits principaux du caractère nous donneront de nouveaux éléments psychologiques résultant de leurs combinaisons : *les résultantes.*

Un mot à propos des spécimens d'écriture qu'on trouvera au cours des études : ce ne sont *que* des spécimens, extraits des documents nécessairement nombreux qu'on a examinés. Ils ont été reproduits sans aucune réduction.

Il eût été logique de mettre sous les yeux du lecteur les autographes d'abord, mais les exigences de la mise en pages d'une revue nous obligent à les placer ailleurs.

—

I

M. HENRI DE RÉGNIER

Dominantes.

Pâteuse.	Energie, sensualisme.
Lente et distinguée.	Réserve, prudence.
Verticale.	Réserve, froideur, énergie.
Ordonnée.	Ordre, goût, art.
Simple.	Simplicité, franchise.
Arrondie.	Douceur, grâce.
Descendante.	Dépression, tristesse.
Harmonieuse.	Art, équilibre.
Surélevée et soulignante.	Orgueil.
Moyenne.	Modération.
Lignes serrées.	Parcimonie.
Simplifiée.	Culture.

Secondaires.

Finales rectilignes.	Sens du juste.
Majuscule séparée.	Réserve.
Droite, quelquefois inclinée.	Mouvements de tendresse.
Marge de gauche s'élargissant.	Nervosité, activité.
Mots coupés en moins de traits que de syllabes.	Raison.
Points et accents haut placés.	Idéalisme.
Ponctuation négligée.	Négligence.
Minuscules agrandies.	Imagination.
Signature loin du texte.	Réserve, froideur.
— au milieu du papier.	Prudence.
— sans paraphe.	Simplicité.
— très lisible et gracieuse.	Art, franchise.

Résultantes.

Intelligence, sensibilité, énergie.	Bonté.
— — bienveillance.	Dévouement.
Orgueil — —	Protection.
— — —	Susceptibilité.
Imagination sensibilité.	Inspiration.
— — Intelligence.	Grâce dans l'esprit.
— sentiment, art.	Admiration pour le beau.
— — loyauté.	— — vrai.
— étourderie.	Légèreté.
— prudence.	Méfiance.
Propreté, arrangement, supériorité.	Art, clarté.
Ornementation, supériorité.	Grâce.
— Imagination.	Fantaisie.
Intelligence, calme.	Persévérance.
— fermeté.	Constance.

Cette écriture frappe tout de suite par son cachet tout particulier de noble distinction. Elle est d'une originalité de bon aloi et plus on l'analyse, plus on y découvre d'éléments sympathiques. M. Henri de Régnier est une de ces natures, rares en tous temps, et à notre époque surtout, qui méritent le nom d'aristocrate. Ce mot évoque un ensemble de qualités qui plaisent aux natures affinées et choquent les gens frustes. M. Henri de Régnier ne sera donc pas sympathique à tous. Il est distingué, d'une amabilité condescendante et digne, sans morgue, mais un peu froide. Ceux qui n'aiment pas cette grande distinction conservée comme un don précieux, le trouveront glacial, hautain et fat. D'une grande correction de manières, d'une lenteur de gestes digne, qui serait compassée s'il n'y avait pas tant de douceur et de grâce alliée à la retenue, toujours d'une politesse mesurée, un peu solennelle, M. Henri de Régnier se montre lui-même avec tous et toujours. Il conservera même à l'égard de ceux qui l'ont blessé une attitude toujours scrupuleusement polie et digne. Il est d'une constance admirable et l'analyse de son écriture révèle des qualités morales d'une grande élévation.

On pourra longtemps le fréquenter sans avancer dans son intimité. Avant de se lier et sans se départir de sa civilité, il demeure vis-à-vis des gens dans une bienveillante expectative. Très prudent, méfiant même, non de nature, mais rendu ainsi par l'expérience, — car si sa droiture foncière ne l'incite pas à la suspicion, sa mémoire lui rappelle certaines déceptions inévitables à de pareils caractères, — il se lie de moins en moins facilement. Mais il n'est pas devenu misanthrope et s'il n'est pas cordial il est affable. Malgré sa froideur appa-

rente, il est sensible, et sinon tendre, du moins affectueux et capable de ces amitiés durables faites d'estime, de sympathie et de loyauté cimentées par la raison. Ce n'est certes pas un passionné, les sentiments sont lents à s'implanter en lui, mais ils y poussent de vigoureuses racines. Doué d'un grand sens du juste, admirant tout ce qui est vrai, probe, il est extrêmement modéré dans ses jugements et n'aura ni amitiés ni haines violentes et exclusives. Il perce bien une tendance combative et on aperçoit la garde d'une épée, mais c'est une épée qu'on ne doit jamais sortir du fourreau...

Monsieur,

Venez lundi prochain à onze heures, si vous êtes libre ce jour là. J'aurai grand plaisir à vous voir et à causer avec vous. Croyez à mes sentiments dévoués.

Henri de Régnier

Il est dans la nature de M. de Régnier d'être réservé en actions comme en paroles. Il n'est pas expansif, mais sincère et discret et, lorsqu'il a l'impression d'avoir affaire à quelqu'un d'honnête, il pourra redevenir confiant. On peut absolument compter sur sa parole. Son intégrité est absolue.

.. Voilà de grandes qualités de sociabilité. Certains les trouveront passives, qui n'apprécient que le dévouement, l'amitié fraternelle, l'élan généreux de l'âme. Chez M. de Régnier, il n'y a point de besoin impérieux de sacrifice. Nous n'avons pas affaire à un apôtre. Combien sont-ils par siècle les vrais, les

indéniables apôtres? L'enthousiasme pour les grandes causes étant devenu une arme d'arrivisme, il faut estimer hautement ceux qui se montrent tels qu'ils sont. M. Henri de Régnier ne se pose pas en philanthrope. Son âme n'a nul besoin de la cohue, elle est digne et simplement désireuse de vivre en bonne intelligence avec les bons, de protéger un peu, et de jouir de la vie, qui est triste, au fond. C'est un mélancolique, son pessimisme se traduit par une certaine nonchalance, qui d'ailleurs s'allie bien à sa grâce distinguée. C'est un laisser-aller surveillé : il ne néglige pas les choses essentielles, mais il méprise un peu trop les détails. La volonté se désintéresse parfois de l'action, réduit l'effort au minimum et sa puissance est amoindrie par la négligence. C'est néanmoins une énergie souple, bien mesurée, capable d'effort et peut-être ne la laisse-t-il sommeiller que parce qu'il sait qu'elle ne s'engourdira pas.

L'intelligence est active, surtout pondérée, raisonnable, logique. M. de Régnier conçoit, puis déduit posément et rigoureusement; l'intuition précède la logique. Il a de l'imagination, sans extravagance ; son esprit est cultivé, il va droit à son but et manque un peu de souplesse et d'attention dans le détail. Il a beaucoup de grâce et son inspiration est toujours distinguée, mais aussi trop asservie à une raison tyrannique et réservée. Il a le goût inné de tout ce qui est clair, simple, gracieux sans mièvrerie. L'idéalisme, chez lui, s'allie à la raison et à un sens très réel des jouissances de la terre.

Notons en terminant que, bien qu'il soit fort malaisé de prédire l'occupation d'un homme, celle-ci pouvant ne pas correspondre à ses tendances, on peut remarquer souvent que l'habitude d'écrire les vers donne aux lignes une certaine régularité qui fait ressembler une lettre missive à un poème. Aussi aurions-nous pu inférer de ceci que les dons esthétiques de M. de Régnier l'amenaient à la poésie. Mais nous n'aurions pu deviner qu'il était romancier.

II

M. PIERRE LOUYS

Dominantes.

Lente et destinguée.	Calcul, réserve, prudence.
Trop arrondie.	Mollesse.
Ornée.	Grâce, gaîté.

Gracieuse.	Douceur, grâce, art.
Compliquée.	Vanité, recherche de l'effet.
Originale.	Pose, originalité.
Grande.	Orgueil, grandes aspirations.
Serrée.	Parcimonie.
Nette.	Culture.
Lisible.	Franchise.
Pâteuse.	Sensualisme.
Montante.	Activité.
D'égale hauteur.	Franchise, constance.
Ordonnée.	Ordre.
Droite, puis inclinée.	Froideur apparente.

Secondaires.

Barre de *t* forte, courte, inconstante, basse.	Effort volontaire relâché.
Mots coupés en plus de traits que de syllabes.	Idéalisme, intuition.
Lettres généralement fermées par-dessous.	Réserve, souplesse morale.
Signature originale et gracieuse.	Originalité, pose.
— suivie d'un point.	Défiance.
— dont l'*y* tombe.	Fatigue.
Ponctuation soignée.	Ordre.

Résultantes.

Ornementation, supériorité.	Grâce, fantaisie, art.
Arrangement. —	Clarté.
Intelligence, sensibilité, bienveillance.	Bonté.
Orgueil. — —	Esprit de protection.
Imagination, sensibilité.	Inspiration.
— intelligence.	Grâce dans l'esprit.
— sens esthétique.	Admiration pour le beau.
— prudence.	Méfiance.
— mollesse.	Contemplation.
Gaîté, ardeur.	Entrain.

M. Pierre Louÿs cultive la grâce et cela ne peut manquer de lui donner beaucoup de charme. Il séduira surtout ceux qui ne craignent pas une certaine préciosité dans les manières. Le caractère de M. Pierre Louÿs est tout entier dominé par le souci constant de plaire. La spontanéité s'en trouve gênée. Sa sensibilité, très fine, délicate et infiniment artiste, s'observe trop et se complaît dans les soins apportés à se cultiver en esthète. Il a un ensemble d'idées préconçues auxquelles il tente de se conformer dans ses actes et dans ses pensées. La grande distinction de son esprit mesuré le met heureusement à l'abri de toute faute de goût et son dandysme ne sera jamais risible, mais souvent bizarre, captivant mais aussi recherché. Très sensible à tout ce qui est beau de ligne et surtout peu banal, il est doué pour la réalisation de ses idées d'une intelligence souple, attentive et lucide. Son imagination lui suggère un monde plein de séduction, où sa sen-

sualité raffinée se complaît. Un graphologue (1) a appelé ce genre d'écritures *caressantes*. La grâce et la douceur des lignes évoquent en effet le geste caressant et tout ce qui lui est parent, comme la séduction, la volupté, l'enjouement, etc.

On ne saurait attendre d'un caractère aussi souple et modéré une expansion naïve. M. Pierre Louÿs sait demeurer ai-

Bien amicalement à vous

Pierre Louÿs

Je vous verrai lundi midi moins un quart si vous êtes libre

mable sans livrer sa pensée, et sa loyauté ne l'empêchera pas de suspecter celle des autres et d'observer, à leur égard, une grande réserve. L'amitié attendrie qu'il a pour lui-même ne nuit pas à sa courtoisie et son orgueil ne sera nullement hautain, mais, au contraire, protecteur et condescendant. Son cœur est sensible, plus qu'il ne le laisse paraître et capable de le faire s'oublier pour ceux qu'il aime. Sa volonté n'est pas tou-

(1) Solange Pellat, *l'Ecriture caressante*, Société de Graphologie, 1903.

jours constante et souvent la mollesse engourdit sa force. Il se complaît dans de voluptueuses rêveries.

M. Pierre Louÿs est original, sensuel et dandy.

III

M. MAURICE MAETERLINCK

Dominantes

Très pâteuse.	Sensualisme, gourmandise, tempérament puissant.
Très inclinée.	Tendresse vive.
Très arrondie.	Douceur, mollesse.
Très nette.	Netteté, clarté, culture.
Simplifiée.	Culture, activité.
Naturelle.	Simplicité, franchise.
Surélevée.	Orgueil.
Espacée.	Assurance, générosité.
Sobre.	Modération, retenue.
Descendante.	Tristesse, dépression.
Très égale à elle-même.	Constance, droiture.
Très liée.	Logique.
Gladiolée.	Finesse.

Secondaires.

Lignes espacées puis serrées.	Sensibilité troublée.
Barre de *t* haute.	Despotisme.
— forte, courte, irrégulière, inconstante.	Volonté forte, effort inconstant.
Enroulements aux lettres.	Egoïsme.
Moins de séparations que de syllabes.	Raison.
Majuscules et hampes très basses.	Humilité, dissimulation.
Lettres *o* et *a* ouvertes (en 1896, aujourd'hui fermées.)	Franchise, puis réserve.
Point pâteux au départ des lettres.	Désir d'acquérir.
Ponctuation soignée.	Attention.
Points d'*i* à droite et épais.	Esprit chercheur.
Signature près du texte et à droite.	Abord facile, ardeur.
Majuscule non liée.	Réserve.
Pas de paraphe.	Simplicité.

Résultantes.

Naturel, simplicité.	Franchise.
Loyauté, intelligence.	Justice.
Sensibilité, égoïsme.	Jalousie.
Intelligence, sensibilité, bienveillance.	Dévouement.
— — largesse.	Générosité.
Imagination sensibilité.	Inspiration.
— art.	Admiration du beau.
— mollesse.	Rêverie.
Intelligence, esprit calme.	Persévérance.
Douceur, bienveillance, intelligence.	Amabilité.
Intelligence, calme, constance.	Patience.
Vivacité, imagination, grande force.	Violence.

L'écriture de M. Maeterlinck révèle avant tout un tempérament puissant, une nature très éprise de toutes les jouissances,

pour qui la vie terrestre est infiniment riche en satisfactions et en bonheurs. Il n'a pas d'impossibles exigences et il trouve que le fait de penser autrement que le commun des mortels n'implique pas la nécessité de satisfaire autrement ses appétits. Il sait que l'argent est nécessaire, il sait aussi que, pour ne pas être oublié, il vaut mieux commencer par soi-même. Son égoïsme n'a d'ailleurs rien de sec ni d'accaparant, c'est ce que Michon appelait le *sens personnel* très développé, qui pousse à l'affection du moi; les autres ne sont pas négligés, ils viennent ensuite, voilà tout. Et M. Maeterlinck est un être à qui les autres sont nécessaires, il ne peut trouver son bonheur dans une vie d'anachorète. Il a un très vif besoin de tendresse,

ne crois pas, d'ailleurs.
Que cela puisse avoir
cette influence trop
néfaste
M. Maeterlinck

le cœur affectueux, avide, passionné. Il sera peut-être exclusif, jaloux, tyrannique, voire même violent et brutal. La sensualité et un sentimentalisme parfois exagéré alternent ou se mêlent pour faire de ses passions quelque chose de tragique et de profondément humain. Mais il peut être aussi infiniment doux, généreux et dans ses moments de mélancolique abandon à la rêverie il montrera une tendresse chaude et enveloppante. Il a besoin pour être compris et aimé d'autant d'intelligence que de cœur et l'affection éclairée et fidèle lui est tout particulièrement nécessaire aux heures assez fréquentes où le découragement le guette. Le nombre de ses intimes doit être cependant très restreint, car s'il peut se montrer aimable à tous ceux qui l'abordent, il est très peu liant. Il semble que la franchise naturelle ait beaucoup à lutter contre une habitude, imposée par on ne sait quelle discipline, de laisser supposer à

autrui plus de confiance que l'on n'en a, et à cacher sous des dehors de grande modestie un orgueil légitime. D'ailleurs les paroles seules peuvent prêter à confusion. Car M. Maeterlinck se montrera d'une grande constance, sa volonté est persévérante, opiniâtre. Parfois, la tristesse et une certaine paresse viennent en altérer la force, mais il reprend courage.

Son intelligence très cultivée est vigoureuse, pénétrante et originale. Il a une manière de penser toute personnelle et nette, l'esprit est attentif, peu souple, il y a quelque chose de fruste parfois, mais il est chercheur et va avec une sereine confiance vers le but qu'il veut atteindre. La réflexion méditative y domine : il a surtout l'intelligence déductive et saura suivre une idée jusqu'au bout et dans toutes ses conséquences. Son imagination est tenue en bride par une volonté énergique et opiniâtre qui malgré des fléchissements demeure autoritaire et active. C'est un caractère qui a beaucoup de générosité, mais qui ne montre peut-être pas ce qu'il est dans toute sa vérité intérieure.

IV

M. PAUL ADAM

Dominantes.

Très mouvementée.	Imagination, vivacité.
Montante.	Ardeur, activité.
Très rapide.	Grande activité.
Très liée.	Suite dans les idées.
Barres et accents liés.	Assimilation, éclectisme.
Très nette.	Culture, activité.
En relief.	Culture, netteté.
Très claire.	Grande clarté.
Confuse par excès de rapidité.	Confusion par suite de précipitation.
Très naturelle.	Simplicité, franchise.
Modérément arrondie.	Douceur.
Espacée.	Générosité, confort, clarté.
Gladiolée.	Sens critique.
Inclinée.	Tendresse.
Retouchée.	Besoin de clarté, politesse.
Très inégale.	Grande sensibilité.

Secondaires.

Mots tombant à la fin des lignes.	Fatigue.
Longues finales.	Générosité, largesse.
Finales rectilignes.	Sens du juste.
Barre de t inconstante.	Effort inconstant.
— longue.	— inconsidéré.
Mots séparés par syllabes.	Réalisation.
O et a très ouverts ou bien fermés.	Expansion et réserve.
Ponctuation mise.	Attention.
Points d'i manquant.	Etourderie.
Signature lisible et simple.	Simplicité.

Résultantes.

Sincérité, franchise, énergie et intelligence.	Droiture.
Sensibilité, imagination vive.	Passion.
— vivacité.	—
— intelligence, bienveillance.	Dévouement.
— — largesse.	Générosité.
Sensibilité, imagination vive.	Inspiration.
Imagination, sentiment, art.	Admiration pour le beau.
— — loyauté.	— — vrai.
— — délicatesse.	— — choses délicates.
— étourderie, ardeur.	Entreprises hasardeuses.
Intelligence, douceur, bienveillance.	Amabilité.
Susceptibilité, vivacité, imagination.	Vindicatif.
Assimilation, activité, supériorité.	Curiosité intellectuelle.
Vivacité, énergie.	Commandement.

Ce qui se manifeste le plus dans la personnalité de M. Paul Adam, c'est une activité inouïe. Cela ressemble au jaillissement d'une source impétueuse. Il y a du génie dans cette écriture, si l'on entend par là une force subconsciente qui contraint l'esprit à créer. L'idéation est chez lui d'une rapidité prodigieuse, et à ce point féconde qu'elle amène une certaine confusion, dont il se rend bien compte; son cerveau a un très grand besoin de clarté, et s'il n'est pas maître d'en modérer la fougue, il tente d'en corriger les défauts. Mais c'est presque en vain, l'ardeur l'emporte ; tandis qu'il voudrait préciser davantage une idée, il en perçoit déjà tant d'autres qu'il a tout juste le temps d'esquisser une correction, d'ajouter un détail (1).

Parfois la pensée tourbillonne un instant sur elle-même avant de prendre son essor rapide. Tout l'intéresse et il s'assimile tout avec une facilité rare, trop grande peut-être, car il lui est impossible de prendre le temps d'approfondir. Il peut aborder tous les problèmes, car sa curiosité intellectuelle est insatiable. Ebloui par la richesse des gisements, contraint, par sa nature même, d'en extraire sans arrêt le métal, il n'a pas le loisir de chercher le meilleur filon. Il exploite en tous sens. Souvent même la gangue demeure : aux autres le travail d'en débarrasser complètement l'or prisonnier.

Les vues de M. Paul Adam sont étendues et généreuses. Vite enthousiasmée par tout ce qui est beau, noble, juste, son imagination, unie à une émotivité très grande et un vif pouvoir de sympathie, lui donne de la vie une représentation lar-

(1) Le mot « affolant » est tout particulièrement [curieux] à étudier. Qu'on en refasse le tracé pour se rendre compte.

gement humaine et sociale. Il est servi dans les entreprises, quelquefois hasardeuses, où son emballement le pousse par une volonté alerte, dont l'effort est inégal, souvent inconsidéré, toujours ardent. On ne peut être surpris de relever de temps en temps des signes de fatigue passagère, le désir, après chaque réalisation, de se reposer un instant, pour respirer...

Le caractère est d'une grande droiture, doux et ferme à la fois, bon, généreux, et il serait prodigue si un impérieux besoin de confort ne retenait sa libéralité. Il est aimable, d'une grande simplicité. Impétueux et sensible, il pourra s'emporter facilement et laisser alors échapper des mots blessants. Il entend surtout que les gens et les choses marchent à son gré et rondement. Les lenteurs le crispent et peuvent le mettre hors de lui.

Passionné, bouillant, il saura se souvenir à propos pour hâtier celui qui l'aura blessé. Il a une très grande conscience le sa valeur, ce qui contribue à lui donner de l'assurance et ine vision optimiste de la vie. Vivre, agir, penser éperlument !...

V

Mme COLETTE WILLY

Dominantes.

Rapide.	Activité, culture.
Très nette	Culture.
Très claire.	Grande clarté d'esprit.
Simple.	Simplicité, franchise.
Naturelle.	Franchise, droiture.
Inégalités nombreus s.	Très grande sensibilité.
Simplifiée.	Activité, culture.
Typographique.	Goût, art.
Grandes majuscules.	Orgueil.
Modérément anguleuse.	Fermeté.
— arrondie.	Douceur, grâce.
Légère et nette.	Délicatesse, sensibilité.
Mouvementée.	Imagination, gaîté.
Harmonieuse.	Equilibre.
Espacée.	Générosité, confortable, lucidité.
Modérément montante.	Ardeur.
Serpentine.	Souplesse d'esprit.
Liée.	Logique.

Secondaires.

Lignes montantes, puis descendantes.	Chagrin.
Marge de gauche inégale.	Mobilité d'impressions.
Barre de t ascendante.	Chicane.
— haute.	Despotisme.
— double.	Prudence.
— en avant.	Initiative.
— fine, longue, régulière, constante.	Effort persévérant.
A et o, plus souvent fermés.	Réserve.
Accents et points hauts parfois oubliés.	Idéalisme, distractions.
Signature loin du texte.	Solitude.
— descendante.	Découragement.
— à droite.	Fougue.
— simple.	Simplicité.
— à initiale élargie.	Sensibilité vaniteuse.
Paraphe descendant (c'est l'y final qui en tient-lieu).	Indépendance.

Résultantes.

Sensibilité, imagination.	Passion.
— égoïsme.	Jalousie.
— intelligence, bonté.	Tendresse.
— — bienveillance.	Dévouement.
— largesse.	Générosité.
Imagination, vanité.	Vantardise, mensonge.
— vivacité.	Enthousiasme.
Vivacité modérée, supériorité.	Intelligence vive, jugement sain.
Fermeté, ardeur.	Décision.
Assimilation, activité, supériorité.	Curiosité intellectuelle.

Ce caractère a un grand charme qui captive dès le premier abord et retient : la sincérité. Mme Colette Willy voudrait laisser vivre et palpiter son âme en toute liberté comme un oiseau qui s'ébat parmi le feuillage insouciant, naïf et capricieux. Elle s'aime en toute ingénuité telle qu'elle est, et prend un plaisir extrême à regarder vivre ses sensations et, si elle intervient dans leur jeu, c'est pour en augmenter le plaisir en y

et moi. Et votre imprim
de quoi a-t-il l'air ? je le
saurais bien, mais je n'ose
pas.

Amitiés

Colette W

mettant un petit peu de discipline. Mais c'est toujours avec la crainte qu'une intervention trop zélée ne fasse tout à coup tomber l'ardeur du jeu : les enfants, quand ils ont conscience d'amuser, perdent leur juvénile grâce. Mme Colette Willy aime écouter battre son cœur et tout son désir est d'en noter les élans et les défaillances, sans lui enlever sa native et fraîche spontanéité. Etre femme, tout à fait, simplement, avec les

faiblesses et les qualités d'une femme, tel est son bon vouloir. Aussi, la vanité indéniable et très épanouie qui se montre notamment dans la signature ne choque-t-elle pas : c'est si sincère, si naturel, que cela pourrait tout au plus amuser l'observateur ironique. Et quand on a détaillé quelques-unes des qualités de ce beau caractère, on en vient à trouver aussi tout naturel qu'elle s'aime comme elle est et se juge très au-dessus des vagues individualités qu'on rencontre.

Avec la belle sincérité, ce qui charme, c'est la qualité de la sensibilité. Elle est excessivement vive, nerveuse, instable, ondoyante. La vivacité et l'ardeur l'exaltent, puis, soudain, une grande tristesse l'abat et la confiance la quitte, elle ne s'aime plus pour s'admirer, mais pour se plaindre et elle voudrait s'abandonner à des tendresses apaisantes. Elle a des élans de générosité, elle voudrait donner son âme à tous, tendre une main confiante à ceux qui l'abordent, puis la pensée se replie sur elle-même, le geste s'arrête, la main désenchantée ne livre plus qu'un contact banal et distrait. La franchise la pousse, elle va dire tout ce qu'elle sent, mais elle se surprend à dire autre chose, à se vanter d'imaginaires aventures. Sa bonté la rend bienveillante à tous et elle ne veut pas faire de la peine, et voici que tout à coup une volonté agressive, un esprit de combat la possède et voudrait despotiquement régner, faire obéir à sa fantaisie, lâcher la bride à son caprice. Et cependant, malgré tant d'élans contradictoires, il y a une belle harmonie dans l'ensemble. Le fonds du caractère est très stable, il y a une volonté modératrice et une discipline qui vient de la valeur des tendances principales. Et c'est la sincérité, la franchise, la loyauté et la générosité qui dominent. Si elle se complaît en elle-même et si elle est parfois lente à sortir de sa coquille, Mme Colette Willy n'en a pas moins un pouvoir de sympathie très réel, un cœur délicatement sensible, passionné, jaloux, capable de dévouement, de courage et de très durable attachement. Elle a une grande force volontaire et montrera de la décision, un esprit entreprenant jusqu'à la témérité, une énergie persévérante et vive.

Son intelligence est remarquable, elle est douée d'un esprit enjoué, curieux, d'une admirable lucidité et d'une grande vigueur. Son jugement est fort judicieux et sain. Elle raisonne autant qu'elle sent et elle peut suivre avec une imperturbable

logique les déductions les plus serrées. Très idéaliste, elle a le goût de tout ce qui est supérieur, un sens de l'art distingué et personnel. Elle saura défendre ses idées avec persévérance et elle n'attendra pas toujours qu'on l'attaque ; souvent la discussion sera provoquée par son esprit de contradiction, qui la rendrait agaçante, si elle s'y plaisait trop. Elle est très cultivée et son imagination vive rend sa conversation séduisante, spirituelle, enjouée. L'esprit est actif, parfois étourdi.

Indépendante et vindicative, elle ne sera peut-être pas toujours facile à vivre et l'exercice de son sens critique très prompt peut lui rendre hostiles bien des gens.

VI

M. JEHAN RICTUS

Dominantes.

Très en relief.	Sensualité, énergie.
Très nette.	Culture, énergie.
Claire.	Clarté d'esprit.
Simple.	Simplicité.
Naturelle.	Franchise.
Inégale.	Sensibilité.
Pâteuse.	Sensualisme, énergie.
Verticale.	Maîtrise de soi.
Montante.	Ardeur, activité.
Arrondie.	Douceur, gaîté, mollesse.
Lente.	Calcul, reserve, prudence.
Typographique	Culture, art.
Egale à elle-même.	Constance.
Liée.	Logique.

Secondaires.

Mots grands et petits.	Grande émotivité.
Points épais superflus.	Gêne respiratoire.
Traits entre les phrases.	Clarté, prudence.
Barre de t forte, courte, irrégulière constante.	Volonté forte, mais qui fléchit.
Enroulements aux lettres.	Egoïsme.
Mots séparés en moins de traits que de syllabes.	Raison, réalisation.
Panses enflées.	Imagination.
Signature simple, près du texte.	Simplicité, abord facile.
— au milieu de la ligne.	Prudence.
— très lisible.	Loyauté.
Lettres ouvertes en haut.	Expansion, franchise.

Résultantes.

Intelligence, sensibilité, bonté.	Tendresse.
— — bienveillance.	Dévouement.
Sensibilité, imagination.	Inspiration.
Imagination, sentiment, ardeur.	Admiration enthousiaste.
— prudence.	Méfiance.
Intelligence, calme.	Persévérance.

Intelligence douceur, bienveillance.	Amabilité.
Vivacité, grande force, imagination.	Violence.
Assimilation, activité, supériorité.	Curiosité intellectuelle.
Fermeté, tenacité.	Résistance.
Imagination, résistance.	Courage.
Fermeté, énergie.	Opiniâtreté.
Gaîté, ardeur.	Entrain.
— causticité.	Moquerie.

M. Jehan Rictus est une force qui tend vers un but avec une admirable opiniâtreté. Chez lui, tout est discipliné ; les passions et les appétits, très vigoureux, sont tenus en bride, la raison dirige et les sentiments lui sont soumis. C'est un caractère d'une grande cohésion qui donne l'impression d'une vigueur peu commune. Ici rien de malsain, de déséquilibré, de déconcertant. Résolu, persévérant, courageux, M. Jehan Rictus accepte la lutte et ne cédera pas un pouce du terrain conquis. Il sait où il veut aller et avance tranquillement, résolu à culbuter les obstacles, à combattre sans faiblesse ceux qui viendront s'opposer à sa marche en avant. Il est aussi conscient de ses droits que de sa force ; il n'est pas combatif, mais s'il se croit lésé, il attaquera résolument et sans pitié : il peut être très dur s'il le veut ; ce ne sera jamais par caprice, ou par esprit vindicatif, mais il admet le précepte : « Œil pour œil, dent pour dent. » La morale des esclaves ne saurait lui convenir. Il a des appétits à satisfaire, et les seuls plaisirs de l'esprit ne peuvent lui suffire : ceux des sens ne sont pas pour lui une bagatelle secondaire. Les mœurs islamistes lui conviendraient sans doute à merveille et le paradis du Prophète l'attirerait bien davantage que celui des chrétiens. Il est naturel qu'un tempérament aussi vigoureux ait un sens personnel développé et qu'il ne soit pas de ceux qui aiment à se sacrifier. Il est cependant capable de générosité et de dévouement envers les êtres malmenés par la guigne et susceptibles de tirer parti d'un appui venu au bon moment. Mais il a horreur des résignés, une horreur physique et violente, comme celle de Nietzsche, pour toutes les capitulations, les gens qui errent dans la vie les bras mous, le regard vers la terre et geignant : « A quoi bon ? » Il admire au contraire les lutteurs courageux et jouit intensément de tout ce qui exprime la force physique ou morale. Un beau gars ou une belle fille sont pour lui des spectacles esthétiques de premier ordre.

Cette grande force ne peut aller sans une égale constance.

M. Jehan Rictus est un homme sur qui pourront compter ceux qu'il juge dignes d'intérêt et d'affection. Il est d'une droiture et d'une franchise parfaites. Mais il sait que les vrais amis sont rares et qu'il faut observer beaucoup de prudence. Il aime mieux alors se taire que de surveiller ses paroles et de contraindre son besoin naturel de confiance. Il est très sensible, malgré son apparente froideur, aux témoignages d'affection. Ce n'est pas un tendre ni un sentimental, mais il a beaucoup de cœur et en amitié beaucoup de douceur et de fidélité. Il est

Merci de votre patience et
dites moi d'un mot pro-
chain le jour que vous
aurez décidé.
Souvenirs respectueux à
votre femme et à vous de
bien bon cœur,
Jehan Rictus
8 R. Camille-Tahan

aimable sans aucune pose et s'il aime les louanges et les approbations, il les accueille toujours avec habileté, sans fausse modestie, mais aussi sans satisfaction gênante. Son esprit cultivé et sensible travaille avec calme et persévérance. Il déteste tout ce qui est bâclé et laissé au hasard. L'improvisation n'est pas sa méthode. Il entend diriger son inspiration et conduire sans hâte, sûrement, vers le but entrevu, les efforts obstinés de sa pensée nette et vigoureuse. Attentif, doué d'un esprit moqueur et plein d'entrain et de gaîté, très émotif, il peut

trouver des expressions pittoresques qui ajouteront au charme de son amabilité sympathique.

Il ne prend qu'un maigre plaisir aux spécieuses dissertations esthétiques ou littéraires. Il trouve qu'aucune thèse ne vaut devant une œuvre et que ce qui importe pour lui c'est d'exprimer en toute sincérité les émotions viriles et personnelles que la vie lui fait éprouver. Son esprit tend à la réalisation. Mais s'il travaille avec courage, il n'est pas certain qu'il prenne dans l'effort une très grande joie, je crois même que souvent il s'y astreint sans grande gaîté, après avoir vaincu de terribles tentations de paresse.

. DE ROUGEMONT.

AUTOUR D'UNE THÈSE
REFUSÉE EN SORBONNE

Le premier novembre 1911, j'ai présenté devant la Faculté des Lettres de Paris une thèse de doctorat intitulée : *les Antinomies entre l'individu et la société* (1). Cette thèse a été refusée dans des conditions que j'estime particulières. — D'ordinaire, quand un candidat au doctorat se présente en Sorbonne, il n'obtient, dès le premier abord, ni l'assentiment, ni le refus complet des juges. On parlemente avec lui : on lui fait des observations sur la façon dont il a traité le sujet ; on lui demande des transformations plus ou moins considérables ; on lui suggère des directions; il est très rare qu'on rejette d'emblée le travail proposé. C'est ce qui a eu lieu pour ma thèse. — Refus net, immédiat, radical, sans la consolation d'une hésitation même simulée, sans le palliatif d'une invitation à introduire dans mon travail des amendements même inacceptables. On m'a prié purement et simplement de reprendre mon manuscrit, en m'envoyant les deux rapports qui suivent et qui constituent, avec mon livre (2) qui vient de paraître à la librairie Alcan et qui reproduit le texte exact de ma thèse, le dossier du procès.

Car procès il y a. J'entends discuter publiquement les raisons pour lesquelles on a écarté d'emblée ma thèse. N'ayant pu défendre mon travail dans la soutenance officielle en Sorbonne, j'entends le défendre devant le public qui s'intéresse soit aux questions philosophiques, soit aux questions d'enseignement.

Je ne cède pas, en entamant ce débat, à une rancune mesquine de candidat évincé. Mon aventure, en tant que cas indi-

(1) Je présentais en même temps, suivant l'usage, une seconde thèse ou thèse complémentaire intitulée : *Rapport du Pessimisme et de l'Individualisme*. La première thèse ayant été refusée, j'ai retiré la seconde, sans attendre, pour cette dernière, le verdict du lecteur désigné. Mes deux sujets de thèses étaient inscrits depuis quatre années au Secrétariat de la Faculté des Lettres.

(2) *Les Antinomies entre l'Individu et la Société*, 1 vol. in-18, Alcan

viduel, est assez peu intéressante. Il importe peu au public que je sois docteur en Sorbonne ; et, à vrai dire, il m'importe assez peu à moi-même. Mais mon cas individuel n'est pas seul en cause. Une question d'ordre général se pose : celle de savoir quelles sont les garanties des candidats au doctorat qui se présentent en Sorbonne ; et quelle dose de désinvolture il est permis aux juges d'apporter dans l'examen d'une œuvre qui représente parfois des années de travail.

La meilleure réfutation des raisons invoquées pour écarter d'emblée ma thèse eût consisté à faire précéder simplement mon livre des deux rapports de MM. Séailles et Bouglé. Le lecteur eût pu se reporter, au cours de sa lecture, à ces deux rapports et eût été ainsi édifié. — Des raisons sur lesquelles je n'ai pas à insister ici m'ayant empêché d'adopter cette méthode de réfutation, je vais en suivre une autre. Je vais donner ici le texte des deux rapports et j'examinerai les principales critiques qui me sont adressées.

Voici le rapport de M. Séailles :

Monsieur le Doyen,

J'ai l'honneur de vous adresser mon rapport sur la thèse de M. Palante : *les Antinomies entre l'individu et la société*, dont vous avez bien voulu me confier la lecture. Ce travail, comme on doit l'attendre de son auteur, est écrit avec verve, avec facilité et avec esprit. On le lit avec intérêt, avec plaisir. La composition est très simple ; trop simple. C'est une suite de problèmes juxtaposés. Et que de problèmes et quels problèmes ! Les idées sont claires, bien exposées ; les discussions menées rondement. Il y a là la matière d'un livre qui devra trouver des lecteurs ; mais y a-t-il là une thèse que la Faculté puisse mettre en discussion utilement, c'est une autre question.

Je ferai à l'auteur une première objection qui garde une importance, bien qu'il l'écarte en quelques lignes dans ses conclusions. — N'y a-t-il pas quelque chose de singulier et même de contradictoire à parler d'une antinomie entre l'individu et la société, puisque l'existence seule de la société et sa durée sont la perpétuelle solution de cette soi-disant antinomie ? Sans doute, M. Palante atténue le sens du terme antinomie ; mais si l'accord est incomplet, toujours menacé, remis en question, il est réalisé d'une façon tout au moins relative par le fait social. — Dès lors, à ne marquer que les oppositions, ne risque-t-on pas de laisser de parti-pris la moitié de la vérité dans l'ombre ? A-t-on résolu le problème quand on se borne à dire que la société « amoindrit » l'individu ? — Que serait donc l'individu sans

le langage, sans la science, sans l'art, sans la morale? La notion d l'individualité, d'ailleurs, n'est nulle part critiquée ni définie et l'au teur se borne à opposer en termes très généraux la « physiologie » la socialisation de l'individu. La phrase suivante : « L'intérêt géné ral est une fiction parce que les hommes ont en réalité des intérêt toujours différents et divergents *sur certains points* » me paraît as sez marquer ce qu'il y a d'incertitude dans la thèse de l'auteur. D'ail leurs, il semble parfois admettre une « socialisation » progressiv de l'individu. Où est alors l'antinomie? — On ne sait plus, dès lors quel est l'objet de l'auteur : constate-t-il un fait, une antinomie réelle ou est-il placé à un point de vue normatif ? Condamne-t-il la socia lisation de l'individu en avouant qu'elle est possible? L'incertitud des prémisses fait l'ambiguïté des conclusions. — Prenons pa exemple la théorie de l'éducation. Quelle que soit l'opinion qu'o professe, l'éducation ne devra-t-elle pas toujours être une solution d problème, un accord cherché des deux termes, en admettant qu'il s'opposent ? — Une objection se présente ainsi sans cesse à l'espri du lecteur et c'est précisément que l'antinomie est artificielle, parce que la vie est l'effort même de la résoudre. — Sans doute le problème se repose sans cesse et ne reçoit qu'une solution relative ; — mai c'est précisément que la vie est la vie ; qu'elle est mouvement ; har monie des contraires. L'intelligence est en nous quelque chose d social, mais dans un esprit individuel où elle continue son œuvre il n'y a pas plus là peut-être antinomie qu'entre l'habitude et l'actio nouvelle.

L'auteur pourrait objecter à ces critiques que j'oppose simplemen une thèse à une thèse. Je me suis seulement attaché à montrer qu'ell est mal définie. — Mais ce qui me paraît condamner ce travail, c'es qu'il ne répond pas aux exigences méthodologiques qui s'imposen à nous. L'auteur aborde tour à tour une suite de problèmes dont u seul, pour être examiné et approfondi, demanderait un livre comm celui qu'il a écrit. L'antinomie politique est exposée en 10 pages L'antinomie économique, si complexe, est réduite à des termes d'un simplicité vraiment excessive. — De là l'impression d'un esprit in génieux, agile, mais d'une œuvre superficielle qui, sur chaque ques tion, se borne à des difficultés qui d'abord se présentent à l'espri mais dont chacune exigerait une étude originale et approfondie. Po ces raisons que je crois inutile d'exposer plus longuement, et tout appréciant les qualités de l'auteur, je ne crois pas que la Facul puisse accueillir la thèse de M. Palante.

Je le regrette d'autant plus que, rattachée à une question précis et examinée tout à la fois avec l'ampleur et la rigueur désirable l'idée de l'auteur aurait appelé une discussion qui fût bien venue son heure.

Je vous prie donc, monsieur le Doyen, conformément au règlement que nous avons établi, de soumettre le travail de M. Palante et mon propre jugement à un nouvel examen.

Je vous prie d'agréer, etc.

G. SÉAILLES.

Voici maintenant le rapport de M. Bouglé :

Monsieur le Doyen,

Je trouve, moi aussi, dans le manuscrit que nous soumet M. Palante, nombre de remarques ingénieuses — de la verve, du mouvement, de la facilité (surtout dans les deux dernières parties), le germe d'une distinction intéressante et utile entre l'individualisme négatif et l'individualisme positif. Cette revue à vol d'oiseau *des antinomies sociales* soulève beaucoup de problèmes et fait réfléchir.

Mais ce n'est guère, en effet, qu'une revue à vol d'oiseau. Le plan choisi par l'auteur (antinomies de l'intelligence, de la volonté, de la sensibilité ; antinomies économique, politique, morale, etc.) ne lui donne le temps de mener à bien aucune démonstration véritable. Toutes les questions sont effleurées ; il en est peu qui soient approfondies. C'est ainsi que l'auteur est amené à discuter en une vingtaine de pages, avec des arguments qui peuvent difficilement ne pas rester un peu vagues, les antinomies de la production, de la répartition, de la consommation ; ou encore — par une sorte de gageure — il résoud en deux pages le problème si important et si complexe de l'individualisme religieux.

Est-il étonnant, dans ces conditions, que les affirmations de M. Palante ne nous apparaissent pas toujours entourées de ce cortège de preuves que nous sommes en droit de demander pour pouvoir discuter une thèse ?

Il me reste à regretter, avec M. Séailles, que l'auteur n'ait pas concentré son effort sur un des problèmes qu'il passe en revue : la souplesse, l'ingéniosité, la fertilité d'esprit dont il fait preuve à plus d'une reprise (par exemple dans son chapitre sur les Mensonges de groupe) donnent le sentiment qu'il aurait très bien pu, par des analyses précises et utiles, éclairer tel point particulier de la philosophie sociale.

Je vous prie d'agréer, etc.

C. BOUGLÉ.

Prenons le rapport de M. Séailles. Si j'essaie de dégager les objections contenues dans ce rapport, je trouve que ces objections sont de deux sortes : 1° objections dogmatiques ; 2° objections méthodologiques.

Ces objections dogmatiques se réduisent à deux : 1° le sujet

de ma thèse est factice, inexistant ; bref, irrecevable selon M. Séailles ; — 2° le sujet est mal défini.

L'objection méthodologique consiste à dire que, mon sujet étant trop vaste, j'ai abordé trop de problèmes et les ai traités superficiellement.

Mon sujet, d'après M. Séailles, est inexistant. Le problème des antinomies est un problème factice, artificiel, un problème qui ne se pose pas ; — ce qui n'empêche pas d'ailleurs M. Séailles de le discuter plus loin et même de le solutionner à sa façon. « N'y a-t-il pas, demande M. Séailles, quelque chose de singulier et même de contradictoire à parler d'une antinomie entre l'individu et la société puisque l'existence seule de la société et sa durée sont la perpétuelle solution de cette soi-disant antinomie? Sans doute, M. Palante atténue le sens du terme antinomie. Mais si l'accord est toujours menacé, remis en question, il est réalisé d'une façon tout au moins relative par le fait social. Dès lors, à ne marquer que les oppositions, ne risque-t-on pas de laisser de parti-pris la moitié de la vérité dans l'ombre ?... » Et plus loin M. Séailles dira : « Une objection se présente ainsi sans cesse à l'esprit du lecteur et c'est précisément que l'antinomie est artificielle parce que la vie est l'effort même de la résoudre... (*sic*). » — Donc le problème des antinomies ne se pose pas ! Voici qui est nouveau. Il y a, d'après M. Séailles, des problèmes qu'on peut examiner et d'autres qui sont irrecevables. Je demande quel est le critérium pour distinguer les uns des autres. C'est sans doute un dogme social. Au nom d'un dogme social, on dira qu'il y a des problèmes auxquels on ne doit pas toucher ; des questions fermées, solutionnées une fois pour toutes ; de même qu'il existe en théologie des problèmes qu'on ne peut même pas poser sans être hérétique. C'est peut-être au nom de la théologie sociologique de M. Durkheim, dont il se considère dans la circonstance comme le gardien patenté, que M. Séailles déclare non avenu le problème que je pose. Mais ici M. Séailles est plus royaliste que le roi. M. Séailles connaît mal ses auteurs. Qu'il lise M. Durkheim, et il verra que M. Durkheim lui-même reconnaît la possibilité d'un conflit entre l'individu et la société. M. Durkheim déclare expressément se séparer des philosophes qui, comme Spencer, admettent que la vie sociale est une vie spontanée et naturelle à l'in-

dividu. D'après M. Durkheim, le social est d'un autre ordre que le psychologique. Par conséquent, il peut y avoir conflit entre le fond psychologique de l'individu et la vie sociale qui s'impose à lui du dehors. Ajoutons de suite que, selon M. Durkheim, la lutte est tellement inégale, la puissance de la société est tellement écrasante, que l'individu, s'il a quelque bon sens, doit bientôt reconnaître sa dépendance et s'incliner devant la société. Après quelques velléités de résistance, l'individu ne peut manquer de se soumettre. « Pour amener l'individu à se soumettre de son plein gré, il n'est nécessaire de recourir à aucun artifice ; il suffit de lui faire prendre conscience de son état de dépendance et d'infériorité naturelle (1). »

D'ailleurs, à défaut de M. Durkheim, il ne manque pas d'autres bons esprits disposés à admettre la possibilité d'un conflit entre l'individu et la société. Le problème que je soulève n'est pas inventé par moi. Il existe partout non seulement dans les faits, mais dans l'histoires des idées. Ce problème est posé par le romantisme tout entier. Il se retrouve chez tous les néoromantiques, Stirner, Nietzsche, etc. S'il fallait citer tous les littérateurs, philosophes, auteurs dramatiques, moralistes, qui non seulement ont posé ce problème, mais l'ont considéré comme le problème central de la morale contemporaine, ce serait presque tous les grands noms de la littérature et de la philosophie contemporaines qu'il faudrait citer. Donc quand je pose ce problème, je suis en bonne compagnie et ce n'est pas mon seul travail que M. Séailles aurait à écarter, mais toute la littérature et la philosophie contemporaines.

L'antinomie serait sans doute artificielle si je supposais un individu abstrait, vivant en dehors de toute société. Mais j'indique expressément, dès le début de mon travail, qu'il n'en est pas ainsi; que je ne sépare pas l'individu de la société, tout en l'opposant à elle :

Il ne peut être question d'opposer à la société un individu absolument isolé et indépendant, vivant en dehors de toute société, un individu nullement façonné ni influencé par la société. Un tel individu

(1) Durkheim : *Les Règles de la Méthode sociologique*, p. 150. Voir l'exposé de la conception de M. Durkheim, les *Règles de la Méthode sociologique*, pp. 150-151, et mon commentaire de cette conception dans mon livre *les Antinomies* (pp. 278-282).

est introuvable. Car il faut reconnaître que la conscience individuelle est toujours pour une bonne part le reflet des mœurs et des opinions de son milieu, même quand elle est en réaction contre ces opinions et ces mœurs.

L'individu que nous opposons à la société est l'individu tel qu'il nous est donné en fait au sein de la société, informé en partie par elle. — Mais à côté de la partie qui, dans l'individu, est façonnée par les influences sociales passées ou présentes, il y a un fond physiologique et psychologique qui lui est propre et qui apparaît comme un résidu irréductible aux influences sociales.

Tels sont les deux termes en présence (1).

Et dans la conclusion, au cours d'un passage auquel M. Séailles fait allusion, je reviens sur cette idée. Je me demande dans quelle mesure le mot antinomie convient pour désigner les conflits ou désaccords entre l'individu et la société. Et je réponds ceci :

On peut distinguer deux sens du mot antinomie : un sens strict ou absolu et un sens large ou relatif.

Au sens strict, antinomie signifie qu'une chose en exclut une autre et que si l'une est, l'autre n'est pas. — Si l'on donne au mot antinomie ce sens absolu, on ne peut parler d'antinomie entre l'individu et la société; car en fait l'individu n'existe jamais et n'a probablement jamais existé à l'état isolé. Individu et société sont deux réalités qui existent concurremment et qui se supposent l'une l'autre, tout en s'opposant l'une à l'autre. — Il convient de remarquer d'ailleurs que, dans l'ordre concret, dans l'ordre des réalités vivantes et agissantes, le sens relatif du mot antinomie est le seul acceptable. Il ne peut être question d'antinomies au sens absolu qu'à propos de thèses et d'antithèses métaphysiques, telles que celles que Kant a mises aux prises, vainement d'ailleurs, dans sa *Critique de la raison pure* et qui ne sont que des couples de notions contradictoires érigées en absolus, chacune de son côté, par la vertu d'un artifice dialectique. — Pris au sens relatif, le mot antinomie signifie que deux choses sont dans un rapport tel que le développement de l'une se fait aux dépens du développement de l'autre, que la pleine affirmation de l'une contrarie la pleine affirmation de l'autre, que l'une *tend* à détruire ou du moins à amoindrir et à affaiblir l'autre. C'est en ce dernier sens que nous prenons ici le mot antinomie. Antinomie veut dire ici antagonisme virtuel ou actuel, désharmonie foncière, conflit inévitable entre deux choses d'ailleurs corrélatives et inséparables (2).

(1) *Les Antinomies*, pages 2 et 3.
(2) *Les Antinomies*, page 272.

Je le demande, l'antinomie ainsi posée est-elle une antinomie factice et inexistante?

Le fait invoqué par M. Séailles que la société existe et dure ne me paraît pas résoudre le problème ou en démontrer l'inanité. Car, en fait, les heurts de l'individu et de la société sont incessants. Sans doute, la société dure, mais il en est d'elle comme d'une machine grinçante qui marche par à coups et au prix de heurts incessants. La durée de la société n'empêche pas ce fait non moins incontestable : la résistance de l'individu à la contrainte sociale; sa révolte ouverte ou sourde contre la compression qu'il subit. — Sans doute, la société dure et l'individu éphémère disparaît après avoir servi à des fins et cédé à des forces qui le dépassent. Mais le principe de résistance et de révolte dans les consciences individuelles se survit à lui-même à travers les générations, gagnant en force et en clarté à mesure que le vouloir vivre humain s'intensifie, se complique et s'affine dans les consciences individuelles. Il y a là une antinomie analogue à celle que Schopenhauer a découverte entre l'individu et l'espèce. L'individu est sacrifié à la société comme il est sacrifié à l'espèce.

Enfin M. Séailles croit trouver une preuve du caractère artificiel de l'antinomie dans le fait que je n'insiste que sur les oppositions et que « je laisse une moitié de la vérité dans l'ombre ». — Je répondrai qu'assez d'autres, en des développements fadasses jusqu'à la nausée, ont insisté sur le côté assimilation et solidarité pour que je m'abstienne de rééditer leurs clichés. Et si je l'avais fait, qu'eût dit M. Séailles, qui trouve déjà mon sujet trop vaste?

Mais voici que M. Séailles, après avoir déclaré l'antinomie artificielle, inexistante, va pourtant avoir la condescendance d'examiner ma solution ; bien plus, de m'opposer la sienne. « A-t-on résolu le problème quand on se borne à dire que la société « amoindrit » l'individu? — Que serait donc l'individu sans le langage, sans la science, sans l'art, sans la morale ? » — A cela je suis en droit de répondre que c'est réduire ma thèse à des termes inexacts et d'une simplicité excessive que de dire qu'elle consiste à soutenir que la société « amoindrit » l'individu. — Il ne s'agit pas seulement d'amoindrissement, mais de gêne, de compression, de désordre intérieur provenant des influences sociales soit contradictoires entre elles, soit en

contradiction avec les tendances spontanées de l'individu. D'ailleurs, ces expressions : amoindrissement, gêne, compression de l'individu, désordre intérieur dans la conscience individuel e ne prennent leur sens qu'éclairées par les exemples concrets que j'expose en abondance dans l'antinomie économique, politique, pédagogique, sociale. Mais M. Séailles n'a cure de tout cela et il réduit toute ma thèse à cet énoncé simpliste : « La société amoindrit l'individu. »

Je n'insiste pas sur l'argument que m'oppose M. Séailles : « Que serait donc l'individu sans le langage, sans la science, sans l'art, sans la morale ? » — Eh ! qui dit le contraire? qui songe à discuter ces truismes? M. Séailles veut toujours m'attribuer la thèse insoutenable d'un individu isolé, vide de tout contenu social, soustrait à toute influence sociale. Que l'individu ne puisse vivre en dehors de son ambiance sociale et que par conséquent on ne puisse le concevoir aujourd'hui sans le langage, sans la science, sans la morale, non seulement je l'accorde, mais c'est ce que j'ai commencé par dire. Mais précisément cela n'empêche pas l'existence des conflits que j'examine en détail.

§

J'arrive à la seconde critique de fond de M. Séailles : Le sujet est mal défini, mal posé. Ici je demande la permission de me reporter au passage suivant du début de ma thèse :

Il est utile également d'indiquer ce que nous entendons par individu.

Il n'est pas question d'opposer ici à la société l'homme primitif, l'homme de la nature de Rousseau, chimérique idéal de bonté naturelle, expression naïve d'un optimisme naturaliste suranné. Il n'est pas question davantage de poser en face de la société l'individualité humaine conçue à la manière de Kant et de Fichte comme une unité absolue, une essence spirituelle, identique chez tous les êtres humains. De telles unités seraient interchangeables et ne présenteraient nulle particularité qualitative qui fût susceptible de les différencier les unes des autres. Il ne peut être question non plus d'opposer à la société un individu absolument isolé et indépendant, vivant en dehors de toute société, un individu nullement façonné ni influencé par la société. Un tel individu est introuvable.

Je le demande ; la question peut-elle être posée avec plus de netteté ?

« La notion de l'individualité d'ailleurs, ajoute M. Séailles, n'est nulle part ni critiquée ni définie, et l'auteur se borne à opposer en termes très généraux la « physiologie » à la socia-cialisation de l'individu. » — S'il s'agissait d'une définition métaphysique ou même psychologique de l'individualité, je serais en droit de me retrancher derrière le vieil axiome scolastique auquel en reviennent tous ceux qui ont un peu approfondi la notion de l'individualité, un Schopenhauer, par exemple : *Individuum ineffabile*. L'individu dans son fond est indéfinissable. — Mais il y a plus. Ici, dans une thèse de philosophie sociale, je n'avais pas à édifier une théorie complète de l'individualité considérée du point de vue psychologique ou métaphysique. Je n'avais à considérer l'idée d'individualité que dans ses rapports avec l'idée de société. C'est ce que j'ai fait dans le passage suivant (pages 106 et 107) où je dissocie nettement les deux problèmes : d'une part, le problème psychologique et métaphysique, et, d'autre part, le problème social de l'individualité et où j'établis que même la négation psychologique et métaphysique du Moi substance ne détruit en rien l'unicité du moi — et par conséquent l'idée d'une opposition non seulement possible, mais nécessaire entre l'Unique et l'ambiance sociale ;

Nous arrivons au terme de l'analyse à laquelle nous nous sommes proposé de soumettre l'intelligence, la sensibilité et la volonté, en vue d'y relever les conflits entre le *moi* et le *nous*, entre la personnalité et la sociabilité. Au terme de cette analyse, l'idée de l'individualité se dégage nettement de l'idée de la sociabilité. Autre chose est la personnalité physio-psychologique, autre chose est la personnalité sociale. Celle-ci se superpose à la première, la prolonge et la complète ; mais c'est en la dénaturant, en la comprimant, en lui faisant violence. En nous la personnalité originelle résiste à l'autre et le conflit de ces deux forces ennemies paraît insoluble. Il ne servirait de rien, pour essayer de dissimuler cette antinomie, de nier, du point de vue biologique et psychologique, la réalité du moi individuel.

Ce serait là confondre deux questions différentes : celle de la réalité substantielle ou métaphysique du moi et celle de sa différenciation et de son indépendance sociale. Que le moi se réduise, comme le veut Guyau, à une collection de petites consciences ; qu'il ne soit, comme le soutient M. Le Dantec dans son livre : *L'individualité et l'erreur individualiste*, qu'une intégration jamais achevée de peti-

tes personnalités secondaires p, p′ p″... qui s'ajoutent les unes aux autres et forment une série de médaillons dissemblables et discontinus, malgré l'apparence de continuité du moi, que l'individualité ne soit, suivant la conception de Stirner lui-même, qu'une série d'instantanés ; peu importe pour la question qui nous occupe : celle de l'indépendance de l'individualité relativement aux influences sociales et du conflit possible entre l'originalité individuelle et les conformismes sociaux. En effet, les états d'âme instantanés qui se succèdent comme un défilé d'images cinématographiques ont tous, pour une individualité donnée, une teinte commune, une même coloration sentimentale. Cela suffit pour que le moi se reconnaisse, pour qu'il se différencie du voisin, pour qu'il s'oppose au *nous*. Ni Stirner, ni M. Le Dantec, dont les vues se rapprochent beaucoup de celles de Stirner, ne nient la différenciation des moi. Tout au contraire. D'après M. Le Dantec, Pierre est un être originellement différent de Paul, composé d'une étoffe corporelle et mentale qui lui est absolument propre. Quant à Stirner, son instantanéisme ne l'empêche pas d'être le théoricien de l'unicité du moi (1).

Je n'ai qu'un mot à dire. Qu'on veuille bien rapprocher ces développements de l'affirmation de M. Séailles : « La notion d'individualité n'est nulle part critiquée ni définie. »

§

Mais M. Séailles continue à me reprocher le vague de mes idées. « La phrase suivante : « l'intérêt général est une fiction parce que les hommes ont en réalité des intérêts toujours différents et divergents sur *certains points* » me paraît assez marquer ce qu'il y a d'incertitude dans la thèse de l'auteur. » De prime abord on se sent mis en défiance par cette phrase isolée du texte. — Et en effet il faut bien voir où cette phrase est placée dans mon texte. Elle se trouve au début du chapitre sur l'*antinomie politique* qui fait suite à l'*antinomie économique*. Cette phrase est une sorte de résumé de l'antinomie économique qui vient d'être étudiée et si j'y parle d'intérêts différents et divergents sur *certains points*, sans spécifier autrement, c'est que les trente-trois pages qui précèdent, consacrées à l'antinomie économique, exposent en détail ces points. Mais M. Séailles a soin de taire cette particularité. Je n'insiste pas.

§

La critique suivante est fondée sur un véritable jeu de mots,

(1) *Les Antinomies*, pages 106-107.

sur un contre-sens voulu à propos du mot : socialisation. « D'ailleurs, il (l'auteur) semble parfois admettre une socialisation progressive de l'individu ; — où est alors l'antinomie ? » — Eh bien ! de bonne foi, qu'on lise mon livre. On n'y verra nulle part que j'admette une « socialisation progressive » de l'individu. M. Séailles prend le mot socialisation dans un autre sens que celui où je le prends moi-même. Quand je parle de socialisation de l'individu, j'entends une socialisation non spontanée, mais subie par l'individu ; une socialisation forcée, imposée du dehors. Et quand je parle de socialisation progressive, j'entends par là qu'au fur et à mesure que l'évolution sociale avance, les liens sociaux vont se multipliant et se compliquant autour de l'individu, l'enserrant dans une trame de servitudes de plus en plus étroites. Est-ce là nier l'antinomie ? Est-ce là me contredire ? — J'admets, il est vrai, que cette antinomie n'a pas le même caractère d'acuité chez tous les individus ; qu'il y a les âmes grégaires et les autres..., les réfractaires, les souffrants, les révoltés, ou simplement les « imperméables » à la suggestion sociale. Est-ce à dire que ces derniers ne comptent pas ? Ils ne comptent peut-être pas pour M. Séailles qui semble tout désigné pour être le parfait théoricien du conformisme social ; mais ils comptent peut-être pour d'autres.

§

Mais M. Séailles poursuit, sans beaucoup d'ordre d'ailleurs, la série de ses critiques : « Dès lors, dit-il, on ne voit plus quel est l'objet de l'auteur : constate-t-il une antinomie réelle ou est-il placé (*sic*) à un point de vue normatif ? Condamne-t-il la socialisation de l'individu en avouant qu'elle est possible ? L'incertitude des prémisses fait l'ambiguïté des conclusions. » Je répondrai qu'il suffit de lire mon travail pour voir qu'à aucun moment je ne me place à ce que M. Séailles appelle le point de vue normatif. — A aucun moment je ne « condamne » la socialisation de l'individu. Je la constate ; voilà tout. Je constate d'une part une tendance de la société à socialiser l'individu, à l'assimiler le plus possible, et d'autre part une tendance de l'individu à la résistance, à la différenciation ; — et par suite un conflit nécessaire entre ces deux tendances. Cela est parfaitement net. — Je me place si peu au point de vue

normatif que je me défends de proposer aucun idéal. Ma thèse est toute négative ; je n'ai pas d'idéal social. Je crois que toute société est par essence despotique, jalouse non seulement de toute supériorité, mais simplement de toute indépendance et originalité. J'affirme cela de toute société quelle qu'elle soit, démocratique ou théocratique, de la société à venir comme de celle du passé et du présent. — Mais je ne suis pas plus fanatique de l'individu. Je ne vois pas dans l'individu le porteur d'un nouvel idéal, celui qui incarne toute vertu. Je détruis toute idole et n'ai pas de dieu à mettre sur l'autel. Voilà sans doute qui est de nature à indisposer contre moi les philosophes opportunistes, — pragmatistes sans le dire — qui assignent avant tout à la philosophie une fonction sociale salvatrice et conservatrice et qui se considèrent en conséquence comme les défenseurs patentés de l'optimisme social. Au regard de telles gens, un philosophe qui n'a pas son Evangile à prêcher au monde, c'est comme un médecin qui démontrerait la vanité de tous les remèdes proposés à un malade et n'en aurait pas un autre à lui offrir à la place. — Soit, mais alors qu'on le dise ; qu'on avoue qu'il y a une orthodoxie, une philosophie d'Etat ; qu'on nous rende Victor Cousin !

§

Après ces critiques au cours desquelles M. Séailles a amassé tant de nuages sur ce qui était parfaitement clair, M. Séailles a besoin, pour conclure, d'une belle phrase bien imposante. Cette phrase, la voici : « L'incertitude des prémisses fait l'ambiguïté des conclusions. » — Je ne comprends pas. De quelle question s'agit-il ? De quelles prémisses et de quelles conclusions ? — S'agit-il de la dernière question que vient de poser M. Séailles, celle de savoir si je me place au point de vue normatif ? S'agit-il de la question générale débattue dans ma thèse : l'existence des antinomies ? Si c'est de cette dernière, je prétends que les prémisses sont on ne peut plus claires. (Voir les passages du début — passages cités plus haut — où je pose la question et définis les termes.) Et les conclusions aussi sont limpides. Elles le sont même trop.

§

Mais voici qui va peut-être éclaircir la pensée de M. Séailles. « Prenons, par exemple, la théorie de l'éducation. Quelle que

soit l'opinion qu'on professe, l'éducation ne devra-t-elle pas toujours être une solution du problème, un accord cherché des deux termes, en admettant qu'ils s'opposent ? » — Je ne comprends pas. « Quelle que soit l'opinion qu'on professe. » — Sur quoi ? Est-ce sur le but de l'éducation ? Est-ce sur les moyens, c'est-à-dire les différents systèmes d'éducation ? Je fais ces distinctions dans mon chapitre sur *l'antinomie pédagogique;* mais M. Séailles n'en a cure. Il plane royalement, à des hauteurs sereines, au-dessus de mon humble texte ! — Mais je poursuis. « L'éducation, demande M. Séailles, ne devra-t-elle pas toujours être une solution du problème, un accord des deux termes, en admettant qu'ils s'opposent ? » Comment donc ! Le voilà bien, le point de vue normatif ! Eh ! oui; c'est le desideratum des pédagogues; c'est le but qu'ils se proposent. Mais ce but l'atteignent-ils ? Là est la question.

§

Voici enfin l'objection générale qui revient sous forme de conclusion : « Une objection se présente ainsi sans cesse à l'esprit du lecteur et c'est précisément que l'antinomie est artificielle, parce que la vie est l'effort même de la résoudre (*sic*). Sans doute le problème se repose sans cesse et ne reçoit qu'une solution relative ; — mais c'est précisément que la vie est la vie; qu'elle est mouvement; harmonie des contraires. L'intelligence est en nous quelque chose de social, mais dans un esprit individuel où elle continue son œuvre : il n'y a pas plus là peut-être antinomie qu'entre l'habitude et l'action nouvelle. » — Je m'abstiens de commenter ces conclusions positives de M. Séailles à propos d'un problème qu'il déclarait tout à l'heure inexistant.

§

« L'auteur, reprend M. Séailles, pourrait objecter à ces critiques que j'oppose simplement une thèse à une thèse. » (Oh oui ! M. Séailles, vous auriez pu, pour cela, attendre la soutenance. — « Je me suis seulement attaché à montrer qu'elle est mal définie. » — Ah ! mille pardons, M. Séailles ! Vous avez dit que la thèse n'avait pas d'objet; que le sujet était factice et inexistant. Il faut s'entendre pourtant. Enfin, passons... car voici l'objection méthodologique : « Mais ce qui me paraît condamner ce travail, c'est qu'il ne répond pas aux exigences

méthodologiques qui s'imposent à nous. L'auteur aborde tour à tour une suite de problèmes dont un seul, pour être examiné et approfondi, demanderait un livre comme celui qu'il a écrit. L'antinomie politique est exposée en dix pages. L'antinomie économique, si complexe, est réduite à des termes d'une simplicité vraiment excessive. » — Je répondrai que le nombre de pages ne fait pas grand'chose à l'affaire. Je n'avais pas, dans l'antinomie économique, par exemple, à faire une théorie complète de la production, de la consommation, de la valeur, etc., ni dans l'antinomie politique à aborder tous les problèmes qui touchent à la vie politique, mais à montrer sur des points précis les conflits qui éclatent entre l'individu et la société. C'est ce que j'ai essayé de faire notamment dans l'économie économique, en distinguant sur chaque point la part qui revient aux conflits entre groupes et aux conflits entre individus et groupes. Mais M. Séailles plane toujours... Ces distinctions, ainsi que les faits et les discussions qui les accompagnent, sont pour lui sans valeur comme sans intérêt.

Enfin M. Séailles exprime ses regrets de ne pouvoir admettre ma thèse à la soutenance. « Je le regrette d'autant plus que, rattachée à une question précise et examinée tout à la fois avec l'ampleur et la rigueur désirables, l'idée de l'auteur aurait appelé une discussion qui fût bien venue à son heure. » Ceci, c'est le bouquet. — Ainsi voilà que mon idée qui tout à l'heure ne valait rien pourrait maintenant être utilisée et donner lieu à une discussion intéressante ! — A la condition de limiter le sujet ! — Soit, mais remarquez que la nature et les termes du problème ne changeraient pas pour cela. Enfin, il n'importe ! Ceci me console ! Mon idée pourra peut-être être utilisée heureusement par un bon élève de M. Séailles !

En somme, M. Séailles me reproche, dans ses objections méthodologiques, d'avoir pris un sujet trop vaste et de l'avoir traité superficiellement. Trop vaste ! Le sujet auquel s'est attaqué M. Séailles : *le Génie dans l'Art*, est-il donc un sujet limité (1) ? Quant au caractère superficiel de ma thèse, j'en fais juges les lecteurs.

(1) Il serait intéressant de confronter les exigences méthodologiques de M. Séailles et sa propre thèse : *Essai sur le Génie dans l'Art*. On pourrait consulter là-dessus Taine, dans une lettre où il est question de l'*Essai sur le Génie dans l'Art* que M. S. avait présenté pour un prix à l'Académie. Taine, qui prisait surtout l'écrivain compétent et spécial, porte sur le travail de M. S. un jugement qui vaut la

Du rapport de M. Bouglé je ne dirai qu'un mot. Ce rapport ne fait que rééditer les objections méthodologiques de M. Séailles. M. Bouglé est plus astucieux que son collègue. Il a vu le marais où pataugeait M. Séailles sur la question de fond et il n'a pas voulu s'y aventurer.

Aux objections méthodologiques de MM. Séailles et Bouglé, je ferai une réponse commune. C'est que ces objections n'étaient pas de nature à entraîner l'élimination immédiate, radicale de ma thèse. On aurait pu m'inviter à reprendre tel ou tel problème, à approfondir tel ou tel point, etc. Encore une fois, l'élimination d'emblée ne se justifie pas.

J'arrive à ma conclusion. Dans ce travail, je mettais en discussion plusieurs théories des philosophes de la Sorbonne : la théorie de M. Durkheim sur la conception générale de la sociologie ; ses théories sur l'éducation, sur l'intégration sociale, sur le suicide ; les théories de M. Bouglé sur la différenciation sociale et l'entrecroisement des groupes. — La soutenance m'ayant été refusée, je suis en droit de dire que M. Bouglé, et, dans la mesure où il y a une solidarité sorbonique, que M. Durkheim ont fui la discussion publique de leurs idées.

Maintenant qu'est-ce qui m'a valu ce traitement si cavalier ? Est-ce l'audace de mon hétérodoxie antisociocratique ? — Est-ce l'outrance de mon pessimisme social ? Est-ce le crime de m'attaquer, dans la Sorbonne même, aux doctrines de mes juges ? — Est-ce l'inconvenance de venir, moi intrus, moi étranger à l'équipe sociologique, toucher à un sujet de philosophie sociale qui est, comme chacun sait, la propriété de ces Messieurs ? Ai-je mérité par là la réponse qui m'a été faite : « Que venez-vous faire dans notre galère ? »

peine d'être rappelé : « Peu importe la théorie esthétique, pourvu qu'elle soit cohérente et surtout précise; je lis aussi volontiers M. Joubert que Théophile Gautier ; car tous deux m'apprennent quelque chose. Mais qu'est-ce que j'apprends de neuf, quand je lis que le génie est la faculté d'organiser ? C'est là un lieu commun, à ranger à côté de tous les lieux communs qu'on développe sur le génie, par exemple que le génie est un douloureux fardeau, qu'il est une inspiration d'en haut, etc. Ces sortes de thèses ne sont bonnes qu'à mettre en vers. Je hais cette méthode abstraite et je la considère comme très dangereuse pour les jeunes esprits qui ont le goût des exemples, l'habitude de généraliser et le don du style... » Et plus loin, après avoir défini la méthode objective et analytique où il jugeait devoir être appliquée au sujet, Taine ajoute : « Hors de cette méthode, on bavarde avec un air de sublimité. » — A l'époque qu'il écrivait *le Génie dans l'Art*, M. S. ignorait-il les « exigences méthodologiques » où il affiche aujourd'hui avec tant d'assurance, ou se mettait-il au-dessus d'elles ? (La lettre de Taine est adressée à M. Caro. Elle se trouve au tome IV de la Correspondance de Taine, pp. 216-217.)

Je n'en sais rien et, au fond, je me soucie peu de le savoir. Quoi qu'il en soit, il m'est permis de dire, *cum grano salis*, que mes juges, en éliminant ma thèse, l'ont, par là même, confirmée malgré eux et qu'ils ont donné à mon idée essentielle l'estampille sorbonique.

GEORGES PALANTE.

LES NOCES FOLLES

PREMIÈRE PARTIE

I

Quand ma logeuse, une brave Suissesse, à bonne figure, m'eut laissé seul dans le petit appartement que j'allais occuper deux ou trois mois, je regardai autour de moi pour examiner en détail ce que je n'avais vu que sommairement hier, quand j'étais venu visiter. J'avais été séduit par la tranquillité du lieu; oui, là je pourrais travailler, je ne serais troublé ni par le bruit, ni par les odeurs de Naples. Et j'avais loué... Maintenant je considérais les êtres; mobilier vraiment un peu simple : un lit de fer, une commode, une toilette et un vieux fauteuil. (En Italie, le confortable, c'est le soleil qui l'apporte.) Mais la hauteur du plafond et la clarté des murs me plaisaient... Dans la seconde pièce, — mon cabinet, — tout juste une table à écrire et une chaise. Mais le dallage de la chambre, des jolis carreaux couleur lie-de-vin, m'était agréable... Et puis, cette atmosphère de là-bas!... Et le cabinet ouvrait sur une terrasse charmante, dominant des jardins d'orangers et regardant la colline de San Martino avec ses gaies maisons aux façades peintes, terre cuite et bistre, qui s'étagent jusqu'au sommet, où quelques pins parasols, tout là-haut, se détachent sur le ciel bleu.

Avant de défaire ma malle, j'étais passé sur la terrasse, et j'admirais. Nous étions au mois de juillet, à six heures du soir, les rayons du soleil avaient déjà cessé de brûler la colline; elle était plus douce, elle n'était plus éblouissante. A mes pieds, les feuilles vernies des orangers s'assombrissaient et me rafraîchissaient. Là-bas, au-dessus d'une maison, sur une terrasse couverte d'une treille, je voyais une femme, probablement une vieille femme, qui, allant et venant, préparait sans doute son dîner. Sur un balcon, une jeune fille lisait, paisiblement. J'entendais quelque ramage d'oiseaux dans les orangers, et une rumeur confuse, des pleurs d'enfant, des aboiements de

chiens, des appels, toutes sortes de voix qui allaient tout à l'heure devenir plus languissantes avec le crépuscule. C'était délicieux.

Mais je rentrai dans ma chambre et commençai à déballer ma valise. L'armoire était grande ouverte, les tiroirs de la commode tirés, et je rangeais. Je m'interrompis pour regarder par la fenêtre. Qu'y avait-il par là ? Hier je n'y avais jeté qu'un coup d'œil : une ruelle étroite ; en face, une maison, dans la muraille de laquelle je voyais une fenêtre fermée, située à peu près en face de la mienne. Après cette maison, la ruelle continuait entre deux murs, ceux des jardins, que, de l'autre côté, ma terrasse dominait, puis, tournant, la ruelle gagnait le pied de la colline. La façade de la maison d'en face donnait évidemment sur la même rue que la façade de celle que j'habitais... Je retournai à mon armoire, et quand j'eus terminé mon installation, après que ma logeuse fut venue demander si j'avais bien tout ce qu'il me fallait, je mis mon chapeau, je fermai ma porte et j'allai dîner et prendre une glace sur la place Saint-Ferdinand.

Le lendemain matin, au saut du lit, je me précipitai sur ma terrasse. Dans la lumière, elle s'avançait, parmi la verdoyance des orangers, comme la proue d'un navire au milieu des flots glauques de la mer. Elle se dirigeait vers la colline, qui, sous la voûte bleue du ciel, illuminée, était avec éclat blanche, jaune et rose. Là-haut, Saint-Elme, vieille forteresse, dressait la farouche nudité de ses murs grisâtres, tandis que San Martino, blanchâtre et un peu moresque, reposait à son côté. J'examinais les maisons étagées devant moi. Sur la terrasse, où, hier soir, une vieille femme allait et venait, des enfants, ce matin, jouaient. Aux balcons pendaient des draps, que le grand soleil rendait éblouissants. On entendait des servantes taper sur des matelas. A gauche, une petite église présentait de trois quarts sa façade roussâtre ; dans le campanile à jour, on voyait la cloche immobile. Des coqs chantaient, des oiseaux gazouillaient, et dans l'air pur du matin, les voix des marchands de légumes, criant leurs marchandises, s'élevaient, modulées ou traînantes comme des mélopées arabes. Un pêcheur, portant des petits baquets pleins de poissons, passait dans la ruelle qui cheminait entre les jardins d'orangers. La ruelle... Au fait, et la maison d'en face ?... J'abandonnai

ma terrasse et j'allai m'accouder à la fenêtre de ma chambre.

Ce matin, un des battants de l'unique fenêtre percée dans le mur était ouvert. Je distinguai une glace au fond de la pièce, et je crus voir s'y refléter une forme de femme; mais sans doute on s'était aperçu de ma présence; la fenêtre fut tout de suite poussée par une main invisible, et j'en fus réduit à considérer la muraille vide, qui devint pour moi mystérieuse, et la terrasse qui couronnait la maison. Sur cette terrasse on avait installé un colombier : deux blancs ramiers se becquetaient gracieusement sur le rebord du toit, et un pigeon noir se pavanait d'un air délicat.

Pourquoi donc la maison d'en face m'intéressa-t-elle subitement, tandis que les autres maisons, celles que j'apercevais de la terrasse, me laissaient indifférent? Et pourquoi eus-je envie de découvrir les gens qui y logeaient et de connaître leur existence?... Parce qu'elle était fréquemment close? Parce qu'elle était toute proche?... Je retournai dans mon cabinet, m'assis à la table, et voulus me mettre au travail. Mais je n'arrivais pas à me recueillir, et, au bout d'un quart d'heure, il me fallut me déranger pour aller voir si cette diablesse de fenêtre était toujours poussée!

Je pense, à présent, à la façon dont cette maison m'occupa tout de suite, à cette curiosité insolite... Pressentiment? Est-ce que, confusément, j'étais prévenu de la place qu'elle devait ensuite occuper dans ma vie?.. Il arrive que, rencontrant pour la première fois un être qui doit se mêler intimement à votre existence, on éprouve une sorte d'avertissement. Mais une maison, mais quelque chose d'inanimé!... Eh! ce n'est pas la maison, ces pierres et ce mortier qui me parlaient déjà, c'est ceux qui l'habitaient!

La fenêtre resta fermée toute la journée; et aussi tout le lendemain. Et je commençais à penser qu'elle ne s'ouvrirait plus jamais, et que je ne verrais rien, ni ne saurais rien de ce qui m'inquiétait, lorsque, deux jours après, étant allé, aussitôt levé, jeter un coup d'œil à ma fenêtre, je trouvai, à ma vive surprise, cette fenêtre d'en face ouverte à deux battants. J'eus un mouvement de plaisir, je sentis un petit choc au cœur. Pourvu que cette chambre, isolée dans la maison sans doute, soit habitée, que quelqu'un y vienne et que je découvre si petite partie que ce soit de l'existence des gens qui s'agi-

tent derrière ce mur invisiblement! Cette fois, je fus prudent. Le premier jour, on avait dû me voir, on avait peut-être surpris un regard qui avait paru indiscret, qui avait effarouché... A Naples, il existe sur les croisées, par protection contre la lumière et la chaleur — outre les persiennes extérieures — un système de volets en bois, fixés intérieurement aux vitres. Je fermai ma croisée et y appliquai ces volets intérieurs, de façon que, du dehors, on les pût croire tout à fait clos. Mais j'avais ménagé un léger entrebâillement... Alors, caché derrière mon volet, je faufilai, par cette mince rainure, des regards avides sur la chambre d'en face. Une chambre comme toutes les chambres, et dont les détails ne m'auraient certainement pas retenu une seconde, si, au lieu de se trouver de l'autre côté de la rue, et inaccessible, elle avait été voisine de la mienne et que j'y eusse pu pénétrer en tournant simplement un bouton de porte. Mais, en ce moment, tout prenait pour moi une valeur, et je regardais avec violence le moindre de ces objets qu'on avait si soigneusement, jusqu'à présent, dérobés à ma vue.

Je découvrais, outre la grande glace que j'avais aperçue le premier jour, une sorte de coiffeuse que je voyais à demi, lourd meuble surmonté d'un miroir ovale, une grande armoire, et le pied d'un lit, lequel devait être appliqué contre le mur donnant sur la ruelle. A cause de la fenêtre, qui était coupée à hauteur d'appui, je ne pouvais examiner le sol; j'ignorais s'il y avait un tapis, un parquet ou des carreaux. Sur une petite table, un bouquet de roses fraîches et un livre; mais aucune tenture, qui, par la couleur, pût me fournir une indication sur l'âge ou le sexe de la personne qui occupait cette chambre. La coiffeuse pouvait aussi bien servir à un homme pour se raser: un bouquet et un livre ne désignaient pas nécessairement une femme, et rien, nul vêtement, ne traînait dans la pièce qui fût susceptible de me renseigner. Que, dès le matin, elle fût déjà faite et rangée, cela me surprenait. Peut-être n'était-elle pas habitée? Peut-être j'avais eu la berlue, l'autre jour, quand j'avais cru distinguer une forme de femme reflétée dans la glace, ou c'était une servante. Comme rien ne remuait dans la chambre, qu'elle devait être vide pour l'instant, et que j'en avais assez vu, après un coup d'œil lancé aux pigeons de la terrasse, j'abandonnai mon observatoire, et je

passai dans mon cabinet, bien décidé aujourd'hui à me mettre au travail.

Cependant je compulsais fort distraitement les notes de mon ouvrage : *Survivances antiques dans la vie napolitaine moderne*, et souvent je levais les yeux sur la terrasse qui s'étendait devant moi, et sur la colline de SanMartino, sans voir celle-ci, d'ailleurs. Et si je ne la voyais point, ce n'est pas surtout parce que j'étais pris entièrement par l'idée que la fête de Piedigrotta descend directement de la fête romaine de Bacchus, et parce que j'essayais d'en démêler l'histoire; c'était plutôt à cause de la « maison d'en face ». Je donnerais bien quelque chose pour savoir si cette chambre est habitée !... En attendant, je donnai un coup de poing sur la table, en m'écriant : « Au diable !.. et qu'est-ce que cela peut me faire? » Mais je m'aperçus aussitôt que cela, précisément, m'importait beaucoup plus que la forme décorative et véritablement antique des bâtons sur lesquels les marchands disposent leurs raisins, à la fête de Piedigrotta... Je me fournis le prétexte d'aller chercher une cigarette dans ma chambre et, en même temps, je m'autorisai à jeter un coup d'œil à la fenêtre. Rien de nouveau.

Ce jour-là, convaincu qu'il fallait absolument travailler, je ne sortis point afin de n'être pas distrait. J'allai déjeuner à la table de mon hôtesse. Pendant qu'elle me servait, obligeante et bonasse, l'idée me vint de tirer d'elle quelques renseignements sur les gens de la maison d'en face; je la mis donc sur le chapitre des voisins. Elle ne se fit guère prier, à la vérité, pour me combler de détails sur les familles qui habitaient au-dessus et au-dessous de moi. J'appris qu'en bas logeait un ingénieur, et en haut un avocat. Je sus le nombre exact de leurs enfants, et l'âge de ceux-ci. Je connus que la fille aînée de l'avocat était mariée à un juge au tribunal. Je fus instruit du dernier accouchement de la femme de l'ingénieur : il avait été difficile, et elle avait failli y rester. J'entendis encore une foule d'autres choses qui m'importaient tout autant.

Je laissais aller la bonne femme, parce que j'espérais que, une fois lancée, elle ne s'arrêterait plus, et qu'elle me livrerait autant de particularités sur les habitants des maisons voisines. Mais je me trompais, elle ne sortit pas de sa maison : mes efforts discrets pour qu'elle m'accompagnât un peu dans la

rue furent complètement vains ; elle revenait aussitôt à l'*ingegnere* et à l'*avvocato*. Je préférais, naturellement, ne lui poser aucune question touchant la maison d'en face ; il était inutile de lui donner à penser qu'elle m'intéressait. Je retournai donc dans ma chambre, aussi peu renseigné que devant.

Je me dirigeai vers mon cabinet pour me mettre tranquillement aux *Survivances antiques* en fumant un cigare. En passant près de ma fenêtre, je lançai, par la rainure, un regard. Emotion ! Cette fois, il y avait du nouveau. Sur la petite table, à côté du bouquet de roses fraîches, tout simple, tout naïf, comme s'il ne représentait pas pour moi une chose d'importance, un chapeau de femme était posé : un large chapeau de paille fine garni d'une grande plume !... Je ne m'étais donc pas trompé l'autre jour, j'avais bien vu passer dans la glace une forme de femme : une femme habitait là. J'attendis : peut-être qu'après avoir vu son chapeau je la verrais elle-même ? Mais elle ne parut pas. J'allai m'asseoir à ma place, dans le cabinet. Mais il était bien question des *Survivances*, à présent ?... Une femme ! Elle devait être jolie, cette femme, son chapeau était charmant... Une jeune femme ? Une jeune fille ?... Une jeune femme aux yeux pensifs, à l'amour savoureux comme un beau fruit d'été ?... Une jeune fille, pleine de rêves, souriante, et frêle, et crédule ?... Voilà donc la cause de l'attrait qu'exerçait sur moi la maison d'en face. A côté, tout à côté de moi, il y avait une existence féminine. Je l'avais sentie à travers les murs ; son fluide avait agi sur mes nerfs.

Je retournai appliquer mon œil à la rainure ; le chapeau était toujours sur la table. Rien d'autre de nouveau. J'aurais pu attendre ; peut-être qu'à la fin je l'aurais vue ; mais je ne pouvais plus tenir en place. Il me fallait absolument sortir. Aussi bien, je le sentais, *les Survivances* n'avanceraient guère cet après-midi. Et puis, c'était immense, cette découverte du chapeau, après quatre jours de guet infructueux ! Que de conséquences !

II

Je ne vais pas énumérer une par une chaque chose que je vis, ni raconter jour par jour tout ce que je fis après ce jour-là, mais, autant qu'il m'en souvienne, voici quelle a été mon existence durant cette période singulière.

Je m'étais découvert des facultés d'espion que je ne me connaissais pas encore. Puisque les volets fermés m'avaient si bien réussi, je les conservai, et je passai de longs moments immobile derrière ma fenêtre, retenant mon souffle, aux aguets. C'était l'affut. Je me rappelle ma joie le soir que je la vis pour la première fois. Comme si elle eût pu m'entendre, je ne bougeais pas, je respirais à peine, j'étais semblable au chasseur qui sent bondir son cœur en voyant vers la fontaine, près de laquelle il est caché, s'avancer, d'un pas tranquille la bête qu'il attend depuis si longtemps. Il ne fait pas un mouvement, il redoute le plus petit bruit, il a peur que le craintif gibier, mis tout à coup en méfiance, ne dresse les oreilles et prenne la fuite.

Elle était vraiment très belle. Elle se préparait à se mettre au lit, et elle se décoiffait devant la glace. Comme il faisait chaud, elle avait laissé sa fenêtre ouverte. Je ne vis pas son visage; elle avait le dos tourné, mais elle était debout, les bras nus, grande et bien prise; et de superbes cheveux, touffus et qui lui tombaient bien plus bas que la taille, couvraient ses épaules; blonds de ce blond fauve somptueux des rares Italiennes que la nature n'a point voulu brunes... J'adore les cheveux des femmes; ils me semblent le plus bel attribut de leur sexe délicieux, et pour moi la vraie femme, la femme d'amour, la femme à la passion riche et puissante doit avoir une lourde chevelure. Or, celle-ci portait sur ses épaules la plus merveilleuse parure qu'on pût rêver. Je la contemplais avec émotion.

D'un geste gracieux, elle prenait à pleines mains une poignée de ses beaux cheveux, elle les ramenait devant elle, mouvement qui découvrait un peu son cou, et elle les lissait soigneusement. Quand elle eut terminé sa coiffure, elle passa rapidement dans une autre partie de la pièce, où mes regards ne pouvaient pénétrer, du côté où se trouvait le lit, dont j'apercevais seulement le pied; mais la chaise sur laquelle elle déposa alors ses vêtements, à mesure qu'elle les enlevait, s'offrait bien à ma vue; et je vis tomber sur cette chaise l'une après l'autre chacune des parties de son habillement : son corsage, sa jupe son corset, son jupon. Je l'imaginais dépouillée peu à peu de tout son costume; déshabillée, je la voyais changeant de chemise, et je me représentais ce corps admira-

ble qui était nu, là, de l'autre côté de la ruelle étroite, à la fois si près et si loin de moi. Mes tempes battaient, j'avais les mains brûlantes. Enfin, la lumière s'éteignit, et je ne distinguai plus par la fenêtre ouverte qu'un rectangle noir. Alors, étouffant et plein de trouble, je m'élançai sur ma terrasse. J'avais besoin de fraîcheur. A Naples, heureusement, la nuit n'est jamais trop chaude. Je m'accoudai à la balustrade, et j'attendis que l'air qu'aspiraient aussi, au-dessous de moi, les orangers, eût pacifié mes sens et calmé mon esprit.

Je regardais à mes pieds; je distinguais dans l'ombre la masse épaisse des arbres ; à droite, le long de la ruelle qui allait jusqu'à la colline, la fleur de feu, de place en place, des réverbères ; puis, plus loin, les maisons que, dans la nuit même, l'on devinait claires ; et quelques pointes de lumière piquées çà et là. Tout respirait le calme souverain des heures nocturnes. Un pas isolé, un bruit de socques sur les dalles sonores de la ruelle faisait goûter mieux encore la profondeur de cette paix heureuse. J'entendis un chien aboyer au loin, puis le sifflement du maître pour le faire taire. Assez proche, la fontaine de quelque voisin, qui désirait sans doute boire un peu d'eau fraîche, jasait, murmure de gouttelettes tombant dans un vase. Sans pensée, sans volonté, je regardais et j'écoutais ; je m'offrais à la nuit. Puis je levai la tête et je considérai en rêvant les étoiles, qui, mystérieusement, là-haut, scintillaient...

Un matin que je me tenais en embuscade derrière mon volet, je la surpris arrosant une petite plante grasse qui végétait dans un pot, sur le rebord de sa fenêtre. C'est ce jour-là que je vis son visage pour la première fois. Une adorable tête d'Italienne aux traits purs : le nez droit, des grands yeux noirs, une bouche sensuelle et malicieuse ; tête adorable sur laquelle tous les reflets de la vie, toutes les expressions de la rêverie, de la passion, de la bonté et du plaisir devaient se dessiner avec une intensité pleine de charme. Elle était sérieuse, elle regardait attentivement ces humbles feuilles sans beauté, qu'elle devait aimer peut-être parce qu'elle en avait inconsciemment pitié. Chaque matin, à la même heure, je la revis. Et le soin quotidien que cette superbe créature prenait d'une aussi modeste existence me touchait. C'était d'un cœur exquis : c'était d'une reine qui s'intéresse au sort du dernier de ses

sujets ; et je me mis à regarder avec attendrissement, moi aussi, l'étroit pot de terre qu'elle examinait tous les jours avec une telle sollicitude.

Voilà ; je commençais à l'aimer ; je songeais à elle pendant des heures. Des heures bien douces, quand j'y pense. Je m'asseyais à ma table, tous mes papiers devant moi ; puis, soudain, je n'étais plus là ; je rêvais. Je voyais son beau visage, ses mouvements si purs, sa forme adorable. Je pensais aux émotions charmantes qui devaient agiter ce cœur frais de jeune fille ; elle n'avait pas aimé encore, sans doute. Elle devait rêver, elle aussi, beaucoup, longtemps... La vie devait lui apparaître comme à une enfant, toute pleine de belles fleurs inconnues à cueillir, toute pleine de parfums enivrants à respirer. Elle devait être impatiente de vivre, de savoir, d'aimer ; elle devait éprouver des défaillances sans cause, des tristesses qui l'étonnaient. Elle devait quelquefois s'arrêter, la main posée sur son cœur, et, profondément, soupirer.

J'étais ému par cette innocente existence de la jeune fille, qui, chaque matin, se lève, puis se coiffe, se pare, et qui va au bain, au Pausilippe, et qui voit d'autres jeunes filles, et qui brode et fait de la couture, qui s'agite et a l'air de vivre, et qui ne vit point. Elle attend. Tous les jours elle attend ; elle attend le jour où enfin elle commencera à vivre. Elle est dans une île stérile et déserte ; elle regarde constamment là-bas, à l'horizon, pour voir si le navire n'arrive pas qui l'emportera enfin vers la terre où il y a jardins, forêts, fruits, murmures de sources, oiseaux, chansons. Je songeais à la vie d'une jeune fille, et je mesurais l'immense bonheur de celui à qui elle dirait en tendant ses bras : « Ah ! toi ! c'est toi ! Ah ! te voilà ! toi que j'attendais ! toi, mon roi ! toi, ma vie !... »

Tout ce que je voyais d'elle me touchait. Une fois, elle avait ouvert la grande armoire de sa chambre, et à mes yeux étaient apparus toutes ces chemisettes blanches, tout le linge candide qui enveloppait cette chair de vierge, cette chair que jamais des mains impures, que jamais une bouche d'amant n'avaient effleurée, ce corps à tous secret, ce merveilleux trésor immaculé !

Elle s'était entièrement emparée de ma pensée. Il n'était plus question des *Survivances*. Mes notes étaient toujours là, sur ma table, mais, maintenant, elles faisaient partie du

décor muet et inutile de la pièce. En m'asseyant, je ne feignais même plus de les regarder. Elle seule m'occupait : la nuit, je rêvais d'elle ; dans la journée, je ne me décidais à sortir que si j'étais sûr qu'elle-même était sortie, et je ne restais pas longtemps dehors ; j'étais pris d'inquiétude. J'avais peur de la manquer et de n'être pas là quand elle rentrerait.

Je n'essayais point de lutter contre cet amour. Je ne pensais ni à ce que je tenterais, ni aux suites, à rien. Je ne savais qu'une chose : c'est qu'elle était là, à côté, en face, et que je ne pouvais plus me passer chaque jour de la voir, derrière mon volet, et que cela était devenu ma vie.

Un soir, dans une heure plus lucide, j'avais distingué exactement la situation où je me trouvais, emporté par l'amour, et j'avais eu un mouvement de tristesse et d'angoisse. C'est comme un départ pour un pays lointain ; au moment où l'on quitte la terre ferme, quand on pose le pied sur le paquebot, on hésite. Où s'aventure-t-on ? où va-t-on ? Cette mer profonde vous portera-t-elle longtemps ? Maintenant le hasard est votre maître. Plus rien n'est sûr. Il faut se recommander à Dieu. On part, mais où arrivera-t-on ? Quelles tempêtes vous assailliront en route ? Est-ce qu'un jour on ne se trouvera pas désemparé, abandonné au milieu de l'Océan, et cherchant de tous ses yeux, sur cet immense cercle vert et glauque, une voile ? Vers quelles souffrances cingle-t-on, vers quels désespoirs ? Qu'elles sont rares les navigations où l'on vogue heureusement, triomphalement, divinement, au milieu du ciel bleu, sur une mer toujours radieuse !... Ainsi, au moment où l'amour m'emportait, toutes les forces de moi-même, le centre de ma vie, se questionnait avec anxiété.

Mais, à Naples, comment rêver longtemps, en été, à l'époque où le crépuscule est si court et où l'air, à toutes les heures du jour, vous brûle le sang ?... J'étais tôt ramené au réel. Quand ma belle Psyché n'était pas là — je lui avais donné ce nom, parce qu'elle ressemblait à la Psyché du musée — les fanfares du soleil me tiraient dehors. J'eusse voulu quelquefois me distraire un peu d'elle. Or, les rues de Naples ne portent pas au rêve, elles apprennent le vrai ; elles enseignent aux yeux à voir. Et quand je sortais des ruelles, où l'on donne toujours du pied dans quelque vieille boîte en fer blanc, qui roule bruyamment, et que j'arrivais à Toledo, ce n'était plus

l'âme des vierges, leur fond sentimental que j'envisageais. Des formes trop voluptueuses, trop joliment et nettement dessinées, sollicitaient mes regards, pour que je n'en vinsse pas à les caresser en pensée... Aucune jeune fille n'est plus charmante que la jeune fille napolitaine. Le soleil, là-bas, tandis qu'il murît les fruits les plus riches et les plus savoureux, développe en beauté les plantes humaines les plus séduisantes. Tout ce qui compte de quatorze à dix-huit ans est sain, gracieux et parfait. C'est une profusion étonnante de corps sans défaut : partout des petites divinités, des petites nymphes, des petites Dianes adorables. En elles, tout est grâce et sourire ; le visage malicieux est aimable, les mines sont d'une délicatesse pleine de vivacité, les gestes souples et jolis. Coquettes, elles sont parées de blanc et de clair ; elles sont fraîches, et leurs fiers petits seins pointent sous leurs légers corsages. Quand je descendais à Toledo, mon imagination, saisie par tant de charmes et de prestiges voluptueux, était, par chacune de ces jolies passantes, ramenée avec de plus de précision à la beauté de ma Psyché. Alors, je revoyais non plus le tendre cœur et les rêveuses émotions que je lui prêtais ; mais son aspect, son visage, ses cheveux et toute sa forme ravissante ; le désir de caresses et de baisers que me versait confusément chaque jeune fille que je croisais se rapportait alors à un objet précis, à elle-même. Ma tête s'enflammait.

Là-dessus, je rentrais. Je courais à ma fenêtre, ou plutôt à mon volet, qu'à la faveur de la nuit je m'autorisais à entr'ouvrir un peu plus largement. Je me gardais bien d'allumer chez moi, de crainte qu'un filet de lumière ne donnât l'éveil en face et ne conseillât la prudence. Je m'installais à mon poste et j'attendais qu'elle parût. Elle ne tardait jamais fort, car elle ne se couchait pas tard. J'entendais distinctement le bouton de sa porte grincer et tourner, et j'avais chaque fois un petit frisson. La chambre s'éclairait. Parfois une vieille servante, qui traînait la savate et marchait avec la lenteur et la nonchalance napolitaines, entrait avec elle ; mais elle se retirait presque aussitôt. Je les voyais passer toutes les deux devant la grande glace. Et alors c'était le hasard plus ou moins heureux des soirs. Quelquefois, la fenêtre était grande ouverte, et je la voyais se décoiffer : je pouvais à mon aise admirer les beaux bras, l'opulente chevelure et les royales épaules de ma

belle Psyché. Il me semblait que j'étais près d'elle, que je respirais son parfum, et qu'elle savait que tous ses mouvements étaient parfaits, et qu'elle en était heureuse, parce que je les adorais. Il me semblait que j'étais assis dans sa chambre, qu'elle me souriait d'un air de contentement plein de promesses, et que, tout à l'heure, elle allait me permettre de l'enlacer et de la couvrir des baisers passionnés dont je débordais.

D'autres fois, un des battants de la fenêtre était fermé et me dérobait une partie de ce que j'aurais pu voir. C'était les soirs les plus énervants ; des apparitions fugitives : son bras nu aperçu soudain, sa gorge superbe devinée dans un furtif passage à contre-jour devant la fenêtre, et des reflets vagues dans la vitre, des mouvements probables, des blancheurs imprécises... Etait-elle en chemise ? Etait-elle encore vêtue ? quelquefois un éclair rose, était-elle nue ? Voir si peu, et s'exténuer l'esprit et le regard à supposer, à deviner. Cela irritait infiniment mon désir ; c'était le supplice de Tantale, mais un supplice raffiné qui me causait une souffrance ressemblant tellement à du plaisir que je n'y pouvais renoncer... Il y avait aussi le matin, quand elle allait se lever, que, par la fenêtre ouverte, je distinguais le pied de son lit, et que je voyais ses draps remuer !...

III

Cependant une pareille existence, mêlée de rêveries langoureuses et de désirs très précis, jamais réalisés, ne pouvait, sur cette terre de flamme, éternellement durer. Il fallait enfin la connaître, il fallait lui parler. Quand je sortais, je regardais sans cesse autour de moi, souhaitant la fortune de la rencontrer. D'ailleurs, à quoi cela m'eût-il servi ? Il est certain qu'elle ne sortait pas seule. Et elle eût été seule, quelle apparence qu'une jeune fille de bonne éducation répondît dans la rue à un monsieur qu'elle n'avait jamais vu ?... N'importe : je l'eusse voulu rencontrer ? Sait-on les combinaisons favorables qui peuvent se présenter. Qu'elle soit occupée, par exemple, à parler à quelqu'un qui me connaisse, et me présente à elle ; c'était bien improbable, puisqu'à Naples, je ne connaissais guère plus d'une dizaine de personnes. Mais il y a d'autres hasards. Il arrive,— c'est rare, certes, c'est exceptionnel, bon, mais enfin cela est arrivé déjà ; — il arrive qu'un

cheval emballé va écraser une femme; on se trouve là, on la sauve... Il arrive qu'une jeune fille, aux bains, a été imprudente, elle est sur le point de se noyer, et un jeune homme qui nage, pas très loin d'elle, est assez heureux pour voler à son secours, et la ramener au rivage, évanouie, mais vivante. Il arrive...

Comme on voit, je déraisonnais largement. J'avais tout à fait perdu l'esprit critique qui m'animait, et dont j'étais fier, quand je travaillais aux *Survivances*. Je la cherchais dans la rue; quelquefois, je croyais la voir, je m'élançais, mais ce n'était pas elle, et j'éprouvais une profonde déception. Je songeais qu'il valait mieux essayer de faire sa connaissance par la fenêtre; mais je me rappelais le malheureux incident du début; que, d'abord, comme j'avais agi sans prudence, sa fenêtre était restée fermée deux jours, et la maison devenue aveugle. Cependant, peut-être n'était-ce alors qu'une coïncidence; si, à ce moment-là, elle avait quitté Naples pendant deux jours ?... Eh ! comment le savoir ?... Mais à quoi me décider? Certes, cette existence ne pouvait plus durer; pourtant, si, avec une maladresse, j'allais perdre le peu que j'avais; si, maintenant, elle fermait sa fenêtre; si je ne la voyais plus; si elle me privait des plaisirs douloureux sur lesquels, en continuant à ne rien tenter, je pouvais du moins compter chaque jour ?...

J'en étais là, malheureux et troublé, et n'osant prendre une résolution, quand, un matin que je l'observais arrosant son petit pot de plantes grasses, je crus saisir, au moment où elle relevait la tête, un rapide regard dirigé du côté de ma fenêtre; j'en eus un tremblement d'émoi. J'y pensai toute la journée, mais à la fin je conclus que je m'étais trompé, ou que c'était hasard. Le lendemain, tandis qu'elle soignait sa plante si aimée, j'attendais, anxieux. En se relevant, elle jeta comme la veille, dans la même direction, le même regard furtif. Ah ! je ne m'étais pas trompé cette fois ! j'en étais sûr, elle avait regardé de mon côté. C'était là quelque chose de nouveau et de considérable. Son attention était donc éveillée! Elle s'inquiétait donc à son tour de ma fenêtre obstinément fermée Evidemment, elle connaissait les habitudes de la maison : les locataires qui avaient occupé mon appartement avant moi ouvraient leur fenêtre. Cette personne,

maintenant, qui redoutait à ce point d'être vue, qui s'enfermait si jalousement, qui donc était-ce ? Sans le vouloir, j'avais irrité sa curiosité.

Il s'agissait, à présent, d'agir avec précaution pour ne pas l'effaroucher, et de tenir en haleine son intérêt. Le lendemain, à l'heure à laquelle elle paraissait généralement, j'ent'rouvris ma fenêtre de façon à lui permettre de voir un peu dans ma chambre. Par l'ouverture ainsi ménagée, elle pouvait distinguer un coin de ma commode. Je disposai des livres, des gravures et des fleurs. Puis je me dissimulai derrière mon volet; je n'avais pas l'intention de me montrer ce jour-là, afin de me faire un peu désirer. A l'heure habituelle, elle parut ; elle lança comme la veille un regard vers ma fenêtre, et je remarquai son expression de surprise en la voyant entr'ouverte. Pendant deux secondes, ne se doutant pas qu'elle était observée, elle regarda ce qu'il y avait sur la commode, puis elle se retira.

J'étais enchanté. Ma petite ruse me semblait réussir ; je résolus de ne pas me montrer le lendemain encore, qui se se passa comme le jour précédent, tout marchant à merveille... Vint le matin suivant ; je me levai de bonne heure et je demeurai longtemps à ma toilette ; il fallait donner à mes cheveux le pli qui leur allait le mieux, relever ma moustache, choisir une tenue d'intérieur qui fût élégante et ne parût point trop recherchée. Quand je fus prêt, après m'être regardé vingt fois dans la glace, m'être vingt fois demandé si j'étais bien, si je pouvais plaire, j'attendis. J'étais ému. J'allais donc paraître aux regards de celle que, depuis tant de jours, j'admirais mystérieusement ! Que sentiraient les beaux yeux de ma Psyché, quand ils se poseraient sur leur adorateur inconnu ? Etait-ce à la victoire ou au désastre que je courais ?... J'examinais les ramiers blancs de la terrasse et j'aurais voulu lire dans leur vol le présage de ma destinée. Mais ils se promenaient et picoraient, tout simplement, comme d'habitude.

Je m'étais placé derrière mon volet et je l'attendais ; ma fenêtre était entr'ouverte comme la veille. De mon poste caché, je la voyais aller et venir dans le fond de sa chambre. Enfin elle s'approcha de la fenêtre portant un vase plein d'eau pour arroser sa petite plante. A ce moment, j'ouvris, tel que si

j'eusse voulu donner de l'air chez moi, et je me penchai comme pour jeter un coup d'œil dans la ruelle. Elle leva la tête et me regarda ; nos yeux se rencontrèrent ; je fis les miens les plus indifférents afin de ne paraître pas curieux ou indiscret. Ces yeux qui l'avaient déjà vue si souvent et presque nue, et qui semblaient la voir pour la première fois et sans trouble !... Quant à elle, je distinguai fort bien qu'elle était partagée entre l'instinct de se retirer vite et avec réserve, et le désir de me regarder et de satisfaire sa curiosité d'un voisin toujours invisible. Je ressentis un vif plaisir quand mes yeux touchèrent les siens. Je trouvai son regard très pur et très chaud à la fois, et il augmenta mon amour.

Cependant, je rentrai dans ma chambre, j'allai m'asseoir dans mon cabinet et je passai la matinée à songer à elle. Je me demandais anxieusement l'impression que je lui avais faite. Une idée que j'eus m'agita : si elle aimait ? peut-être aime-t-elle ailleurs ?... Je me disais aussi : que suis-je à côté d'elle ? pourrais-je être choisi par une créature si parfaitement belle ? Et puis je me rassurais en pensant qu'elle était toujours seule, je n'avais donc pas à lutter contre des rivaux. Ne la voyant que chez elle, il m'était difficile d'imaginer sa vie au dehors ; j'étais porté à lui attribuer une existence à l'écart. Cela me donnait de l'audace. Je me disais : il suffit de savoir manœuvrer, de continuer à l'intéresser.

L'après-midi, je me surpris dans la ruelle en bas, examinant le mur du jardin qui était derrière sa maison. J'aurais bien voulu savoir si ce jardin communiquait avec la maison, ou s'il était distinct. Mais le mur était haut, et je ne désirais point l'escalader de peur d'être surpris, ce qui sans doute eût renversé sur le champ toutes mes entreprises chimériques. Je ne voulais pas non plus interroger les domestiques ou le portier, me méfiant des commérages infinis du petit peuple de Naples. Je regardais d'en bas sa fenêtre, elle devait être au deuxième étage, comme mon appartement, mais des étages fort élevés qui en faisaient plus de trois de chez nous... Mais, au fait, est-ce que j'avais par hasard des projets d'échelle de corde ? J'essayais de deviner la topographie de la maison, de savoir sur quoi la porte de sa chambre ouvrait, si la chambre était isolée, comment on y accédait... J'avais vraiment la tête à l'envers.

Les jours passèrent ensuite plus heureux, plus variés et agités pour moi, parce que je nourrissais un espoir. J'ignorais encore la façon dont j'agirais; j'ignorais si tout cela finirait bien et tournerait à mon bonheur, mais j'avais confiance... Chaque jour, j'ouvris un peu plus ma fenêtre et je demeurai dans ma chambre, en me privant avec soin de regarder chez elle, afin qu'elle n'eût pas à se protéger contre moi. J'avais transporté ma table à écrire dans ma chambre; je m'y asseyais, je feignais de m'absorber dans un travail; elle pouvait me voir vivre à son aise, et surprendre les petits détails insignifiants de mon existence. Je comptais qu'elle n'y manquerait pas, me disant que l'existence d'un jeune homme est aussi intéressante pour une jeune fille que le réciproque. De temps en temps, pour allumer une cigarette et prendre un livre sur ma commode, je me levais, je jetais un regard indifférent dans la rue; il arrivait, par hasard, qu'elle, en face, regardât aussi dans la rue, et nos yeux, tout à fait fortuitement, se rencontraient et se disaient bonjour. Elle pouvait lire dans les miens que si je la respectais, du moins je l'admirais.

Pourquoi agissais-je ainsi? Pourquoi vivais-je maintenant dans ma chambre, et la fenêtre ouverte? Pour l'habituer à ma présence, pour lui devenir familier, pour qu'elle cessât de me considérer en étranger. Je me flattais que, si elle me voyait quotidiennement, j'occuperais petit à petit sa pensée, je ferais un peu partie de sa vie. Ensuite, le hasard veuille que nous nous rencontrions n'importe où, aussitôt nous serons presque intimes.

D'ailleurs, je ne restais là que le matin, jusqu'à dix heures. Maintenant j'étais complètement au fait de ses habitudes. Je savais qu'à cette heure-là elle allait au bain. J'avais remarqué que, chaque jour, sur la terrasse, non loin du colombier, une servante étendait des costumes de bain sur un fil. A dix heures, ma belle Psyché disparaissait, et il n'y avait plus de costumes. Moi, de mon côté, je fermais ma fenêtre pour ne la rouvrir que le lendemain. J'expliquerai tout à l'heure pourquoi... Elle était sortie, je sortais aussi. J'ai fait, pour la retrouver, tous les établissements de bains de mer du Pausilippe et de Santa Lucia. Mais je ne sais pourquoi, et par quel fâcheux hasard, je n'ai jamais pu y parvenir. J'en avais le plus vif

désir; je pensais que, dans l'eau, il me serait facile de lui parler.

Les bains, en été, sont la grande distraction des Napolitains. Ils y passent la moitié du jour. Ce sont d'ailleurs des endroits charmants, tous situés à ravir sur le golfe; se baigner dans ce paysage si beau, au pied des jardins du Pausilippe que le soleil dore, en face des montagnes de Sorrente et de Capri, qui laiteusement s'estompent dans le lointain, quel délice! La mer est comme un miroir; des voiles blanches passent tout près de vous; on laisse les heures couler doucement. Les Napolitaines portent des costumes de bain fort décents, presque sévères, à peine décolletés. Ce peuple voluptueux, et qui adore l'amour, se montre au bain, comme partout en public, d'une grande réserve. Elles ne se coiffent même pas de ces jolis bonnets en usage chez nous, et se baignent tête nue. Il est charmant de passer là son après-midi. Des marchands de gâteaux, de coquillages, d'huîtres et de Marsala se tiennent devant les cabines, ce qui permet d'agréables collations entre deux baignades.

Je fermais ma fenêtre à partir de dix heures, parce que je ne voulais pas risquer en me montrant à l'excès d'user sa curiosité, et, d'autre part, que je désirais continuer, le soir, à la voir aller et venir dans sa chambre aux lumières, se décoiffer, faire sa toilette de nuit, à saisir encore ce que je pouvais de sa grâce sans apprêts. J'y avais eu trop de plaisir pour y renoncer. Il fallait donc lui faire croire que je n'étais chez moi que le matin et que je rentrais tard le soir, pour qu'au moment de se mettre au lit elle persistât à laisser sa fenêtre ouverte.

Mais ma vie devait lui paraître singulière; sans doute, se demandait-elle à quoi j'employais mes après-midi et mes soirées? J'eus la preuve un jour que je l'intéressais encore davantage que je n'eusse oser l'espérer. Elle venait de se coucher; elle avait éteint. J'attends quelques instants; puis, je ne sais quelle idée me poussant, j'allume à mon tour ma lampe, et j'ouvre ma fenêtre. Alors, j'ai la surprise ravie de voir un battant de la sienne remuer tout doucement; dans sa vitre elle avait saisi un reflet de ma lumière, ou bien elle avait entendu le bruit de ma fenêtre qui s'ouvrait; elle s'était dit : « Tiens, il rentre à cette heure-ci. Aussi tôt! » Et maintenant, sans aucun doute, elle était à genoux sur son lit, en chemise,

derrière son volet, et silencieuse, immobile, elle m'observait à son tour comme je l'avais moi-même observée tant de fois.

Je fis un ou deux tours dans ma chambre, puis, me mettant en pleine lumière, sans hésiter, j'envoyai un baiser dans sa direction. Là-dessus je fermai ma fenêtre et me déshabillai.

IV

Dire ma joie devant cette preuve de l'intérêt que me portait ma belle Psyché serait bien vain. Cette nuit-là, je fis de jolis rêves; je me levai le lendemain, plus léger que depuis longtemps. Jamais ma terrasse, les jardins d'orangers, la colline, les maisons lointaines ne m'avaient semblé plus beaux et plus ensoleillés. Ah! il fallait agir à présent!... Ce n'était plus le cas d'attendre et de temporiser... Quand elle parut, je lui souris; elle répondit à mon sourire, puis elle rougit et disparut... Maintenant, chaque matin, je m'asseyais sur le bord de ma fenêtre et je lui souriais. Au bout de quelques jours, elle fit, en me voyant, un petit salut. Une fois, je la vis sérieuse; et elle esquissa un imperceptible signe de tête en arrière : je compris qu'une servante se trouvait dans la chambre; je devais être sage. Peu de chose que tout cela, mais témoignant d'une intelligence entre nous qui me paraissait du plus heureux augure... Bientôt, je m'enhardis jusqu'à lui envoyer des baisers. En plein jour, désormais, et elle présente et qui me regardait! Elle me menaçait de la main, d'un geste mutin, et elle haussait les épaules comme pour déclarer que j'étais fou. Mais il me semblait bien que ma folie ne lui déplaisait pas, et, en tout cas, ce qu'il y avait de sûr, c'est que la conversation était engagée entre nous.

Je m'étais remis avec fièvre à la chercher dans Naples. Le matin avant déjeuner, j'allais à la Villa, où j'espérais la rencontrer, revenant du bain. Cette Villa est sans doute un des plus beaux jardins du monde. Planté de sombres arbres d'Italie, il longe le rivage, ce qui fait qu'au delà de l'ombre, on aperçoit l'azur de la mer, la lumière du ciel, et la ligne vaporeuse de l'horizon lointain; cette échappée, dans ce jardin, sur l'infini, est d'une poésie profonde. Des marbres et des fontaines complètent ce paysage de bonheur oriental. Mais la si belle Villa m'eût paru bien plus belle encore si j'y eusse rencontré Psyché. Je n'y trouvais que des petits enfants vêtus

avec coquetterie, qui jouaient sagement, sous l'œil attentif de leurs bonnes anglaises.

Vers le soir, à un moment où je savais qu'elle n'était jamais à la maison, j'allais prendre une glace sur la place Saint-Ferdinand, dans l'espoir que je la verrais passer parmi la foule de jeunes filles, qui, à cette heure-là, regagnent le centre de la ville. C'était un défilé ininterrompu de robes claires qui se dirigeaient vers Toledo ou tournaient à Chiaia. Je considérais avec plaisir cette foule animée, au milieu de laquelle les légères carrozzelle se frayaient un passage avec peine. En face, je voyais un des côtés du San Carlo, avec la porte monumentale et le portique de la Galerie qui se présentent de biais. Constamment des marchands de corail, des vendeurs de cartes postales venaient m'offrir leur marchandise. Des mendiants aveugles ou difformes s'approchaient pour demander l'aumône; des gamins presque nus essayaient de voler des morceaux de sucre sur les tables, et des garçons en habit noir les chassaient comme des mouches, à coups de serviette. Je mangeais mon *spumone*, et je l'attendais; je l'attendais ainsi chaque jour...

Une fois enfin, — je n'espérais plus la rencontrer jamais dans la rue — elle passa ! Elle était accompagnée d'une femme qui me parut quelque vieille bonne; — sa nourrice peut-être? — Elle me vit et me jeta un regard rapide qui me fit infiniment de plaisir. Mais, à son attitude, j'avais compris que je ne devais point lui parler, ni la saluer. Cependant, je me levai et la suivis. Je la suivais à quelques pas en arrière, et j'admirais sa démarche, sa taille élancée, ses mouvements harmonieux, tout ce qui éclatait en elle de radieux et de souverain. Je ne l'avais pas encore vue si bien, si complètement, de la tête aux pieds. Je la contemplais, j'étais fou. Et ces différences qui se marquent entre une femme chez elle, seule, libre et abandonnée, et une femme en public, dans la rue, qui tient la tête haute et marche avec dignité... C'était la même femme et c'était une femme nouvelle... Elle était vêtue de blanc; elle portait une robe princesse qui dessinait exactement son corps parfait; sous un chapeau de feutre blanc, garni d'un gros nœud noir, sa chevelure fauve, que j'adorais, énivrait mes yeux. Quelques dames la saluèrent. Je pensais : « C'est elle, c'est ma belle Psyché, celle qui chaque matin me

sourit! » Près du pont de Chiaia, comme le trottoir est étroit, elle laissa passer devant elle sa vieille bonne. Je la rejoignis alors, je marchai immédiatement après elle et, me penchant en avant, pour qu'elle seule pût entendre, je murmurai avec passion : « *T'adoro! t'adoro!* » Je ne pouvais voir son visage, mais elle eut un léger tressaillement des épaules, qui me fit frémir moi-même tout entier, et je ne sais comment je me retins de ne pas baiser ses cheveux, qui étaient là, si près de mes lèvres.

Cependant, le trottoir s'était élargi ; elle avait repris sa place à côté de sa vieille servante. Je craignais, si je la suivais encore, que cela ne fût remarqué, car j'observais qu'elle croisait souvent des personnes qui la connaissaient. Je ralentis le pas, et la laissai peu à peu s'éloigner, en la regardant de loin avec regret.

Je passai une partie de la nuit à lui écrire. Je recommençai ma lettre plusieurs fois ; je ne parvenais pas à trouver quelque chose qui me satisfît et rendît mes sentiments. J'étais si exalté que je tombais tout de suite dans l'incohérence. J'arrivai enfin à composer une page qui me semblât moins absurde que les autres. Tout de même, c'était une folle épître, d'un lyrisme échevelé, et où je lui déclarais mon amour avec la plus grande violence. Puis je me couchai, mais je ne pus m'endormir, car je pensais à la manière dont je m'y prendrais pour jeter ma lettre, afin qu'elle ne tombât point dans la ruelle.

Le matin, heureusement, pas un souffle d'air. Quand ma Psyché parut, toute fraîche, charmante, belle comme un rêve, je lui envoyai des baisers. Puis je lui montrai ma missive. Elle faisait non de la tête; mais je ne l'écoutais pas. Pour m'exercer, je pris des œillets dans un vase, et je les lui lançai, l'un après l'autre ; un seul n'arriva point. A peu près sûr alors de mon adresse, je me déterminai à jeter la lettre, que j'avais roulée en boule pour plus de facilité. Le coup réussit ; et mon papier tomba au beau milieu de sa chambre. Elle me menaça de la main, mais elle le ramassa. Cela fait, j'eus beau la guetter, je ne la vis plus de la journée.

Je songeais qu'elle avait lu toutes les folies que je lui avais écrites, et maintenant, je me demandais si elle les supporterait. Après mes beaux jours de certitude et de confiance, j'éprouvais une faiblesse et j'étais inquiet. Je ne sortis point, ni la

matinée, ni l'après-midi. Je me rappelle fort bien ce jour-là, parce que c'était un dimanche et que, en même temps que le coup de canon de midi, toutes les cloches de tous les campaniles des églises et des chapelles des environs se mirent à sonner et carillonner à n'en plus finir, et portèrent tellement au comble l'énervement dans lequel je me sentais que je donnai de grands coups de poing sur ma table et que je renversai mon encrier.

Ma logeuse, la Suissesse rose et impassible, que j'avais appelée pour réparer le malheur, arriva avec une éponge et une bassine d'eau. J'étais un constant sujet d'étonnement pour cette digne personne. Comme je m'enfermais dans ma chambre et que ma table était toujours chargée de livres et de papiers, elle supposait que je travaillais considérablement. Elle s'émerveillait de ce locataire casanier, parce que les étrangers qui passaient d'habitude dans sa maison partaient toujours dès l'aube, leur baedeker sous le bras, leur lorgnette en bandoulière, remplissant avec conscience tous leurs devoirs de touristes. Elle avait fini par s'accoutumer à l'idée que je n'étais pas un touriste, mais cela avait pris quelque temps, car jamais encore auparavant la pensée ne lui était née qu'un étranger pût venir en Italie pour ne pas la visiter suivant toutes les règles sagement et définitivement établies par les agents de MM. Cooks and C°.

Le lendemain matin enfin je vis Psyché. J'interrogeai son visage avec anxiété. Elle essaya de prendre un air sévère et fronça les sourcils. Mais je distinguai qu'elle n'était point fâchée. Elle s'approcha de la fenêtre et, tout en épiant de l'oreille pour entendre si quelqu'un n'allait pas, à l'improviste, entrer dans sa chambre, elle dit à mi-voix : « *Non scriva.* » « Ne m'écrivez pas. » En réponse, je lui montrai une nouvelle lettre que j'avais préparée pour elle. *Non voglio*, fit-elle. Je la jetai tout de même dans sa chambre. Elle se retira, feignant une grande colère, et ne ramassa pas mon papier, mais je pensai qu'elle serait bien obligée de le prendre tout à l'heure, afin qu'il ne fût pas trouvé par une servante.

Je pris ainsi l'habitude de lui écrire tous les jours, et il fallut bien qu'elle s'y pliât. Au bout d'une semaine, elle ne songea même plus à me faire la mine. Elle recommença à me

sourire, et il me sembla que ses yeux étaient à son insu devenus plus tendres.

Sur ces entrefaites, un petit événement survint, qui eut, comme on va le voir, de grandes conséquences. A Naples, les maisons sont recouvertes d'une couche de plâtre, badigeonnée de couleur. A la suite des grosses pluies d'automne, il arrive que des morceaux de cette couverture de plâtre se détachent des murs et tombent. Aux endroits ainsi dénudés, les murailles roses ou bistres portent alors de larges taches grises qui donnent un aspect de délabrement. La chose s'était produite sur les murs de la maison que j'habitais, et bien des années auparavant sans doute ; mais cet été-là, le propriétaire avait décidé de faire replâtrer ses murs. Des ouvriers se mirent donc au travail; d'ailleurs, ils ne travaillaient guère plus de trois ou quatre jours par semaine, à cause des fêtes de tous les saints, et de toutes les madones, qu'il faut bien célébrer. Ces ouvriers avaient trouvé commode de déposer sur ma terrasse un véritable arsenal de planches, d'échelles et de tréteaux, ce qui me gênait fort. Et je pensai d'abord à faire enlever tout cela. Et puis une idée me traversa, qui me fit réfléchir.

Cette idée me vint un matin que je regardais les colombes de la maison d'en face. J'en remarquai une qui, sans le moindre effort, sans un coup d'aile, passa de la terrasse voisine sur la mienne. Je songeai à tout ce que je donnerais pour pouvoir accomplir ce qu'elle venait de faire en se jouant. Je n'avais jamais pensé sérieusement encore à monter chez ma belle Psyché, mais cette pensée-là couvait silencieusement en moi depuis longtemps ; depuis le jour où j'étais descendu dans la ruelle pour essayer de me rendre compte de la disposition du jardin, et de la hauteur de la fenêtre ; elle ne s'était jamais déclarée, elle n'avait pas éclaté, parce que j'avais eu le sentiment de quelque chose d'impossible. Mais, tout à coup, là ce que venait de faire cet oiseau !... Comme elle était près, cette maison ! à combien? trois mètres peut-être... Et, en regardant sur la terrasse, je venais de voir deux planches dressées contre le mur et de cette longueur à peu près ; deux planches qu'y avaient laissées les maçons. J'éprouvai une grande émotion et je m'arrêtai pour réfléchir... Ah ! je pourrais enfin la voir, lui parler !.. Ces deux planches allaient former un pont entre sa maison et la mienne... Je les mesurai de l'œil ; puis j'exa-

minai la largeur de la ruelle... Certes, elles seraient assez larges !

Toute la journée, je vécus dans la fièvre ; les heures me paraissaient interminables. Pour voir si mon projet était réalisable, il fallait attendre la nuit, et même que la nuit fût assez avancée ; attendre que personne ne passât plus dans la ruelle et que toutes les maisons voisines fussent endormies. Afin de m'occuper, j'allai dîner et user ma soirée au Pausilippe. Puis je m'attardai à prendre des glaces à la Villa, et je ne regagnai mon appartement qu'à minuit. Je dus cependant attendre plus d'une heure encore (car les Napolitains, en été, se couchent tard) pour risquer moins d'être surpris. La nuit était belle et claire, et heureusement il n'y avait pas de lune ; on ne pouvait donc m'apercevoir de loin, des maisons de la colline...

Maintenant tout était tranquille ; les lumières s'étaient éteintes ; tout reposait. J'ouvris avec précaution ma fenêtre, en prenant soin de ne faire aucun bruit. Puis je m'emparai, sur la terrasse, d'une des planches, et je la portai dans ma chambre. Elle était épaisse, elle était lourde. Je fus saisi d'un doute qui me coupa tout à coup bras et jambes : non, jamais, jamais, je ne pourrais l'appliquer sur le bord de l'autre fenêtre, son poids m'emporterait !.. Enfin je me mis au travail. Ayant poussé la planche hors de ma chambre, je la fis descendre lentement le long du mur, la retenant par une extrémité, puis à la force du bras je m'efforçai de faire remonter l'autre bout. Hélas ! trop lourd ; dix fois trop lourd ! Je m'en rendis compte : en procédant ainsi, jamais je n'arriverais à rien. Je rentrai donc ma planche et réfléchis... Je voyais la fenêtre ouverte, en face : pas un mouvement ; elle dormait paisiblement sans se douter de mon complot. Tout à coup, j'eus un éclair ; eh, oui ! parbleu, voilà comment il me fallait m'y prendre !... Je plaçai ma planche sur le rebord de la fenêtre ; puis poussai, de façon à la faire glisser horizontalement. Quand la moitié, à peu près, fut dehors, je vis que cela tenait déjà plus de la moitié de la ruelle. Mais en continuant à pousser la planche au dehors, son équilibre se rompait et elle menaçait de basculer : je m'assis sur la partie qui se trouvait encore dans ma chambre. Seulement, je compris que mon poids ne suffirait pas à maintenir la

planche dans cette position horizontale, qui était nécessaire. Alors, dessus je posai ma valise pleine, laquelle était assez lourde et, à cheval sur la planche, et poussant celle-ci en m'aidant de mes deux pieds sur le sol, je parvins enfin à lui faire atteindre le rebord de la fenêtre d'en face. Le pont était bâti; j'étouffai un cri de victoire. J'étais exténué, j'étais inondé de sueur, mais j'éprouvais une telle joie que je ne le sentais pas. J'eus envie de passer incontinent chez elle sur cette étroite planche, et au risque de me rompre le cou. Mais je songeai que, dans l'égarement du réveil et de la surprise, elle pourrait crier, appeler, faire du bruit; et malgré l'envie que j'avais, j'y renonçai, rentrai ma planche, la remis à sa place sur la terrasse, et me couchai.

Le lendemain, quand je l'aperçus, je lui jetai un billet sur lequel j'avais écrit: « Ce soir j'irai chez vous, une heure après la mezzanotte. » Je vis son visage, quand elle ouvrit mon papier; elle me regarda avec stupeur, évidemment elle me croyait devenu subitement fou. Je lui fis de la tête des signes affirmatifs. Alors elle leva les bras au ciel : puis elle joignait les mains comme pour me supplier de revenir à moi... Au milieu de la nuit, à une heure, je recommençai le travail de la veille, mais cette fois, je plaçai les deux planches l'une à côté de l'autre, ce qui formait, en somme, un passage assez large. Puis, me confiant à ma bonne étoile, je m'engageai sur ce pont incertain. Les planches étaient solides, elles ne bronchèrent point, et, une seconde après, j'étais debout sur le rebord de la fenêtre d'en face.

V

J'y étais donc dans cette chambre qui, depuis tant de jou[rs] et tant de nuits, était le seul objet de ma pensée! Dans cet[te] chambre que je voyais à la fois de si près et de si loin, et q[ui] semblait devoir toujours rester pour moi un paradis inacce[s]sible. J'avais posé le pied par terre, j'étais debout près de [la] fenêtre et je cherchais à percer l'obscurité qui m'enveloppa[it].

J'entendis à ma gauche un profond soupir, et une voix étou[f]fée murmura : « Madone ! » Je me tournai de ce côté et je di[s]tinguai vaguement la pâleur du lit et une forme blanche q[ui] semblait assise. Je me jetai à genoux et, au hasard, je p[us] saisir une main brûlante et tremblante, qui n'essaya même p[as] de se dérober. La pauvre enfant était plus morte que viv[e].

j'appuyai mon front sur sa main, et je lui dis doucement :

— Pardonnez-moi. N'ayez pas peur de moi.

— Fou, il est fou, fou !... fit-elle en frémissant.

— Ah ! je suis fou de vous ! je vous adore ! m'écriai-je.

— Sainte Vierge ! il pouvait tomber, il pouvait se tuer !... continua-t-elle sans faire attention à mes paroles.

Alors je couvris sa main de baisers passionnés en disant :

— Pour être auprès de vous, je risquerais cent fois la mort. Enfin, je puis vous parler, enfin, je puis vous entendre !... Il y a si longtemps que je vous adore !... Psyché, mon amour, ne craignez rien de moi, je suis le plus soumis de vos esclaves. Si je me suis introduit chez vous d'une manière peut-être singulière, du moins ayez confiance, je vous respecte autant que je vous aime...

— Psyché ! fit-elle d'un ton étonné.

Je lui expliquai que je l'avais nommée ainsi, et pourquoi. Elle me dit aussitôt qu'elle s'appelait Lina. J'étais à ses pieds et je pressais sa main. Mais tout ceci se passait dans la nuit, et j'eusse voulu la voir. Elle me permit d'allumer une bougie, redoutant que la lampe ne fît une trop vive lumière qu'on eût pu remarquer. C'était une bougie de parade, une bougie peinte qui se trouvait dans un grand chandelier de bois sculpté devant le portrait d'une Madone, encadré d'or. Sa petite flamme se mit à disputer la chambre à la nuit.

On n'y voyait guère. J'y voyais assez cependant pour admirer Lina. Son admirable visage était encore troublé ; elle avait croisé ses deux mains sur ses genoux, et, un peu penchée en avant, dans une attitude d'une modestie et d'une grâce touchantes, elle me regardait sans parler. Elle portait un léger peignoir blanc qui laissait ses bras découverts, et sa fauve chevelure s'étalait somptueusement sur ses épaules.

— Lina, mon ange, Lina, mon cher amour, que vous êtes belle ! lui dis-je avec émotion, et je voulus, comme tout à l'heure, lui prendre la main.

Mais maintenant qu'elle était un peu revenue de son désordre, et à présent que nous nous voyions l'un l'autre, elle retira sa main. Je m'assis sur une chaise, en face d'elle, et nous commençâmes à causer.

Elle m'avoua qu'elle n'avait jamais passé une heure aussi terrible. En recevant mon billet, elle avait cru que j'étais de-

venu fou ; elle ne pouvait imaginer de quelle façon je m'y prendrais pour arriver jusqu'à elle. Et puis, la nuit, elle avait entendu les efforts que je tentais pour placer ma planche. Elle avait compris. Elle avait eu l'idée d'aller à la fenêtre et de me dire encore que non. Mais l'énergie l'avait abandonnée. Elle sentait que je voulais, et que j'avais plus de volonté qu'elle. Et puis elle craignait, en bougeant, en faisant du bruit, de me gêner et de causer ma chute. C'est pourquoi elle n'avait pas même osé fermer sa fenêtre. Elle se disait : C'est mal, — et comment l'éviter?... Après, elle s'était assise sur son lit, toute tremblante et ne pensant plus rien que : Sainte Vierge ! Sainte Vierge ! Il va se tuer !

Comme son récit l'avait émue, je pus prendre sa main sans qu'elle se défendît, et je la baisai doucement. Elle avait reconnu à mon accent de quel pays j'étais, et elle murmura : « Un diable de Français ! » Quand elle sut que je venais de Paris, elle s'assombrit et rêva : On dit que les Parisiennes sont tellement jolies !... Mais je lui assurai que je ne séjournais presque jamais à Paris, et je lui parlai de mes voyages. Elle m'écouta alors avec une attention et un intérêt d'enfant. Quelquefois arrivait un mot que je prononçais d'une façon qui l'amusait ; alors elle souriait délicieusement. Elle avait retrouvé ses esprits. Elle se mit à parler français d'une voix chaude et avec un accent qui me prirent entièrement. Elle m'apprit qui elle était, elle était noble : son père, un ancien officier de cavalerie, était veuf ; elle vivait seul avec lui; elle avait deux frères, dont l'un capitaine à Florence, et l'autre attaché à l'ambassade d'Espagne. Elle me demanda ce que je faisais : elle me voyait toujours écrire. Elle portait à tout ce qui est littéraire la considération des Napolitains; il fallait que je lui fisse des vers. Quand je lui dis que je m'appelais Edouard, elle répéta lentement, en italien et pour elle-même: Eduardo...Mais quels étaient mes projets ? Je ne comptais pas rester toujours en Italie ? J'allais repartir ?... Je lui déclarai que maintenant que je la connaissais, je ne formais plus aucun projet. Je ne savais plus rien de mon existence à venir ; toute ma vie était entre ses mains; je ne désirais que de consacrer toutes mes heures à l'adorer. Je n'avais jamais éprouvé ce que je ressentais maintenant : mon âme était à elle...

Elle m'écoutait avec un profond sérieux. Elle fit :

— On dit que les Français ne sont pas fidèles.

— Oh ! Lina, mon amour ! je vous prouverai le contraire, m'écriai-je en lui baisant les cheveux.

Alors, je lui racontai ce que j'avais fait depuis que je la connaissais, je ne lui cachai rien. Je lui dis comment, en voyant sa fenêtre fermée, j'avais cru qu'elle se défiait de mon indiscrétion. Ce n'était point cela : elle était allée à Sorrente voir une amie, à ce moment-là elle ne m'avait pas encore remarqué. Ainsi, voilà pourquoi je m'étais si longtemps caché ! D'ailleurs, je ne regrettais rien : je me rappelais la vivacité de mon plaisir derrière mon volet.. Je lui exprimai combien elle m'attendrissait quand elle arrosait sa petite plante, et le regard que j'avais surpris, et qui m'avait déterminé à me montrer. Et ensuite, avec quelle fièvre, à travers tout Naples, j'avais cherché à la rencontrer; et la joie que j'éprouvais, chaque fois que je croyais avoir acquis une preuve que je ne lui étais pas indifférent.

Elle avait murmuré encore : « Un diable de Français ! » Elle me répondit qu'en effet je l'avais intéressée, et elle m'avoua que, elle aussi, quelquefois, elle m'avait regardé, cachée derrière son carreau, quand je travaillais le matin. A cet aveu, je la pris dans mes bras avec transport, je la baisai sur les lèvres, et elle ne put se retenir de me rendre mon baiser. Puis d'un même mouvement, nous nous écartâmes l'un de l'autre, sentant le danger. Alors elle me fit promettre de ne plus revenir, elle m'assura qu'elle trouverait bien un moyen de nous voir dans la ville. Nous nous embrassâmes encore, nous ne pouvions plus nous quitter... Enfin, je repris le chemin hasardeux par où j'étais venu, et je repassai chez moi. De sa fenêtre elle m'envoya un baiser, puis elle disparut.

J'étais bouleversé. Je ne pus fermer l'œil un instant. Je repassais tout ce qu'elle m'avait dit, tous ses gestes, toutes ses intonations. J'étais ravi par son naturel, par sa spontanéité, par la vérité qui émanait d'elle... Je revoyais sa chambre : son lit de cuivre, la bougie peinte devant la madone, un bouquet d'œillets sur la table, la grande glace, vingt choses auxquelles je n'avais pas fait attention pendant que j'étais là, et qui me revenaient à présent. Je réfléchissais à cette aventure, au

hasard de la vie. Si sa fenètre n'avait pas été d'abord fermée, et que je n'eusse pas cru devoir prendre toutes ces précautions, peut-être ne serais-je pas ainsi devenu passionnément amoureux d'elle!... Et le soir où j'avais imaginé qu'elle me regardait, ce qui m'avait décidé à agir, précisément elle ne me regardait point!...

Le matin, je la revis. Elle me considéra avec tendresse, et je sentis tout mon cœur s'élancer vers elle.

Je pris un peu de repos dans l'après-midi. Et quand la nuit fut venue, j'oubliai tout à fait ma promesse, et je ne songeais plus qu'à retourner chez elle... Il fallut attendre encore que la nuit fût assez avancée. Je me tenais sur ma terrasse. J'avais l'oreille au guet. J'écoutais si, dans le lointain, le pas d'un promeneur attardé n'allait pas soudainement me troubler; quelque chanteur, ivre de flâner sous les étoiles, ne va-t-il pas lancer tout à coup vers le ciel une mélodie passionnée? J'épiais tous les bruits... J'avais vu sur la colline les lumières s'éteindre l'une après l'autre. Et maintenant, j'observais les choses, immobiles et silencieuses comme si elles étaient mortes, et je fouillais d'un regard méfiant les coins trop noirs.

J'installai enfin ma planche, et j'opérai ma traversée. A peine étais-je arrivé dans sa chambre que j'eus la surprise délicieuse de sentir ses deux bras entourer mon cou. Elle me baisait les yeux. Ses cheveux parfumés me frôlèrent, et comme elle était appuyée contre moi, je sentis les battements précipités de son cœur. Elle était trop émue pour pouvoir parler. Lorsqu'elle fut un peu remise, elle me dit à voix basse, en me tutoyant adorablement :

— J'avais peur que tu ne reviennes pas. Je le voulais et je ne le voulais pas... Jésus, je fais mal! je serai punie!... Je m'étais assise près de la fenètre, je t'ai vu arriver. Que tu es imprudent! Mais fais attention, fais attention, je t'en supplie!... Ecoute, Eduardo mio, je t'adore! maintenant c'est fini, je ne pourrai plus vivre sans toi!...

En l'écoutant, j'éprouvai un ravissement profond. Elle était haletante. Je lui répondis avec passion :

— Ah! j'aurais donné mon sang pour entendre de ta bouche ce que tu viens de dire!... Désormais, tous les bonheurs me sembleront petits! Il n'est pas au monde un homme qui porte

en lui-même une lumière pareille à celle qui baigne maintenant mon âme. Oh ! Lina ! Lina ! mon amour !...

Je l'avais prise dans mes bras et je baisais ses cheveux, en pleurant de joie. Mais nos lèvres s'unirent, et jamais baiser ne fut si long, ni si enivrant. Nous ne pouvions plus séparer nos bouches. Il est certain que Dieu les avait créées l'une pour l'autre. Elles s'épousaient si parfaitement que nous ne formions plus qu'un être, et nous nous croyions arrivés ensemble dans le ciel, au milieu des anges... Lorsque Lina fut à moi, nous éprouvâmes un tel bonheur, un sentiment de plénitude si pur, une exaltation si divine qu'ensuite nous demeurâmes un long temps loin de la terre, hors de nous-mêmes, inertes et comme évanouis.

Quand enfin je revins à moi, je me trouvai là sur son lit, à côté d'elle, dont les cheveux épars couvraient la figure défaite et la gorge. Elle avait les yeux fermés ; elle respirait faiblement. Je voyais, étendu près de moi, ce corps de déesse, fin, allongé et puissant, pâle et ambré, doux et magnifique. Je la voyais nue et entre mes bras, à moi, à moi ! celle dont naguère encore je rêvais d'être l'humble esclave !... Quel triomphe exaltant ! quelle joie inouïe !

La bougie peinte clignotait dans son chandelier de bois, et la glace s'étalait sur le mur comme une eau morte, les fermoirs de cuivre de la commode brillaient. Je serrai Lina dans mes bras, et je posai sur ses lèvres un baiser brûlant. Alors elle ouvrit les yeux. Elle me vit. Son regard devint fixe. Elle me repoussa. Elle se couvrit le visage de ses deux mains, et je l'entendis murmurer d'une voix affreuse : « Immacolata mia, je me suis damnée ! » Puis sans que j'aie pu prévoir son mouvement, elle se précipita hors du lit, et toute nue parmi sa chevelure fauve, elle courut s'agenouiller devant la madone et commença à la supplier à haute voix à travers des sanglots.

A ce moment, je crus entendre dans le lointain les notes traînantes d'une de ces sortes de mélopées arabes que chantent les Napolitains. La fenêtre était ouverte. Je me rendis compte que l'on pouvait entendre Lina de la ruelle. On pouvait l'entendre aussi de l'intérieur de la maison.

Je me levai, je la pris dans mes bras et je la rapportai sur le lit. Elle s'était tue ; elle pleurait maintenant silencieusement.

Je me mis à parler doucement ; je lui expliquai que rien n'était plus beau que l'amour, et que, pour cette raison, il était agréable à Dieu, que c'était une élévation vers lui. Loin de séparer de Lui sa créature, l'amour rapprochait celle-ci de Lui.

Elle m'écoutait, elle me regardait de ses beaux yeux noyés de larmes ; mais bientôt, tandis que je parlais, elle cessa de pleurer ; elle me tendit ses lèvres et nous nous embrassâmes avec transport. Elle me disait :

— Je craignais tant que tu ne reviennes pas, Eduardo !... J'avais peur de n'être plus jamais heureuse comme hier ; jamais je n'avais été heureuse comme hier. Mais cette nuit, mon cœur, j'ai été mille fois plus heureuse !... Je t'aime, j'ai peur, mais je ne puis pas résister ; j'ignore où je vais, je suis emportée. Toute la journée, j'ai vécu avec toi ; avec toi seul, absorbée ; je faisais ce que je fais chaque jour : je ne m'en apercevais pas ; je ne voyais rien ; je ne voyais que toi, j'étais avec toi...

Je la serrai contre moi ; mais la bougie peinte était entièrement consumée ; la nuit devenait plus claire. Le crépuscule du matin allait bientôt paraître. Nous nous arrachâmes l'un de l'autre. En passant mon pont étroit, je vis qu'une ligne blanchâtre se montrait déjà au-dessus de la colline. Je descendis dans ma chambre. Il était temps. J'avais à peine fermé ma fenêtre que j'entendis des pas dans la ruelle.

EUGÈNE MONTFORT.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

XXe Lettre à l'Amazone.

L'attente alternative de la bonne ou de la mauvaise fortune, entre lesquelles oscillent nos vies troublées, exalte ou déprime à un tel point les gens nerveux qui sont les gens à imagination, que la réalisation souvent les trouve sinon indifférents, du moins fort déçus. Je dis souvent, parce qu'il y a heur et malheur de telle qualité que leur avènement est encore une surprise pour qui les a fiévreusement escomptés. Il faut même, n'est-ce pas, mon amie, pousser plus loin les exceptions et croire aux privilégiés de la sensation et de l'émotion, à ceux qui, ayant longtemps vécu une chimère, la vivent encore avec une intensité pareille, quand elle devient une réalité. Et c'est à vous que je pense, à moi aussi, peut-être. Il y a là une telle disposition des fibres sensitives et par suite un tel état d'esprit que la durée et l'acuité de telles vies peuvent s'en trouver accrues dans des proportions magiques. Comme, avec délices ou avec horreur, on retrouve le long de ses nerfs et dans son cœur la sensation que l'on attend, l'émotion qui viendra ! Heureux ceux-là qui ne les épuisent pas d'avance et qui cueillent avec une surprise accrue par l'attente la fleur que leur imagination n'a pas décolorée ! Je mets la joie et la douleur sur le même plan émotif, car c'est presque une question de savoir si on ne tire pas de l'une ou de l'autre des sensations quasi équivalentes. Les passions suprêmes de l'amour physique jaillissent selon un mode équivoque où l'on distingue mal la douleur du plaisir, tant ils y sont unis, mais qui certainement ne monte si haut dans le plaisir que grâce à l'appoint de la douleur. Et comme extrême, dans le moment qui suit, les uns éclatent en un rire nerveux, d'autres éclatent en sanglots. Dans le domaine des émotions, rires et sanglots sont également l'expression de la grande joie et l'expression de la grande douleur, à moins que, comprimés par l'effort même de leur excès, ils ne se résolvent en stupeur. Je ne prétends pas, mon amie, avoir mis en cette analyse élémentaire une excessive clarté. C'est que les mots manquent ou que je ne les trouve pas. Cette pénurie ou cette maladresse fait l'obscurité du discours en ces matières. Mettons aussi que je sois abstrait à dessein ou pour ce que je me

refuse à l'emploi des mots techniques. Mais n'apporteraient-ils pas une obscurité de plus ?

Le vulgaire, cependant, partage nettement les sensations en deux ordres, le plaisir et la douleur, le bon et le mauvais, et c'est, en somme, très raisonnable et bien suffisant pour l'ordinaire de la vie, quoiqu'il laisse parfois transparaître une certaine hésitation de classement. A tout homme, quel qu'il soit, même le plus simple, il est arrivé de se poser cette question, qui n'est pourtant nullement naïve : « Suis-je heureux ou malheureux ? » Ou bien, s'il s'agit de sensations pures : « Est-elle agréable ou désagréable ? » Et le plus expert en analyse psychologique ne résout pas mieux le problème que le plus simple des hommes. Quand on le résout, c'est au moyen de l'imagination, mais l'imagination n'est pas toujours capable et on demeure perplexe et aussi un peu ridicule. Je crois que ce qu'il y a de plus important pour l'homme, c'est la sensation. Pour vivre, il faut qu'il sente sa sensibilité. La mode n'est qu'une question d'habitude pour la plupart des hommes ou d'imagination pour les êtres au système nerveux très développé. Cela semble si vrai qu'il y a des algophiles, qu'il y a, en amour, des masochistes (ah ! ah ! voilà enfin des mots techniques), c'est-à-dire des amis, ou amants de la douleur et des êtres qui ne conçoivent la femme que comme un bourreau dont on recevrait amoureusement des coups, des humiliations, même des blessures. Les hommes de science qui, dans cette partie, s'appellent des psychiatres (encore un bien joli mot) qualifient d'aberration cette recherche des sensations divergentes, mais ils n'ont pas encore vu que nous avons tous, ou presque tous, le genre de ces aberrations, puisque nous nous plaisons souvent autant, pour ne pas dire beaucoup plus, aux imaginations du malheur qu'à celles de la joie. Il faut même considérer comme un être bien vulgaire celui qui ne rêve que de sa pâtée, qui ne s'est jamais plongé avec délices dans l'océan des supplices extravagants, et qui n'y a pas trouvé une affreuse satisfaction. Qu'on se souvienne du vers, peut-être ironique, mais que je cite en son sens direct :

Grâce aux dieux, mon malheur passe mon espérance !

Donner ou éprouver de la douleur, donner ou éprouver du plaisir, et que cela soit réel ou que cela soit imaginaire, est donc, dans beaucoup de cas et pour certains êtres trop sensitifs, à peu près équivalent. Un être qui aime préférera toujours la douleur qui lui est départie par son amour même à la sensation, bien plus pénible encore, de l'indifférence. La meilleure manière de le décourager et de le désespérer sera la froideur, ou la politesse parfaite ou encore la camaraderie avec toute sa banalité frivole, tandis qu'une parole intentionnellement cruelle peut être acceptée comme un encourage-

ment, au même titre qu'une caresse. C'est peut-être pourquoi il est si difficile de se défendre contre l'amour, et que le moyen de le vaincre est parfois d'y céder et c'est peut-être aussi pourquoi entre amants la cruauté est souvent un lien plus fort que la volupté : on me fait souffrir, donc l'on m'aime.

Et voilà que je m'étais embarqué sur un sujet et que ma lettre s'est continuée et s'achèvera sur un autre sujet. Comme je sais mal me discipliner! Mais c'est une lettre, Amazone, qui aimez l'inattendu. Il est convenu qu'il en est des lettres comme de la conversation et qu'il ne faut qu'y effleurer les choses et passer de l'une à l'autre au hasard de l'association les idées et même des mots. C'est un genre qui me convient, car nul ne ressent plus que moi combien toutes les questions s'enchevêtrent et combien il est impossible d'en frôler une seule sans que toutes les autres frémissent et lèvent la tête pour attirer l'attention sur elles. Oui, je crois que n'importe quoi vous mène logiquement vers tout, vous ramène logiquement vers ce qu'on aime le plus. Vous êtes pour moi comme le centre du labyrinthe, où toutes les routes, après mille tours et détours, se retrouvent et d'où elles repartent en quête d'un but où elles vous rencontreront toujours. On m'a reproché d'être devenu trop irréligieux, c'est-à-dire trop incrédule. C'est bien mal me connaître. Mais il est vrai que je ne crois qu'aux divinités que j'ai sculptées moi-même. Je n'ai confiance qu'en celles-là, parce que je sais que mon amour leur a conféré la force magique, sans quoi elles n'auraient ni la puissance de me faire du bien, ni celle de me faire du mal : « Dis-leur qu'elle est bonne, puisque tu l'as faite toi-même. » Ce mot de la petite fille du faux-monnayeur, dont un marchand refusait la pièce de monnaie, n'est-il pas beau et bien représentatif de la confiance? Je suis comme cette petite fille, j'ai foi dans l'œuvre de mon imagination que j'ai vue travailler sous mes yeux et façonner à mon usage un magnifique simulacre auquel je ne demande rien que de ne pas laisser se dessécher trop vite les fleurs que je mets à ses pieds.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

De L'Éclectisme.

Une personne qui me porte de l'intérêt m'a fait certaines représentations concernant la chronique des poèmes... Tout cela n'a pas laissé de m'inquiéter.— La critique, m'a-t-on dit, exigerait, pour être féconde, moins de rigueur, ou encore plus de bonhomie, plus de laisser-aller. On souhaiterait rencontrer dans mes écrits un esprit sinon plus conciliant, du moins dépourvu de parti pris, point imbu de principes, enfin plus éclectique, c'est le mot, plus éclectique...

Ces observations, qui m'avaient tourmenté pendant toute une semaine, me tourmentaient encore comme je reçus la visite d'un ami, célèbre dans le monde des lettres pour son optimisme élégant, pour ses succès et son aimable sincérité.

Que feriez-vous à ma place, dis-je à cet homme heureux ? Et, cependant, je feuilletais sans joie les divers ouvrages reçus ces jours derniers.

Mon ami parut réfléchir et répondit presque aussitôt : — Laissez-moi tout d'abord me mettre à votre place. Puis, s'étant assis dans mon fauteuil, il prit ma plume, biffa sur le papier quelques lignes écrites de ma main, parcourut les volumes épars sur la table et rédigea la chronique suivante, que je reproduis sans y rien changer :

§

Après *l'Etui de Cornaline*, après *la Légende zinzoline*, M. Paul Plantier publie cet **Ecrin secret**, qu'on annonçait depuis plus de deux ans et dont nous avons eu la bonne fortune d'entendre des extraits au dernier samedi poétique de la baronne de Boule.

Hâtons-nous de le dire, un tel *Ecrin* ne contient que des perles, et M. P. Plantier, sûr désormais de la maîtrise, prend une place incontestée entre les coryphées d'une génération qui nous a déjà donné Jean Presteanu et Raoul-Albert Belhomme.

Le livre de M. Plantier atteste la sensibilité la plus largement humaine, constamment mêlée à la fantaisie la plus spirituelle et pour tout dire la plus gauloise. Issu d'une vieille famille française, M. Plantier sait qu'il est de la race des Rabelais et des Villon, sans oublier Banville et l'ineffable auteur des *Vignes folles*. Il y a, dans les vers de M. Plantier, une grâce mi-nonchalante, mi-perverse qui rappelle tantôt Lavreince et tantôt Moreau l'aîné.

De telles comparaisons sont justifiées par la lecture de certaines pièces qui font penser à de gracieuses estampes. Je ne résiste pas au plaisir de citer ce court poème intitulé : *Sur un mouchoir*.

A Mlle Pazi, du Vaudeville.

C'est un rêve de linon
Captif en des mains de femme,
C'est un souffle, c'est une âme,
L'âme même de Ninon.

Dans la brise qui palpite,
C'est le signal du retour,
C'est, blanc dans la fin du jour,
L'adieu qui se précipite.

C'est pour le sourire en armes
Un bouclier... de vapeur.
Et c'est, lorsque vient la peur,
L'albe confident des larmes.

Mais enfin quand l'heure sonne,

L'heure d'être... ce qu'il est,
Il semble un léger filet
Sur un oiseau qui frissonne.

Tant de grâce assurait, à coup sûr, à M. Paul Plantier le prix de « la Vie Oisive », qui vient de lui être attribué. M. Paul Plantier ne doit plus regretter de n'avoir point eu le « Prix municipal » accordé cette année à M. Miette pour son beau livre: *le Luth à onze cordes.* Je dirai dans ma prochaine chronique tout le bien qu'il faut penser de cet ouvrage d'un vrai jeune, mais d'un jeune qui écrit, d'ores et déjà, comme un maître.

§

L'éditeur Van Schaff, dont on connaît le haut souci d'art, a bien fait de livrer, à nouveau, aux presses ces **Sonnets de haute lice** publiés voici deux ans, à trop peu d'exemplaires, par le poète hautain et pur qu'est M. Filliatre-Desmelin. M. Filliatre-Desmelin se rattache à ce mouvement littéraire qui, vers 1897, a complètement transformé l'école poétique française de Tunis. Des sonnets tels que ceux que M. Filliatre-Desmelin intitule *Bayard* ou encore *Rêverie du soir*, font le plus grand honneur à un art et à une époque.

§

Mme Adèle de Vaullant n'est plus depuis longtemps une inconnue pour le monde des lettres, et son nom commence à pénétrer le grand public. La publication d'un ouvrage comme celui que Mme de Vaullant intitule magnifiquement : **la Colère héroïque et vaine** est un événement des plus rares en un siècle comme le nôtre. Mme Adèle de Vaullant a des dons tels qu'on déplore de ne les voir s'exercer qu'au bénéfice de la poésie lyrique. Qu'attend l'intelligent et sympathique directeur du *Théâtre Novateur* pour monter quelque chose en vers de Mme de Vaullant? Mais ouvrons plutôt *la Colère héroïque et vaine.* Il y a là tant de force et tant de charme, à la fois, tant de subtilité féminine et de mâle assurance que l'on demeure, pendant toute la lecture, sous une impression que le talent seul est impuissant à procurer. Peut-être devrait-on reprocher à Mme Adèle de Vaullant de céder aux brillantes sollicitations de la philosophie et d'ajouter un séduisant chapitre à l'œuvre de Nietzsche. Qu'importe! en lisant des vers comme ceux-ci :

Les morts sont morts ! Je suis vivante et je me lève !
Oh ! l'i de mon orgueil érigé dans le soir !

On demeure confondu devant tant de talent, uni à tant de beauté. Car Mme de Vaullant, me permettra-t-on de le dire, est belle...

§

Depuis *les Chansons de l'Ardente Tristesse*, c'est-à-dire depuis

quatre ans, Etienne-Léon Leduque n'avait rien publié. Mais voici que paraît **le Casque de Bronze**, et notre attente est amplement récompensée! Le maître nous devait cette œuvre forte. Au milieu des tentatives stériles d'une époque qui renie ses maîtres, l'œuvre entière d'Etienne-Léon Leduque semble édifiée pour le maintien de cette tradition française sans laquelle il n'y a pas de grand art, avouons-le. En lisant ces vers fermes, pleins, sonores, marqués au coin d'une originalité pénétrante, on sent qu'il y a encore de beaux jours pour un classicisme qui sait demeurer respectueux des règles et s'inspirer en même temps de l'âme moderne.

Entre cinquante pièces d'égale valeur, je choisis, dans *le Casque de Bronze*, ce sonnet intitulé *Attila*, que je veux recopier en entier :

Il rêve, et son regard aux ardeurs volcaniques
Oublieux du couchant tissu de pourpre et d'or,
Sur le sol dénudé semble chercher encor
L'herbe foulée aux pieds des cavales hunniques.

Qu'importe les guerriers aux sanglantes tuniques !
Et les cris de Bleda, mort en sonnant du cor,
Et les femmes en pleurs et l'horrible décor
Entrevu dans le soir des champs catalauniques !

Respirant à longs traits le vent chargé de sel,
Celui que les Germains appelleront Etzel,
Et qu'on nomme Attila, songe et se désespère.

Car il lui faut encor chevaucher bien des soirs
Avant de retrouver la femme aux cheveux noirs,
Ildico, qui l'attend au pays de son père.

Cette pièce donne une très complète idée du grand talent de M. Leduque. C'est d'un art neuf, sûr, à qui on ne pourrait reprocher que certaines particularités prosodiques, qui sont d'ailleurs l'indice d'une grande indépendance d'esprit. Il faut en outre remercier M Etienne-Léon Leduque de nous restituer cette curieuse figure d'un Attila vieilli, amoureux et inquiet.

Tant d'érudition assure à M. Leduque les suffrages d'une illustre compagnie qui se doit d'admettre un tel poète dans son sein.

§

Je salue en M. Auguste Mermillod un des plus hardis novateurs de ce temps. M. Mermillod écrit en vers libres. Après les *Ballets de l'âme en exil*, où s'affirmait déjà une métrique bien personnelle, M. A. Mermillod publie **les Voix farouches** ; c'est un livre qui porte la marque d'une haute individualité. Le dernier livre de M. Mermillod avait de la grâce, celui-ci a de la force : dans l'intervalle, le poète a souffert :

Tu m'avais promis qu'à l'avenir tu saurais ce que
Mon cœur las et lourd désire
De toutes ses forces... ô mon cœur lourd et las !
Mais tu m'es apparue entre les roses rouges et
J'ai compris ton secret,
Femme, femme ! ô grande mystérieuse !

Voilà du rythme et de la pensée ! M. Auguste Mermillod est de ceux qui ont compris que la poésie était liberté et que l'inspiration est quelque chose de plus fort que tout.

§

Le titre choisi par M. Michel Chéry est beaucoup trop modeste, je tiens à le dire malgré le peu de place qui me reste... M. Michel Chéry intitule **Instar Omnium** un excellent recueil dédié au maître Fernand Gregh. M. Chéry, qui en est à ses débuts, peut envisager l'avenir avec confiance. J'ai ouvert son recueil, j'ai lu son *Hymne à la gloire :*

Elle est la grâce, elle est l'ardeur, elle est la force !
Elle est un souffle pur sur nos fronts de vingt ans !

De tels vers attestent un tempérament, un vrai tempérament plein d'imprévu, de charme et de vivacité. Nous retrouverons M. Michel Chéry...

Memento.— Les *Cantiques dans l'ombre*, de Mme B. Noel, sont de petits chefs-d'œuvre de goût, inspirés par la foi chrétienne la plus fervente et la plus effective. — M. Laurent Weil-Martin a eu l'heureuse idée de composer une *Anthologie de la banlieue toulousaine* qui sera le livre de chevet des amateurs de vraie poésie.— M. Roland Ferrac, dans ses *Chants d'athéisme et de révolte*, exhale en alexandrins puissants un lyrisme qui s'inspire à la bonne source. — Les *Menuets pour flûte et zéphir*, de M. Ferdinand Aupiez, sont d'un artiste fin, profond et qui connaît le prix des nuances.

§

Ce n'est pas sans stupeur que je lus la chronique rédigée par mon ami, par cet homme imperturbable.

— Mais quoi ! lui dis-je comme il partait en hâte, je n'ai jamais reçu ces livres que vous venez de critiquer...

— Vraiment, me dit-il, vraiment vous ne les avez pas reçus ? Eh bien, mon vieux, vous les recevrez.

La leçon est bonne et courtoise ; certes, elle est bonne. Je veux en profiter.

GEORGES DUHAMEL.

LES ROMANS

André Fontainas : *Les Etangs noirs*, « Mercure de France », 3. 50. — Julien Ochsé : *D'Ile en île*, « Mercure de France », 3.50. — Charles-Henry Hirsch : *Le Sang de Paris*, Fasquelle, 3. 50. — Marcel Audibert : *Pilleraud*, Bernard Grasset, 3. 50. — Gaston Rageot : *A l'Affût*, Calmann-Lévy, 3.50.— Louis Delzons : *Le Maître des foules*, Calmann-Lévy, 3. 50. — Georges Pourcel : *Un bohémien*

passa, Plon, 3.50.—Charles Vildrac : *Découvertes*, Nouvelle Revue française.3.50. — Georges Courteline : *Les Linottes*, H. Flammarion. 3.50. — Alfred Leuzain.: *La Pente*, E. Basset, 3.50.— J. de Lacrouzille : *Le Roman des fiancés*,Bloud,2.50. — Jean Bertheroy : *Les Chanteurs florentins*,A.Colin. 3.50. — Maurice Olivaint : *Les Derniers oiseaux*, A. Lemerre, 3.50. — Francis de Miomandre : *Histoire de Pierre Pons*, pantin de feutre, A. Fayard.

Les Etangs noirs, par André Fontainas. Il y a des gens qui vous reprochent de ne pas être gais parce qu'ils veulent, eux, qui ne sont probablement pas gais non plus, qu'on les amuse. Ah! je les trouve étranges ceux-là! Est-ce que la vie est gaie? Et lorsque, par hasard, elle nous montre ses côtés absurdes, n'aurait-on pas raison de s'en affliger au lieu d'en rire? Le rire est le propre de l'homme comme la grimace est le propre du singe et il faut avoir une santé d'animal pour se livrer aux joyeuses cabrioles devant le prétendu comique de certaines situations. On a donc reproché aux *Etangs noirs* de ne pas être l'absolu miroir d'une face joviale! Comme si on inclinait sur l'infini ténébreux des figures de brutes? Certes, se contempler dans ses névroses, ses fautes, ses timides essais de réaction, se chercher à travers ses vagues aspirations au bien, ses entraînements vers le mal, ce n'est point là œuvre d'inconscient. Il faut le courage des patients et des tristes, des rêveurs et des idéalistes pour tirer, d'anneaux en anneaux, cette chaîne de forçat qu'on appelle l'étude de son moi, et *les Etangs noirs* sont surtout profonds de cette fatalité qui mène l'homme à se repaître de sa douleur intime jusqu'à s'en empoisonner toutes les claires sources de la vie. La Vie!... Je voudrais montrer à l'auteur de ce livre, pour le punir d'avoir trop penché la tête et en même temps l'encourager à la lever vers un ciel plus bleu, une belle leçon contenue dans ces quelques lignes naïves, si fébriles de ce grand besoin de vivre quand même possédant tous les jeunes hommes, que son fils, un garçon de vingt ans, écrivait sans le savoir en face de la mort : « Et maintenant, ma petite amie,la Vie est entrée dans la ronde et elle m'entraîne, elle, têtue, ardente, excessive, moi, qui suis ironique,calme et indifférent. » Ce fut un enfant de vingt ans qui écrivit aussi, pour lui seul, puisqu'il ignorait qu'on publierait ses œuvres *posthumes*, ces réflexions faites en cachette comme on se regarderait à la dérobée au miroir de l'Etang vermeil de l'avenir «... et j'eus peur devant mon nom imprimé (sur ses premières cartes de visites,cadeau qu'on lui fit pour ses dix ans) et il me sembla que j'étais très grand en ne pleurant pas. » Ah! comme il convient, en effet, d'avoir peur devant son nom imprimé et comme il faut avoir le courage muet de sa pudeur avant de livrer ses états d'âmes à ceux qui s'en pourront épouvanter, à ceux qui se diront, les yeux pleins de larmes : c'est irrévocable parce que c'est écrit!... Cher petit poète! vous étiez vraiment grand et fort en ne pleurant pas, car on ne versera jamais assez de larmes sur la

mauvaise action que l'on commet souvent en jetant son cœur nu à la tourmente, au désespoir public ! Joris Helmius a-t-il eu la vision pitoyable de ce qu'il pourrait enseigner en s'apprenant lui-même ? Son existence n'est pas un drame, elle est entourée, comme toutes nos existences, de parents et d'amis, d'amour et de dévouements très ordinaires. Et c'est bien cela qui cause la faillite de cette intelligence cependant avertie. Tout est ordinaire dans la vie ; il n'y a de panaches et de palmes que ce que nous y ajoutons par nos enthousiasmes généralement inutiles au cours naturel des choses. Joris Helmius attendait des surprises qui ne pouvaient lui venir que de son imagination. Quel est le poète qui n'espère pas les clefs de la ville sur un plat d'or ? Toutes les conquêtes nous sont faciles du jour où nous abdiquons l'ascétisme de l'analyse, parce que nous renonçons, en nous battant contre la vie, à la quiétude de l'esprit et qu'en désirant la volupté de la guerre nous renions la volupté du choix des armes. Tous les moyens sont bons pour agir. Il faut tellement attendre pour savoir user de la diplomatie des délicats ! Joris Helmius s'étonne de rencontrer des êtres froids et il ne peut que leur témoigner froidement son inquiétude. Il n'est plus dans la ronde entraînante de la vie, parce qu'il s'est regardé marcher autour des *Etangs noirs*. Enfance timide, adolescence craintive ou sentimentale d'homme, il a tout réduit à la convenance d'une mélancolie ou d'un mécontentement de soi et des autres. La ronde de la vie est mal faite ? Allons donc ! Un cercle est toujours parfait. Il y a les couples qu'il faut et les contrastes qui doivent les mettre en valeur, mais il faut y adapter l'harmonie de ses mouvements, y enrouler sa volonté formelle, tenace, de prendre sa part des jeux et des mécomptes. Nous ne pouvons pas ne pas tourner ! Pour asservir à nous la mobilité même du cercle, son aisance à nous porter ou à nous supporter, je pense qu'il suffit d'y tourner avec grâce, y tournerait-on en dépit du bon sens ! Joris Helmius rompt le cercle un jour de défaillance. Il s'évade de la vie uniforme et toujours blessante de son foyer pour aller respirer plus librement ailleurs dans un autre foyer, sans doute, qui ne sera certainement pas plus chaud que le premier. On change l'objet de son amour, ô Joris. On ne change pas d'amour et quand on a la mauvaise façon d'aimer on ne peut plus aimer assez. De tout ceci il ne ressort pas que *les Etangs noirs*, ce miroir d'une âme grise, mentent à leur psychologie. On nous y a défini le pourquoi du tourment d'une intelligence d'élite. Poète, musicien ou philosophe, c'est toujours un homme qui souffre et pour cela son humanité est encore plus intéressante que son âme d'artiste. L'auteur connaît-il son héros ou l'a-t-il, de toutes pièces éparses, inventé ? Qu'importe s'il a fait sincèrement ressemblant au possible. Il n'a pas fait gai ? Des gens s'écrient : ce n'est pas drôle. Un héros qui s'ennuie est un

héros ennuyeux... Ah! oui, on a oublié le panache... Hélas! est-il besoin de charger de panaches la vie, cette voiture de la mort?

D'Ile en Ile, par Julien Ochsé. Dans l'excès même d'un amour violent se trouve ce goût de cendres dont parle *l'Ecriture*. Et ce goût de cendres pousse vers la terre ceux qui en sont effrayés. Des hommes les plus raffinés ont eu brusquement ce désir très enfantin de revenir au néant par le chemin de la vie des animaux ou des plantes. Ressentir le calme profond et la seule joie de se laisser aller à l'instinct est un rêve que caressent tous ceux qui ont abusé de passions que j'oserais qualifier de civilisées. La terre est une mère plus proche de l'homme que la femme. Ce fut de son limon que fut créé Adam. L'homme songe à lui revenir et elle a ceci de *terrible*, c'est qu'elle lui représente la possibilité affreuse de rentrer en elle!.. Elle est la mère comme on est l'absolu, *le tout est dans tout* des plus vagues philosophies. Voici donc un homme éperdument épris qui s'en va au loin, d'ailleurs sans aucun but précis, pour attendre le divorce d'une maîtresse et sa légale union avec elle. Il aime assez pour envisager la longueur de son absence comme un devoir vis-à-vis de son amour. Il n'a pas choisi. On lui a donné un ordre et il ne peut qu'obeir à cet ordre, car ce but est une nouvelle façon de prouver la déférence de son cœur. Au fur et à mesure qu'il s'éloigne, cinglant vers les îles sauvages et douces des Nouvelles-Hébrides, ce goût de cendres se mêlant de plus en plus au souvenir du beau fruit qu'il a mordu, il oublie le geste initial du grand et inutile effort qu'il tente. De retour à la nature vierge, parmi des êtres ou brutaux, ou naïfs, il se demande s'il est bien nécessaire d'être tellement plein de la civilisation parisienne qu'on en arrive à se passer du premier instinct de l'amour qui est de posséder avant de recevoir la permission d'avoir possédé. Il rencontre des filles étranges et animalement amoureuses, des jardins édéniques non cultivés où le soleil, la douceur de l'air et la présence vraiment maternelle de la terre nue sous les pieds non chaussés vous inspirent un nouvel amour des êtres et des choses composé de soumission et de renoncement à des volontés en dehors de celles qui semblent impulsives mais jaillissent, au contraire, de l'ordre même de la grande impulsion naturelle. Et peu à peu se dissout, au contact de l'air pur, le poison de sa vieille humanité, sa peau se décharge enfin de la dépouille du vieil homme et son amour se dégrafe de lui comme un manteau trop lourd. Il est seul. A peine s'il compte pour lui, une femelle, ou plusieurs, rôdant autour du mâle qu'il représente parmi l'espèce. Le geste ne se joint plus aux paroles encombrantes, perturbantes. Il habite une case de nègre, se vêt des plus sommairement, court à la mer pour se baigner, mange des fruits qui pendent sur sa bouche, s'endort où il se trouve, quand la puissance du soleil ou l'ombre de la nuit l'y excitent. Des fleurs se tressent en guirlandes

autour de lui pour le retenir dans l'enchantement de sa paresse. Par la cendre des grandes passions consumées en sa poitrine et lui remontant souvent aux lèvres il conçoit enfin la douceur d'un oubli éternel, qu'il n'a pas voulu chercher, mais qui le prend par la main pour le forcer à se coucher dans la sécurité des contrées dénuées de toute administration. Les lettres ne parviennent plus chez les sauvages et qu'est-ce qu'on peut apprendre à un sauvage qu'il puisse comparer à son état végétatif? Lorsque le moment est venu de rejoindre sa lointaine compagne, il a tout juste la force de s'apercevoir qu'il ne la connaît plus. Et il a emporté son amour jusqu'au bout du monde pour l'y enterrer. Mélancolique est cette œuvre du poète, ce voyage à Cythère que l'on fait à rebours, mais saine et probe se dresse la statue noire de la Vénus des îles mystérieuses. Elle rend les lettres de son amant, les retourne à la Parisienne inconnue, parce qu'elle sait bien qu'elle garde le meilleur, le souvenir des gestes sans paroles, de la bonté animale de l'homme rajeuni, régénéré par sa mère, la terre, cette grande négresse à la fois farouche et tendre qui, ayant donné le corps, le reprend tout entier pour le guérir des plaies reçues durant la vie, pour le purifier de toutes malsaines intelligences, le réduire aux cendres éternelles.

Le Sang de Paris, par Charles-Henry Hirsch. Mon ami Charles-Henry Hirsch s'étonnera t-il que je lui dise que je n'aime pas beaucoup cette œuvre énorme et que j'en suis vraiment désolée, car elle est forte, belle, imposante, très digne de tout ce qu'il a écrit jusqu'à ce jour, mais que justement elle m'échappe par son énormité même, sa beauté qui m'apparaît inutile. Je rêve, en sa présence, d'une œuvre de Zola qui aurait une subtilité aiguë et vous inquiéterait comme beaucoup plus anormale que certaines imaginations du Maître de Médan ; je revois, de loin en loin, la fameuse locomotive attelée au non moins fameux train, qui, parti d'un point, ne put cependant jamais arriver à un autre. Et je me demande aussi pourquoi la fiction du livre prend, par instant, une tournure *unanimiste*. C'est à la fois l'ancien et le nouveau système et ce melange, qui est du meilleur métier de l'auteur, ne peut qu'affirmer une fois de plus son amour profond de ce métier. Ce livre de 583 pages ne paraît pas long au lecteur emporté au vent furieux de sa course. Il est une fantaisie très étudiée, mais il s'oublie plus facilement qu'*Un vieux bougre* ou que *le Tigre et Coquelicot*, dont la fantaisie moins étudiée touchait, parfois, au sublime de ce métier d'artiste, que l'auteur connaît mieux qu'aucune personnalité littéraire de ce temps. Maintenant, laissant de côté mes goûts personnels, je louerai sans réserve les tableaux des abattoirs où ruiselle le sang des pauvres animaux destinés à nourrir Paris. La tuerie des cochons éclairée par *la Torche* est certainement le maître chapitre de cet immense ouvrage, de même que le délicieux et

macabre détail du perroquet de la sage-femme; cet oiseau de malheur si malheureusement assassiné, en est la très fine trouvaille.

Pilleraud, par Marcel Audibert. La vie tout entière d'un brutal et naïf enfant de paysan qui, moins près de la nature, aurait probablement fait figure de poète, tellement on le sent esclave de sa seule imagination. Pilleraud, dès que le vent du printemps secoue les herbes et les arbres, se sauve en pleine liberté. Il ne peut pas demeurer chez quelqu'un qui le fait travailler. Son horreur du travail se double de ce qu'il ne sait pas où employer sa force et qu'il lui est impossible de réfléchir avant de filer. Une fois, une seule fois, il a le bon mouvement du pécheur rempli de remords. Il prend fiancée et embrasse sa mère, seulement il boit à son nouvel etat avec pas mal d'amis et, de dettes en dettes, il est encore conduit jusqu'à sa nouvelle fugue, définitive celle-là. A jamais dévoyé, le pauvre Pilleraud vieillit, tombe malade et ne revient au pays que pour mourir. Cette existence d'homme qui pense peu et agit par bond d'animal cabré devant tous les jougs était difficile à rendre dans son intégrale réalité. L'auteur y a pourtant réussi.

A l'Affût, par Gaston Rageot. Lente et très cruelle vengeance d'un pauvre garde-chasse qui, trompé par sa femme, lui pardonne pour la punir plus tard dans la personne de l'enfant adultérin qu'il fait élever jusqu'à l'âge des premières passions, dans un luxe relatif, pour le laisser tomber ensuite au piège de la misère. Le bâtard vole et le père véritable arrive trop tard pour le sauver du coup de fusil qui le guette depuis sa naissance.

Le Maître des foules, par Louis Delzons. Les femmes vont d'instinct aux hommes qui savent gouverner, ne seraient-ils pas capables de se gouverner eux-mêmes. Le héros de cette histoire, beau parleur sinon beau mâle, perd la première partie engagée avec cette Germaine, trop philosophe, parce qu'il manque de prestige physique et surtout d'argent. Plus tard, maître des foules, par l'éloquence, député, puissance éphémère avec laquelle il faut cependant compter, il se refuse à la gagner par une vanité peut-être inconsciente d'homme arrivé trop loin de son humble rêve d'être, de devenir simplement heureux. Et puis cette femme lui montre tellement qu'elle le préfère, lui, maître des foules, à son ancien et plus humble esclave.

Un Bohémien passa..., par Georges Pourcel. Mœurs de village méridional très curieuses. Un figaro, tailleur, chanteur et d'origine bohémienne subjugue toutes les femmes, y compris la sienne, une pauvre boiteuse très sentimentale. Il court le monde tantôt avec une petite paysanne, tantôt avec la belle institutrice de son village, puis finit par revenir au nid conjugal, ayant bien besoin d'argent et de tendresse.

Découvertes, par Charles Vildrac. De courtes proses qui sont des traités de psychologie en réduction, une manière d'envisager l'événement futur par le geste du moment. Il faut citer la vision macabre et d'une grande intensité d'horreur de cet homme, traversant en chemin de fer un viaduc, apercevant un enfant qui tombe à l'eau. Le train l'emporte vers d'autres destinées sans rémission. Ainsi le drame nous frôle, fait partie de notre existence dite paisible et nous ne pouvons que voir, ou sans comprendre ou sans protéger.

Les Linottes, par Georges Courteline. C'est au pays de Montmartre, sur le haut de la butte, que ces cervelles d'oiseau ou d'oiselle peuvent s'épanouir. Dans ce style cocasse et souvent d'une tendresse toute parfumée des meilleures intentions sentimentales, l'auteur, le joyeux conteur que nous savons, s'abandonne à d'initiatives fantaisies qui s'enchaînent ou s'embrouillent, comme vous voudrez, à la façon des perles d'un sautoir dont quelques-unes seraient des pois fulminants. Ça brille et ça claque de façon à étouffer, sous ce bruit aimable et fou, les gros sanglots de quelques petites femmes à qui l'on joue des tours pendables. L'invention du *théâtre de 10 h.* est une farce que le public pourrait peut-être un jour prendre au sérieux, car, en effet, qui a fini de dîner à l'heure du premier acte, maintenant ?

La Pente, par Alfred Leuzain. Ceci, écrit tout à l'honneur de la marine littéraire, est en effet un sujet qui roule sur un terrain glissant. Pourquoi diable, Messieurs les officiers de marine n'auraient-ils pas le droit d'avoir des maîtresses charmantes sans se croire obligés à des confidences regrettables ? N'importe qui peut tromper sa femme et rester un honnête homme et il n'y a pas que dans la marine que l'on rencontre l'hypocrisie masculine de rigueur en ces sortes de choses ; mais dans la marine seule, convenons-en, on peut forcer la femme et l'amante à s'embrasser dans une apothéose de glorieuses douleurs.

Le Roman des fiancés, par Jeanne de Lacrouzille. Gracieuse idylle alsacienne écrite par une jeune fille, sur un fond couleur d'azur, par conséquent sympathique.

Les Chanteurs florentins, par Jean Bertheroy. Evocation d'art et paysages de la Florence de la Renaissance suivie de l'enfant Septentrion. Un drame curieux se passant sur les bords de la Méditerranée et sous le premier Empire. Un jeune homme assez efféminé qui danse et se croit inspiré par le génie du danseur antique se sent régénéré à l'approche de l'amour presque maternel d'une jeune fille plus âgée que lui et, repoussé par le père, farouche officier retraité, il va courageusement à la guerre pour s'efforcer de la mériter, mais il n'en revient pas.

Les Derniers oiseaux, par Maurice Olivaint. Une légende

tahitienne annonçait qu'à l'apparition du premier bateau européen dans l'Ile Maorie tous les oiseaux prendraient la fuite pour toujours, et pendant que le fiancé sauvage tue le pauvre Tévaoura, les jolis habitants de ces pays paradisiaques disparaissent.

Histoire de Pierre Pons pantin de feutre, par Francis de Miomandre, illustré par Guignebault. C'est un livre d'étrennes pour les petits enfants, mais ils pleureront certainement de rage en le recevant, car les parents, sous des prétextes honnêtes dont le moins vague sera la curiosité, commenceront par le lire.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Georges Soulié : *Essai sur la Littérature chinoise*, 1 vol. in-18, 3.50, « Mercure de France ».— P.-J. Jouve : *Les Directions de la Littérature moderne*, 1 plaq., « Société Française d'Imprimerie et de Librairie ». — Henri-Martin Barzun : *l'Ere du Drame, Essai de synthèse poétique moderne*, 1 vol. in-18, 3.50, « Figuière ». — Robert de Montesquiou : *Brelan de Dames, Essais d'après trois femmes auteurs*, 1 vol. in-18, 3.50, Fontemoing.

C'est en vain que les littérateurs, curieux de sensations neuves, cherchaient le livre qui pût les renseigner sur la mystérieuse littérature chinoise. Ce livre, M. Georges Soulié vient de nous le donner : **Essai sur la Littérature chinoise**, et encore ce titre n'est pas assez vaste, car cet essai nous renseigne encore sur l'histoire de la Chine, presque aussi mystérieuse pour la plupart des lecteurs que sa littérature. Cette littérature chinoise est sans doute la plus riche du monde. Un seul fait donnera l'idée de cette extrême richesse : l'Empereur Kien-Long, au XVIIIe siècle, voulut faire un choix parmi les principaux chefs-d'œuvre pour éditer une collection nouvelle : les lettrés chargés de ce travail retinrent les titres de cent soixante mille volumes.

Le *Livre de la Prose* et le *Livre des Poésies*, recueils expurgés et réunis par K'oug-tseu (Confucius) au VIe siècle avant J.-C., contiennent, le premier des harangues et des pièces historiques remontant jusquau XXIVe siècle avant J.-C., le second, des poésies dont les plus anciennes ne datent pas de plus loin que le XVIIIe siècle. Voici l'un de ces petits poèmes :

L'homme

Dans la campagne, il y a des plantes,
Couvertes de gouttes de rosée...
Il est une jeune fille charmante,
A l'œil limpide et au front pur.
Nous nous sommes rencontrés par hasard,
Elle a comblé mes désirs.

La femme

Dans la campagne, il y a des plantes,
Couvertes des gouttes d'une rosée brillante...
Il est un beau jeune homme,
A l'œil limpide et au large front.
Nous nous sommes rencontrés par hasard,
Nous avons comblé nos désirs.

La philosophie chinoise, qui est presque exclusivement une morale pratique, un pragmatisme sans reverbération métaphysique, sans inquiétude des finalités, est plus connue ; mais on sera heureux de trouver ici un résumé précis de la doctrine de Confucius avec des extraits de ses principaux ouvrages. Doctrine qui peut se concentrer dans ce verset de *la Pratique du Juste Milieu :* « Le sage agit d'après sa situation ; il ne désire rien au dehors », et dans cet autre passage des *Entretiens :* Le Maître a dit : « Le sage demande tout à lui-même ; l'homme vulgaire demande tout à autrui. » On retrouve, explique M. Soulié, la même pensée de réciprocité qui domine le christianisme et le bouddhisme. Tseu-lou, un des Evangélistes de Confucius, lui fait répondre à cette question : que pensez-vous de rendre le bien pour le mal : « Que rendrez-vous alors pour le bien ? » Il suffit d'opposer la droiture à l'injustice ; il faut récompenser le bien par le bien. Morale non de faiblesse et de lâcheté comme le christianisme, mais de dignité ferme et haute, observe M. Soulié.

Voici encore la philosophie de Lao-Tseu, qui est un essai de métaphysique confuse et aussi imprécise que le *In principio erat Verbum.* On y trouve cependant une notion de relativisme, et des idées qui se rapprochent des théories pythagoriciennes. Je ne puis passer ici en revue tous ces philosophes, je veux seulement m'arrêter un instant à la doctrine de Yang-Tchou (ɪᴠᵉ siècle avant J.-C.) qui, après avoir constaté l'égoïsme naturel de l'homme voulait, qu'au lieu de détruire ou de nier cette force on la reconnût comme toute puissante et qu'on en fît la base de la morale. Idée d'une profonde sagesse.

L'histoire de la littérature chinoise est étroitement mêlée à l'histoire même de l'empire, et pendant que les philosophes chinois poursuivaient leurs spéculations dont le peuple devait extraire une religion (en Chine, c'est la littérature qui est la religion, et les livres des Philosophes les Sacrés Evangiles) — la société chinoise achevait de se transformer. Pour donner une idée de l'état de civilisation où elle était arrivée au ɪɪᵉ siècle avant J.-C. sous le premier Empereur Auguste, je citerai cette page :

La Cour dut présenter à cette époque un luxe inouï. Le premier empereur avait construit son palais, qu'il agrandissait sans cesse, sur la rive sud

de la Weï... Sur la rive nord, en face de ses jardins, il fit reconstruire tous les palais des rois qu'il avait vaincus. Aussi la rivière présentait-elle un aspect merveilleux, bordée de constructions somptueuses, de jardins ombragés où des danseuses évoluaient par groupes au son d'orchestres qui ne cessaient jamais de jouer. On comptait 270 palais ainsi disséminés dans la verdure.

L'histoire de la Chine se trouve résumée dans *le Miroir Universel* (du IVe siècle avant notre ère jusqu'au XIVe siècle). C'est, écrit M. Soulié, le livre d'histoire le plus important, le plus complet et le mieux fait que présente la Chine, l'on peut même dire le monde entier, « car aucun pays ne possède un ouvrage aussi détaillé et fait sur un plan aussi clair et aussi pratique ». Il ajoute : L'histoire de la Chine ne sera complètement connue qu'au jour où *le Miroir Universel* aura été intégralement traduit.

M. Soulié nous révèle encore la naissance et l'évolution du théâtre et du roman et nous donne des extraits des contes et des pièces les plus célèbres. Assez pour nous initier à ces deux genres de littérature, considérés en Chine comme inférieurs. On suit aussi dans ce livre l'évolution ou les diverses étapes de la poésie, qui atteignit son apogée sous le règne de la dynastie T'ang (635-960). Lorsqu'on parle de la poésie chinoise, un nom s'impose à notre esprit, celui de Mme Judith Gautier, qui nous a donné, ainsi que l'écrit M. Soulié, la seule traduction réellement belle des poèmes chinois dans son *Livre de Jade*. C'est à cette œuvre admirable que l'auteur de cet essai a emprunté les traductions des poèmes chinois, et ainsi toute leur beauté nous est restituée, comme en une œuvre originale. Il faut être poète pour traduire les poètes.

Et si l'on veut situer dans une atmosphère réelle les minutieuses images de cette littérature chinoise, que l'on lise les notations chinoises, écrites avec l'intensité de vision d'un fumeur d'opium et la netteté d'expression d'un peintre, dans le recueil de nouvelles de M. Bernard Combette : *Des Hommes*.

§

Ce petit livre de M. P.-J. Jouve : **les Directions de la Littérature Moderne**, me permettra de marquer ici le dernier pas de la poésie sur le sable de la vie. La métaphore est juste, puisque la poésie nouvelle, pour entrer directement dans la mer, dans la vie, a rejeté toutes les inutiles draperies des images et des métaphores et s'est voulue toute nue. M. Duhamel, le théoricien de cet art poétique nouveau, a écrit : « Il faut des yeux neufs pour regarder autour de soi, des accents neufs et délivrés de tout pour dire ce qu'on a vu. » Ainsi épilogue M. Jouve, « Une expression *immédiate*, *spontanée*, *brusque*, de la vision intérieure, plus rien de surajouté, même en

vue d'un agrément certain ; plus de coquetteries avec les mots ; plus de grâces trop visibles ; mais un assemblage de termes simples, qui doivent nous découvrir une émotion profonde de l'homme vivant, — et *rien que cela.* » La poésie veut revenir à la ligne pure, à la sobriété ; et il y a là une source nouvelle d'émotions neuves. La langue poétique, enrichie par les grands poètes du symbolisme, surchargée encore d'images par les femmes-poètes, semblait, en effet, avoir épuisé ses combinaisons de sonorités savantes et ses synesthésies : elle ne pouvait que se fixer en clichés (et c'est bien l'impression que donnent les œuvres trop parfaites de quelques jeunes poètes). C'est aussi pour cette raison que les spontanéités de Verlaine s'émoussent, tant elles ont servi, depuis. Et, seuls, ceux qui ont pleuré, à vingt ans, « aux sanglots longs des violons... » retrouveront, par exemple, dans *les Fêtes quotidiennes* de M. Guy-Charles Cros, cette même intensité d'émotion. Ce livre, admirable, clôt le symbolisme : c'est la dernière, la suprême larme verlainienne. Il est donc logique de dire qu'aux œuvres nouvelles, à celles qui renouvellent l'expression toujours mouvante d'une sensibilité toujours constante, il faut des critiques jeunes, parallèles aux artistes. Les grands critiques d'art du moment ne semblent-ils pas, eux aussi, immobilisés dans la contemplation du passé, et de leur jeunesse ? Il s'est produit en peinture la même métamorphose qu'en poésie : les impressionnistes avaient abusé de la couleur, les nouveaux peintres reviennent à la ligne ; c'est logique, aussi logique et aussi attendu que « l'expression nue » que préconise M. Duhamel. J'ai interrogé au Salon d'Automne certaines toiles dites cubistes : c'est un retour à l'académisme géométrique. Le cubisme, c'est peut-être, la dernière conséquence de l'académisme du Vinci, à moins que ce ne soit plus simplement la continuation d'Ingres, continuation vivante et non pas imitation stérile.

Aux œuvres nouvelles, des critiques nouveaux. Ainsi M. Duhamel est à la fois le théoricien de la nouvelle tendance poétique, et poète. Cela suppose une conscience de son inspiration qui est rare, mais la poésie de M. Duhamel est aussi plus intellectuelle que sensible. Il est trop intelligent pour être grand poète. C'est peut-être le reproche (inutile) que je ferai à cette trinité poétique : Duhamel, Romains, Vildrac ; ils sont trop intelligents, ils savent trop ce qu'ils font. Cela est particulièrement sensible chez M. Jules Romains qui, par volonté, exagère sa propre manière, afin de l'imposer sans doute. M. Charles Vildrac, dont l'art est peut-être plus simple encore, plus nu, est, ainsi que l'écrit M. Jouve, « entre tous celui qui mérite le mieux d'être appelé intuitif : il fait sans cesse de nouvelles trouvailles, il crée absolument. »

Poésie intellectuelle ! la qualification n'est pas péjorative : à côté de l'émotion intellectuelle que suscitent les idées, il y a dans cette

poésie une musique très sobre et très pure, une sorte de récitatif à la manière debussyste; mais pas de cuivres ni de hautbois. Cependant il faut ici abandonner la formule : de la musique avant toute chose. A côté de Romains, Duhamel et Vildrac, on doit aussi nommer René Arcos, Paul Castiaux, Georges Chennevière, Théo Varlet et P.-J. Jouve (1). Ces jeunes poètes d'ailleurs ne renient pas leurs prédécesseurs et M. Jouve écrit : « Les réalisations de la génération suivante, la nôtre, montrent la direction énergique qu'ont tracée les œuvres de Verhaeren, de Jammes et de Paul Fort. A la suite des essais symbolistes et plus puissamment qu'eux, ces œuvres ont contribué à former *une matière nouvelle de poésie lyrique*, essentiellement adéquate à la réalité moderne et à la forme d'esprit que cette réalité nous impose. Ce fut un long effort, plus ou moins avoué, vers un art simple et direct, procédant d'une vision intuitive et renouvelée des choses. » Vision intuitive et renouvelée qu'il faudra bien renouveler encore dans dix ans : après l'entrave de M. Duhamel, on reviendra sans doute à la draperie romantique et à la traîne symboliste. C'est le changement qui donne l'illusion de la nouveauté. Sous la forme des rythmes comme sous la housse des robes, la poésie et la femme sont immuables.

§

Parallèlement à l'unanimisme de M. Jules Romains, M. Henri-Martin Barzun a formulé cette tendance collective de la poésie, qui semble s'imposer en ce moment : **l'Ere du Drame**, *essai de synthèse poétique moderne*. Ce n'est d'ailleurs pas ici une formule à priori, mais plutôt la constatation d'un fait et le résumé, l'explication d'une œuvre, celle de M. Barzun lui-même, et des œuvres des jeunes poètes pris eux aussi dans ce courant qu'il faut nommer collectif pour le distinguer de l'unanimisme, auquel il ressemble comme un frère. Mais cette similitude nous montre la fatalité de cette tendance, qui serait la synthèse de l'individualisme lyrique. L'Ere du Drame, ce n'est pas une réaction contre la tradition, c'en est la continuation et le parachèvement. Déjà l'œuvre des maîtres comme J.-H. Rosny, Paul Adam, Verhaeren est une indication de cette tendance qui veut se généraliser. L'individualisme, l'intimisme de la poésie symboliste devaient aboutir à une poésie plus vaste, plus collective : « Vous avez pensé, écrit M. Gustave Kahn, en tête de *la Terrestre tragédie*, comme quelques-uns de nos aînés, qu'il avait manqué aux jeux poétiques des précédentes années quelque chose de général et de lar-

(1) Il faudrait encore ajouter ici le nom d'un jeune philosophe, trop tôt disparu : Henri Franck, l'auteur de *la Danse devant l'Arche*, qui est une œuvre très caractéristique, très typique de cette pensée nue. Et peut-être que l'intellectualisme philosophique de ce jeune poète aura marqué la première étape de ce lyrisme intellectuel. On peut même déjà deviner la répercussion de cette manière d'introspection intellectuelle dans l'œuvre toute actuelle d'un poète naguère « ébloui » par la vie.

gement humain, quelque chose de semblable aux belles déclamations dont Victor Hugo avait dû saluer certaines aubes. Il est vrai que, sauf des poèmes polémiques et des chants héroïques assez rares, la plupart des bons poètes qui ont vieilli se sont réservés à des peintures sentimentales, à des visions personnelles, très souvent belles et désolées, très harmonieuses, très claires, qui ne sont point de l'art égoïste, mais qui pourraient le paraître, puisqu'elles résument surtout la joie et la douleur d'un homme. »

Ainsi que je l'insinuais à propos de l'intellectualisme de M. Duhamel, la poésie semble avoir momentanément épuisé la source du lyrisme directement sentimental : elle cherche à sentimentaliser les idées que la science a versées dans nos cerveaux depuis quelques lustres : idées émouvantes dont ce sera le rôle de ces derniers poètes de les transformer en divins lieux-communs. M. Barzun, dans ses *Poèmes de l'Homme* et ses *Chants de l'idée*, évoque toutes ces pensées philosophiques de l'instant qui nous inquiètent ou qui nous rassurent : idées qui habitent la collectivité des cerveaux ainsi qu'une hantise religieuse. Ce sont là de merveilleux thèmes philosophiques à rajeunir, à renouveler, ainsi que l'a réalisé M. Barzun. L'inquiétude de l'homme devant son éphémère et incompréhensible destinée est un motif lyrique aussi troublant que l'extase de l'amant devant les seins de sa bien-aimée :

Savoir qu'elle (la Terre) se meut comme un point dans l'espace,
Invisible, inconnue à jamais des lointains !
Oh ! savoir, dans ce ciel, sur quelle infime place
Nous venons à la vie et brisons nos destins !

Et s'il se glisse un espoir presque métaphysique dans ce lyrisme collectif; si, à l'éphéméréïté de l'individu, s'y oppose la perpétuité de la race, je me réjouis, sans pouvoir y participer, de cette consolante sentimentalisation de l'idée la plus décourageante qui soit.

§

M. Robert de Montesquiou a cherché les incarnations actuelles de Philaminte, Armande et Bélise; il les a trouvées et nous les révèle avec une cruauté un peu trop facile, peut-être, dans ce **Brelan de Dames**. Sans doute, il existe à l'heure présente toute une littérature féminine et poétique de la plus déplorable niaiserie, mais ce sont là petits jeux sans conséquence. Les seuls coupables, ce sont les lecteurs qui s'y laissent prendre, et ne savent pas distinguer entre le génie d'une Noailles et les bégayages de la dame aux lucioles. Cette poésie d'ailleurs, s'il est permis d'employer ici ce mot, correspond à la mentalité, à la sentimentalité plutôt, de toute une classe de la société; l'autre poésie, la vraie, ne serait pas sentie dans les salons. Le succès, quel qu'il soit, porte en lui-même son explication, et aucune

gloire même imméritée ne fait de tort à d'autres gloires en réalité mieux justifiées. Plutôt que de s'indigner, il faut toujours rechercher les raisons ethniques et sociales de ces apparentes absurdités de la gloire. La poésie de la duchesse de Rohan, puisqu'il faut l'appeler par son nom, mais c'est délicieux, c'est charmant, et cela n'a jamais pu troubler personne. Et si je lisais, ce qui ne serait pas invraisemblable, qu'elle a plus de génie que Verlaine, dont elle n'est pas jalouse puisqu'elle l'invite parfois à ses thés littéraires, cela m'amuserait beaucoup, et on n'a pas tant d'occasions de s'amuser (1). Voici une petite anecdote que je cueille dans le volume de M. de Montesquiou ; je la résume, pour arriver tout de suite au trait : un éditeur a réalisé une réimpression des *Pensées de Pascal*, qui lui a coûté fort cher. La souscription ne donne pas ce qu'il en attendait. Que faire ? Un ami lui souffle ce conseil admirable : *Obtenez une préface de la duchesse de Rohan !*

Le cas de Mme Bulteau est plus grave, mais seulement pour ceux qui la prennent au sérieux (quelle économie de temps, lorsqu'une signature nous avertit qu'il est inutile de lire un article ou un livre). M. Jean de Bonnefon a très lucidement résumé la psychologie de cette dame : « Elle fait naître cette pensée dans l'esprit du lecteur : « Je suis tombé sur un vieux journal. » C'est toujours le bavardage de Mme de Girardin, diminué par une préoccupation de philosophie virile. Quand elle signe *Jacques Vontade*, Mme Bulteau ne donne pas l'illusion de la virilité littéraire. Elle est simplement une impuissance qui veut faire l'homme. »

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Arthur Chuquet : *1812. La Guerre de Russie.* 1re, 2e et 3e Séries. Fontemoing et compagnie, 3 vol., 7,50 chacun. — Baron de Baye : *Smolensk, les Origines, l'Epopée de Smolensk en 1812.* Perrin, 5 fr., illust. — Frédéric Masson : *Napoléon à Sainte-Helène. 1815-1821*, Ollendorff, 7,50. — Frédéric Masson : *Autour de Sainte-Hélène*, 3e série, Ollendorff. 3, 50. — Paul Frémeaux : *Souvenirs d'une petite amie de Napoléon.* E. Flammarion, 0,95, illust. — Eugène Welver : *En feuilletant de vieux papiers*, Calmann-Lévy, 3,50. — Memento.

M. Arthur Chuquet a publié, à de courts intervalles, trois séries

(1) En voici une : M. Clément Vautel écrit dans *le Matin* : « Nous nous moquons de la façon la plus complète des « chefs-d'œuvre » de MM. Paul Fort, Stuart Merrill, Vielé-Griffin et autres Francis Jammes ». Voilà qui est net, et remet définitivement à leur place ces « poétaillons » de brasserie. « Ces gaillards-là sont vraiment drôles ! » Remarquez que M. Vautel est peut-être l' « écrivain » le plus lu de France ; il représente l'opinion publique, sur laquelle est basée la démocratie. Le représentant du peuple ajoute : « Le moindre fait-divers vaut toutes ces sornettes. » Les journaux ont vraiment d'autres nouvelles à annoncer que l'apparition d'un livre de ces « gaillards-là » et ces feuilles n'ont pas assez de leurs douze pages pour publier les portraits et la biographie des assassins et des satyres. Heureusement que M. Vautel veille sur la littérature. Sans lui, les instituteurs allaient peut-être prendre la poésie des Vielé-Griffin et autres Francis Jammes au sérieux. Ils sauront maintenant que ce n'est qu'une mystification de brasserie.

de Notes et Documents sur **1812, La Guerre de Russie**. Les « documents » sont des pièces, des rapports, des lettres officielles ou privées ; les « notes » sont des notices, de brefs articles sur la campagne de Russie. Quelques-uns de ces écrits sont traduits de l'allemand ; d'autres ont déjà paru en français, mais étaient peu connus. On les a mis en relief. Les nombreuses lettres officielles et de service sont extraites des archives de la Guerre. Des collections particulières ont aussi fourni un contingent.

On se demande pourquoi, les trois volumes ayant été publiés en peu de temps, la succession chronologique ne s'étend pas de l'un à l'autre, au lieu de recommencer, à chaque fois, dans chacun d'eux ? La lecture en eût été plus commode et eût offert une véritable gradation. Dans l'état présent, au contraire, c'est un peu la même histoire que l'on recommence trois fois. On ne saurait s'en plaindre, du reste, la matière de ces volumes valant grandement la peine d'être recueillie, de quelque façon que ce soit.

Les lettres de service, les correspondances d'état-major ont en général un intérêt surtout technique. Mais rien qui pique davantage la curiosité que les lettres privées, les articles, ou encore tels souvenirs. Quoi de mieux, par exemple, pour rendre les préoccupations de Napoléon au début de la campagne, que le fragment autobiographique où Schön, l'ami de Stein et de Hardenberg, raconte son entrevue avec l'Empereur à Gunbinnen ? Napoléon y insiste surtout sur trois questions, sur ce que l'on pense de la guerre qui commence, sur certains droits historiques de la Pologne et sur le problème des subsistances. Schön décrit la misère qui attend l'armée en Pologne ; et à ceci grande attention de l'Empereur, qui semblait s'en douter, et qui dit à Berthier : Voyez-vous ? Plus loin, une conversation de Napoléon avec Gouvion Saint-Cyr confirme ce qu'on savait de l'intention où était l'Empereur d'achever à Smolensk, où il comptait atteindre l'ennemi, une première campagne de Russie. A la fin de la 1re série (décembre), un nouvel extrait des Papiers de Schön nous fait connaître les dispositions de la Prusse, dès la mi-novembre, au premier bruit du désastre. Schön a particulièrement renseigné son gouvernement sur le corps prussien d'Yorck. Ceci n'est pas indifférent, quand on songe à l'événement considérable, alors prochain, de la convention de Tauroggen. Un fragment de Max Lehman, qui s'ajoute à celui de Schön, est utile aussi pour nous montrer la Prusse à la fin de 1812.

Quant aux récits, lettres, etc., concernant les opérations de guerre, les batailles, Moscou, la retraite, ils abondent, toujours curieux, maintes fois tout à fait remarquables. Lire le récit, par Brandt, de la bataille de la Moskowa, c'est lire un extrait des mémoires anecdotiques les plus attachants peut-être dont la guerre de Russie ait été l'objet. Signalons les pages du même et celles de Louis de Buman, de Kal-

ckreuth, de Rosselet sur le passage de la Bérésina. L'auteur de la lettre publiée par Rosselet, le capitaine Rey, a vu de près Napoléon, lors de la terrible crise, « adossé contre des chevalets qui se trouvaient sur la rive », taciturne, ne parlant que pour activer, « d'un ton d'humeur et d'impatience », le chef de l'équipe des pontonniers, lequel lui répond « avec vivacité et assurance », lui montrant ces pauvres gens jusqu'au cou dans l'eau glacée. Et tant d'autres traits ; mille détails. Les ordres de service eux-mêmes finissent par devenir poignants : on y voit la paralysie croissante de l'armée. Ces trois copieuses séries sont, en somme, l'histoire même, la plus vivement narrée, la plus impressionnante, de l'immense et sinistre expédition de 1812. Il fallait l'érudition et la curiosité fervente de M. Arthur Chuquet pour faire surgir une telle foule de témoins.

C'est aussi dans des extraits, donnés en appendice, que se trouve, pour une part, l'intérêt de l'ouvrage de M. le Baron de Baye sur **Smolensk**. On sait quelle importance eut Smolensk sur la route de l'invasion napoléonienne. Là fut l'étape décisive, hélas ! Là s'offrit une question terrible : s'arrêter, ou continuer. L'on continua, et ainsi la péripétie fut tout ce qu'il fallut pour permettre bientôt tous les désastres. Dès ce moment-là, Schwarzenberg, en goût de défection, avertissait Metternich. Les extraits donnés là-dessus sont, disons-nous, attachants, et la valeur documentaire en est maintes fois assez neuve (pas toujours). Dans le corps du volume est racontée la bataille de Smolensk, avec les circonstances qui la précédèrent et la suivirent. Les sources utilisées sont aussi assez nouvelles. M. de Baye a consulté des documents qu'on peut dire récents, comme les souvenirs du Colonel Biot, les souvenirs de l'Amiral Tchitchagoff, la correspondance d'Alexandre et de Bernadotte, les Mémoires du baron de Lowenstern, ceux du prince de Wurtenberg, les Papiers concernant la guerre de 1812, etc. Ceci confère de la valeur au récit de M. de Baye. Mais ce récit paraît par trop succinct. Il semble que l'auteur eût pu tirer plus grand parti des documents. L'histoire médiévale de Smolensk, racontée dans une première partie, est sans doute curieuse, et fixée non sans érudition ; et cependant on donnerait facilement ces matières préliminaires pour un exposé plus circonstancié des opérations de 1812. On goûtera les illustrations documentaires du volume.

§

Voici trois nouveaux ouvrages sur Sainte-Hélène. On trouvera, dans la collection de ces chroniques, mainte page relative à ce sujet : nous ne nous y étendrons pas autrement, par conséquent. Non que l'ouvrage de M Frédéric Masson sur **Napoléon à Sainte-Hélène** n'eût de quoi nous convier à quelque développement, car il constitue, d'une certaine façon, comme on va le voir, un « ensemble »,

et tenté dans les conditions de compétence qu'on peut imaginer. Du reste, M. Masson a fait précisément servir sa science à plutôt restreindre les limites de son sujet. « Sur quatre des six années de la Captivité, dit-il, l'on ne possède aucun témoignage. » Les deux premières années sont très connues, grâce au récit de Las Cases et surtout de Gourgaud. Mais après, selon M. Masson, rien de ce que l'on a (O'Meara, Montholon, Antommarchi, Marchand et ce que M. Masson a pu connaître des souvenirs de Bertrand) « ne permet de rétablir, même sommairement, la vie quotidienne de Napoléon depuis 1818 jusqu'à l'extrême fin de 1820 ». Quant aux documents d'origine anglaise, précieux en ce qui concerne les rapports de Napoléon avec les Anglais, ils seraient « sans valeur » quant à la vie intime de Longwood, « nul Anglais, depuis la rupture entre l'Empereur et Lowe, n'étant entré dans la maison... Ce qui est publié, surtout depuis les derniers ouvrages de M. Frémeaux, est amplement suffisant. »

Tout ceci est peut-être un peu trop restrictif. Pour ne parler que des documents anglais, les livres de M. Frémeaux en ont montré la ressource. Quoi qu'il en soit, l'état du sujet reconnu de la sorte, M. Masson n'a pas cru pouvoir adopter la forme chronologique. Le plan est purement rationnel. Le point de départ bien établi, c'est-à-dire « la situation juridique de Napoléon, expliquant, justifiant, exaltant sa résistance à l'oppression anglaise », les personnages sont mis en scène : tous les Français, et, parmi les Anglais, Hudson Lowe, principalement, sans oublier derrière lui Lord Bathurst. Et alors le drame se déroule, offrant « rangées en ordre », autant qu'il a été possible, « les questions qui se sont présentées quant à la captivité, et qui ont déterminé la lutte entre le Captif et son geôlier ». Ainsi est construit le livre. La maladie fournit l'épilogue, mis au courant de la documentation récente.

En résumé, ce qu'il y a de plus neuf dans le livre est la partie biographique, l'information biographique de M. Masson, dans le domaine de l'histoire napoléonienne, étant certainement la plus riche qui soit à cette heure. Il s'ensuit que les personnages sont plus complètement dessinés qu'ils ne l'ont encore été. Il faut noter encore, parmi les choses neuves ou moins connues, l'histoire de la mission du commandant de Rigny, mission qui donne à penser que la Restauration fit au moins un geste vague pour s'emparer de Napoléon à l'Ile d'Aix ; ou encore l'interprétation donnée au départ de Las Cases, départ singulièrement cherché, mais dont on ne saurait s'étonner, Las Cases devant plaider en Europe la cause de l'Empereur ; ou enfin l'appréciation du rôle de Gourgaud. D'autres choses encore : l'affaire du buste du Roi de Rome, etc. Pour le reste, pour le fonds connu, commun et au livre de M. Masson et aux autres ouvrages, il revient à M. Masson le mérite de l'avoir présenté avec une précision et une critique

supérieures. Critique même trop sévère, qui semble rester, — c'est mon impression finale, — plutôt *en deçà* de la mesure. Inutile d'ajouter que, comme « lecture », c'est tout ce qu'il y a d'intéressant.

En deçà de la mesure, disais-je. Il est juste d'ajouter qu'on peut se dédommager ailleurs, car M. Masson a, autant que sur Sainte-Hélène même, dirigé ses recherches **Autour de Sainte-Hélène**. Voici une troisième série d'études sur ce dernier sujet. Sainte-Hélène même et autour de Sainte-Hélène : n'eût-on pas pu fondre en une seule ces deux matières si connexes? Certaines répétitions eussent été évitées, en même temps qu'on eût ajouté au sujet principal certaine richesse de détails. Nous avons parlé en leur temps des deux premières séries; cette troisième est non moins intéressante, bien que, du strict point de vue « hélénois », certains chapitres n'en soient peut-être pas indispensables. Les entours de Sainte-Hélène s'étendent parfois bien loin. On trouve surtout, comme vrai morceau d'histoire hélénoise, la substantielle étude sur les médecins de Napoléon. Les pages sur le Retour des Cendres sont un pamphlet anti-orléaniste qui pourrait figurer aussi, en épilogue, dans une histoire de la Captivité. Mais le morceau de résistance du livre, l'étude, d'ailleurs curieuse, sur « le père de la Comtesse Bertrand, Arthur Dillon, général en chef de l'armée des Ardennes (1758-1794) », ne se rattache que par un lien bien ténu au sujet principal. Il n'est pas inutile, du reste, de connaître avec quelque détail le rôle joué par ce grand seigneur anglais pendant la Révolution; et d'apprendre aussi, à cette occasion, « de quelle façon Dumouriez avait organisé le complot orléaniste » ; et ce qu'il y eut, au juste, dans « le fameux complot dont Dillon fut prétendu le chef, cet amas de folies dont la faction robespierriste fit découler la séparation du Dauphin et de sa mère, la mise en suspicion de Camille Desmoulins, la mise hors la loi des Dantonistes », etc. Que de choses, on le voit, chez cette Mme Bertrand, du côté paternel. Mais on n'en devait guère parler à Sainte-Hélène, pour la bonne raison qu'on y était beaucoup moins au fait de tout ceci que M. Frédéric Masson. Et Mme Bertrand ne s'en serait pas moins ennuyée.

Un des rares bons moments de Napoléon à Sainte-Hélène fut, au début de l'exil, le laps de temps qu'il passa aux Briars, — avant l'installation à Longwood, — chez M. Balcombe, négociant aisé. Le cottage Balcombe était égayé par deux fillettes, assez mal éduquées, sauvageons des colonies, mais charmantes, la cadette surtout, Betsy, âgée de quatorze ans, « gamine endiablée », et d'ailleurs déjà presque femme. Vite familiarisée, elle traita Napoléon en camarade, celui-ci laissant faire, amusé. D'ailleurs les hommes de génie sont plus près de l'enfance que les autres hommes ; ceci se voit bien dans leurs moments de détente, de loisir; et le loisir ne manquait malheureusement pas à l'exilé. Ce que je ne savais pas, c'est que Betsy Balcombe,

devenue Mrs Abell, eût laissé là-dessus des « Recollections », éditées en 1843, et rééditées ensuite à plusieurs reprises. M. Paul Frémeaux, l'historien classique de Sainte-Hélène, donne de ce document une attachante adaptation française, sous le titre de : **Souvenirs d'une petite amie de Napoléon**. Des lectures déjà anciennes m'avaient laissé, de Betsy Balcombe, le souvenir inexact d'une toute gamine : rien qu'une très petite fille, par exemple, pouvait être assez inconsciente pour pousser le sans-gêne jusqu'à menacer, par jeu, Napoléon d'une épée. Mais, les traits se précisant par ces Mémoires, il apparaît que, non pas cette jeune enfant, mais bien cette adolescente a quelque importance épisodique dans l'histoire de Sainte-Hélène. Il n'est pas indifférent que, dans les espiègleries de Betsy, le grand homme se soit un instant, un court instant, reposé de l'Empire, lui qui, même et surtout à Sainte-Hélène, et jusqu'à l'extrême fin, s'en reposa si peu. Et il y a, de la sorte, toute une veine de détails charmants, d'une mélancolie sans pareille, à y réfléchir. C'est aussi, d'une façon plus générale, une nouvelle vue ouverte sur la vie quotidienne de Napoléon à Sainte-Hélène. Ces Mémoires, dit M. Frémeaux, sont, du moins quant à l'essentiel, d'une « véracité hors de conteste ». Quelques inexactitudes, et quelques traces de compilation ont disparu. Des pages complémentaires donnant de nouvelles relations, inédites ou inconnues en France, d'Anglais qui purent voir l'Empereur, apportent de nouveaux détails sur les trois dernières années de Napoléon. L'ouvrage est édité dans la même collection illustrée où parut un précédent volume sur « Les derniers Jours de l'Empereur ».

§

M. Eugène Welvert est un de nos érudits qui, **en feuilletant de vieux papiers**, trouvent des choses valant la peine d'être dites. Ces vieux papiers se rapportent à la Révolution, l'Empire, la Restauration, encore et toujours et à jamais ! Plus spécialement, M. Welvert a utilisé, aux Archives, un fonds peu connu, uniquement composé, paraît-il, de « placets », demandes de secours, de pensions, d'emplois, etc. Tout l'immense « quémandage » est là, d'un temps qui fut par excellence un temps de quémandeurs, ayant été une ère de ruines et de fortunes soudaines. Rien qu'avec ces dossiers de suppliques, l'histoire quelque peu bohême de la Société française, depuis 1789 jusqu'à 1830, pourrait déjà s'écrire ! Et de fait M. Welvert, à condition, bien sûr, d'utiliser aussi quelques appoints venus d'autre part, a pu retrouver bien du monde de ces temps-là. Malheureusement, composé d'une quantité d'études plus ou moins longues, le volume se prête mal au compte-rendu. Je suis forcé de choisir. Je citerai donc, comme un bon spécimen des études de M. Welvert, les pages sur Madame de Rivarol (la besogneuse veuve du caustique Rivarol) se suspen-

dant à la sonnette des bureaucrates de la Révolution, quelle aubaine pour la rancune venimeuse de ceux-ci !) ; et surtout celles sur l'Affaire Favras, suite d'hypothèses qui vont assez profond dans les eaux troubles du temps. Il y a là des gens qu'on voit en mystérieuse posture à la Révolution, et qu'on revoit en attitude non moins énigmatique à la Restauration. Quel long et continu courant d'affaires et d'êtres souterrains cela suppose ! On sait ce que fut l'Affaire Favras au début de la Révolution : en apparence, un complot pour débarrasser Louis XVI de ses Lafayette et autres Bailly ; en réalité, probablement, une tentative pour compromettre à fond le malheureux roi ; tentative inspirée, — pourquoi pas ? moi, je veux bien, et, en tous cas, c'est assez dans le caractère du personnage, — par le Comte de Provence, trop pressé de s'asseoir sur le trône fraternel. Tout ceci est suivi à la piste au moyen de demandes de subvention faites soit par des affidés probables, soit par les héritiers frustrés du triste Favras. Excellente piste : la preuve, c'est qu'on y rencontre Sémonville; et là où l'on trouve Sémonville, on est sûr d'être en authentique pays d'intrigue. Et elle commence au pied du gibet de Favras pour aboutir, quelque vingt ans plus tard, dans le cabinet de Louis XVIII ! Toute une époque. C'est bien là le monde trouble qu'allait si puissamment manier Balzac. Mais la place me manque. Je dois me contenter de signaler en bloc les autres histoires, pour la plupart dans le même goût, qui n'est pas sans saveur.

MEMENTO. — *Revue historique* (novembre-décembre 1912). A Renaudet : « Erasme, sa vie et son œuvre jusqu'en 1517, d'après sa Correspondance, 1re *partie*. » (« Opus Epistolarum Desiderii Erasmi denuo recognitum et auctum per P. S Allen, Oxford, at the Clarendon Press, 1906-1910, 2 vol. in-8°. ») Paul Matter : « Les Origines des Cavour : *suite et fin*. » (Cette étude généalogique aboutit à une intéressante psychologie de Cavour.) Jean Marx : « Un nouveau récit de la mort de Guillaume le Conquérant. » (Tiré des Harleian Mss. du Bristish Museum, n° 491. Le passage utilisé n'avait, pense M. Marx, jamais encore été publié.) A Girard : « Une négociation commerciale entre la France et l'Espagne en 1782. » (La correspondance échangée au sujet de cette négociation, qui échoua, « permet de préciser l'état des relations franco-espagnoles en 1782 ».) Bulletin historique : Histoire byzantine, Publications des années 1910-1912, par Louis Bréhier. Histoire de France, Époque contemporaine, par E. Driault. Histoire d'Allemagne, par A.-O. Meyer. Bibliographie.

EDMOND BARTHÈLEMY.

SCIENCE SOCIALE

André Poëy : *La Paix mondiale*, Garnier, 3 fr. 50. — François Maury : *Nos hommes d'État et l'œuvre de réforme*, Alcan, 3 fr. 50 — Paul Boncour : *Les Retraites, la mutualité, la politique sociale*, Bordeaux, Librairie de la Mutualité, 1 fr. 50. — Aupetit et autres : *Les Grands marchés financiers*, Alcan, 3 fr. 50. — Aug. Arnauné :

La Monnaie, le Crédit et le Change, Alcan, 8 fr. — Etienne Martin : *Histoire financière et économique de l'Angleterre, 1066-1902*, Alcan, 2 vol., 20 fr. — Jean Amade: *L'Idée régionaliste*, Comet, Perpignan, 2 fr. 50 — Memento.

Puisque la guerre continue à faire rage dans les Balkans (du moins à l'instant où j'écris), profitons-en pour lire **La Paix mondiale**, *sa psychologie physiologique à travers les siècles*, de M. André Poëy, livre assez fumeux et démesuré, comme le titre et le sous-titre le font pressentir. L'auteur se réclame d'Auguste Comte, mais, une fois de plus, son exemple montre que le positivisme peut recouvrir le plus aveugle des mysticismes ; cette paix mondiale qu'il nous promet « quand les moteurs sociaux auront remplacé les moteurs personnels, et quand le raisonnement humain positif aura détrôné le raisonnement théologo-métaphysique, et quand les guerres offensives et défensives se seront transformées en activité industrielle » (ah ! le triple beau billet qu'a La Châtre !) il compte, pour l'établir, sur une formidable coalition internationale clouant au ban de la lèse-humanité (*sic*) le souverain nourrissant des projets de conquête. Comment ébranler une conviction aussi solide? Et comment persuader ce digne savant (M. Poëy a fondé les observatoires de La Havane et de Mexico et a écrit un livre sur l'art d'observer les nuages pour prévoir le temps) qu'il est peut-être plus facile de classifier les *cumulus* et les *nimbus* que les peuples et les états? Voici, par exemple, pour ceux qui aiment les plans à la Sully, le tableau de la confédération internationale qu'il propose : elle comprend quatorze blocs, le latin, le germanique, le britannique, le russe, le hongrois-polonais, le hollandais-belge, le scandinave, l'ottoman, le balkanique, le nord-africain, l'africain-nilotique, l'africain nigritien, l'américain anglais et l'américain latin, mais qui ne voit que l'établissement de cette confédération (où ne figurent, d'ailleurs, ni l'Inde, ni la Chine, ni le Japon, ni l'Australasie) demanderait plus de sang que toutes les guerres de conquêtes possibles? La réalité fait d'ailleurs de meilleure besogne que l'imagination de notre auteur, et grâce à elle sont déjà libres les Albanais, Macédoniens et Thraces que M. Poëy maintenait odieusement sous le joug turc. Encore quelques libérations, celles des Polonais, des Alsaciens-Lorrains, des Transylvains, des Croates, des Finlandais, des Irlandais, etc., et l'on pourra parler de paix mondiale, mais pas avant ! et même après, il sera bon de prendre quelques précautions contre les accès possibles de certains goûts de revenez-y chez les anciens sultans et kaisers.

§

D'ailleurs, si, avant de refaire la carte du monde, nous commencions par cultiver notre jardin ! Là serait la sagesse même. A le faire, nous pourrions prendre pour guide M. François Maury qui, dans son livre **Nos Hommes d'Etat et l'Œuvre de réforme**, nous signale-

ce qu'il faudrait entreprendre tout d'abord : l'amélioration de notre parlementarisme, lequel non seulement apparaît inférieur à sa tâche sociale et nationale, mais pis encore, s'acquitte fort mal (je reproduis les termes mêmes de l'auteur) des œuvres traditionnelles de justice et d'administration. Non, certes, que M. Maury demande coups d'état ou révolutions; il consent à partir des institutions existantes, si viciées soientelles, mais il veut les amender et les adapter à la situation présente. Peut-être, à ce sujet et sur un point spécial, trouvera-t-il des indications utiles dans une Enquête sur les modifications à apporter à la présidence de la République que publie *la Revue des Français* et à laquelle il aurait pu répondre. Mais que d'autres institutions il y aurait encore à nettoyer et à rajeunir ! L'insuffisance du contrôle financier sur les dépenses de l'Etat, que l'auteur étudie de près, est un vrai scandale dans un pays qui sacrifie tant au culte de la comptabilité régulière. Et que dire de la pression du gouvernement sur les communes, qui stérilise notre vie locale, et de son indifférence à l'égard des vrais fléaux nationaux : dépopulation, alcoolisme, criminalité, parasitisme, violence ?...

§

Dans l'état actuel des choses n'aboutissent que les réformes d'intérêt électoral et qui ne sont d'ailleurs faites que dans le sens politicien. Ainsi les retraites ouvrières et paysannes, que M. Paul-Boncour, un des auteurs de la loi du 31 mars 1910, glorifie dans son livre **Les Retraites, la Mutualité, la Politique sociale**. Si l'on avait proposé de verser 100 millions par an aux femmes en couches pour leurs nourrissons, la loi n'aurait pas passé : est-ce que les nourrissons votent ? Mais les vieux électeurs, eux, sont sacrés! Pour se les concilier on n'a même pas voulu s'arrêter au forfait de 100 millions que proposait de fixer M. Caillaux, la seule idée bonne qu'ait jamais eue ce néfaste homme d'Etat, et il est probable que nous aurons à payer dans quelque temps 2 et 300 millions, qui s'ajouteront aux cinq milliards actuels sous lesquels nous plions. Assurément les bénéficiaires de ces impôts nouveaux ne s'en plaindront pas, mais la question est de savoir si le pays s'en trouvera bien ; et s'il n'aurait pas mieux valu affecter ces 2 ou 300 millions par an à des œuvres d'intérêt vraiment général et fécondant, même à des ports de second ordre et à des chemins de fer d'intérêt local. Dira-t-on que l'un n'empêche pas l'autre ? C'est ce qui est à savoir. Sur un ensemble de salaires et revenus qui est de 22 à 23 milliards, l'Etat prélève déjà 5 milliards. Quelque élastique que soit la matière contribuable, il ne semble pas que cette proportion puisse être dépassée, et à bien des indices dévoilant que le pays commence à s'appauvrir, on peut croire que la proportion est déjà trop forte. Mais l'appauvrissement est une

maladie sournoise, et les peuples ne s'aperçoivent de l'étiolement économique qui les a gagnés que quand il est déjà trop tard. Il est à craindre que, chez nous Français, cette maladie, dont les débuts ne nous gênent guère, vivant de notre graisse comme nous faisons, prenne soudain, dans une génération ou deux, une acuité redoutable. D'un côté la population du pays tendant à décroître, la charge, qui restera la même, si les politiciens ne l'aggravent pas, pour un nombre moindre d'épaules, sera d'autant plus lourde ; d'un autre côté, les savants envisagent sérieusement la prolongation moyenne de la vie jusqu'à 80 ans et au delà, et les calculs de nos lois de retraites ont été faits pour une longévité moitié moindre ; il faudra donc choisir entre l'écrasement ou la déconfiture. Mais l'après moi le déluge, s'il n'avait pas été dit par un roi, serait inventé par un politicien à réélection. J'ajoute que, pour pousser le cri d'alarme à la vue du gouffre où nous allons, il faut se trouver dans des conditions d'indépendance bien rares en France ; on ferait vite le compte des gens de sang-froid qui, comme M. Paul Leroy-Beaulieu ou M. Yves Guyot, ont critiqué le principe même de la loi ; tous ceux qui ont eu à l'apprécier sont allés de l'éloge au dithyrambe, l'un parce qu'il a l'âme sentimentale, l'autre parce qu'il a l'esprit politicien, le troisième parce qu'une république ne peut pas faire moins pour la démocratie souffrante que les royaumes et empires voisins ; et personne ne fait cette simple réflexion qu'avant la loi aucun vieux travailleur ne mourait de faim et qu'après la loi ce sera toujours l'ensemble des travailleur qui en supportera le coût et le contre-coup.

§

De l'économie politique il est facile de passer à l'économie financière. Passons-y avec ce groupe d'élèves de l'Ecole des sciences politiques qui, en 1912, a étudié les **Grands marchés financiers**. L'importance de ces grands marchés n'a jamais été plus grande qu'aujourd'hui où ce sont vraiment les gros banquiers, beaucoup plus que les arbitres de la Cour de la Haye, qui sont maîtres de la paix et de la guerre. C'est donc avec fruit qu'on lira ou mieux qu'on étudiera, — car la matière est singulièrement technique — les renseignements qu'ont donnés successivement M. Aupetit sur le marché parisien, M. Lucien Brocard sur celui de Nancy et des autres villes de province, M. Armaguac sur celui de Londres, M. Delamotte sur celui de Berlin et M. Aubert sur celui de New-York. Les personnes qui se figurent que la science de la Bourse est aussi simple que celle du baccarat se détromperont en lisant un livre de ce genre. Ils se confirmeront dans leur nouvelle opinion en se plongeant dans l'étude du livre classique de M. Arnauné sur **la Monnaie, le Crédit et la Change**, dont la cinquième édition vient de paraître, et qui

leur éclaircira tous les arcanes du mécanisme de la circulation ainsi que des systèmes de monnaie métallique et de monnaie fiduciaire; et peut-être, mis en goût par l'acquit de connaissances solides, consacreront-ils leurs veilles à approfondir **l'Histoire financière et économique de l'Angleterre**, de M. Etienne Martin, histoire instructive malheureusement pour nous, car c'est grâce à sa richesse et à sa bonne gestion financière que l'Angleterre, après une seconde guerre de cent ans, nous accabla définitivement en 1815. Sa dette était alors de 22 milliards de francs, et la nôtre seulement de 2 1/2. Depuis lors, surtout depuis la guerre qui nous a coûté 13 milliards, notre situation a empiré, et en 1901 nous consacrions 1.245 millions au service de notre dette contre 500 millions seulement pour l'Angleterre; mais celle-ci par la suite — l'auteur aurait dû le noter, — a eu les frais de la guerre du Transvaal, et de plus sa dette locale est bien supérieure à la nôtre.

§

M. Jean Amade a raison, dans son livre sur **l'Idée régionaliste**, d'insister sur les différences entre la décentralisation et le regionalisme. Quand on décentralise, on ne sait où l'on s'arrête, c'est la désagrégation à l'infini ; tandis que le régionalisme est organisateur, constructeur et vivifiant : il y a donc entre les deux la difference qu'il y a entre un démontage de machine et une création de vie. Soit! Mais si l'on ne se contentait pas d'applaudir à de bénignes floraisons d'art régional et de roman régional, lesquelles d'ailleurs ont lieu le plus souvent à Paris, et si l'on voulait serrer de près le problème du régionalisme, il faudrait commencer d'abord par savoir quelles seront les régions naissantes et en quoi consistera leur vie publique nouvelle. M. Jean Amade, qui, je crois, est Catalan, veut-il que soit créée une région catalane? Mais elle existe déjà, c'est le département des Pyrénées-Orientales. Veut-il une grande région romane? Ce serait presque la moitié de la France, c'est beaucoup. Ou une région méridionale? mais celle-ci sera-t-elle méditerranéenne ou languedocienne, ou les deux? Et cette région une fois délimitée sur la carte, que fera-t-elle? Aura-t-elle son armée et sa flotte? Non assurément. Ses consulats à l'étranger? Pas même, sans doute. Son budget sans tutelle administrative? L'auteur répondra peut-être oui, mais est-ce bien là un joli cadeau à faire aux habitants? Son Code civil et son Code communal? Je le veux bien (M. Amade ne le veut peut-être pas), mais n'y aura-t-il pas des protestations de la part des régions voisines? Le problème, on le voit, est ardu. Peut-être M. Amade, qui est professeur, se contenterait-il d'un ordre du pouvoir central d'enseigner le catalan en Roussillon, concurremment avec le français. Alors, la question régionaliste serait résolue vite et à bon compte...

Memento. — Léon Bollack : *Comment tuer la guerre. La loi mondiale de boycottage douanier*, sanction économique d'une décision de Haute-Cour de justice internationale. Rapport présenté au Congrès de la Paix de Genève, 1912. Chez l'auteur, 147, av. Malakoff. Le blocus continental n'a pas réussi à Napoléon Ier ; je crains bien, en dépit des exemples que j'aurais cru moins probants des Turcs en 1908 et des Chinois en 1907 et 1909, que le boycottage douanier ne donne pas de meilleurs résultats. Néanmoins, on pourrait, le cas échéant, essayer ! D'ailleurs, ce qui fait penser que la paix perpétuelle ne résulterait pas forcément de ce procédé, c'est en partie parce que l'Autriche boycottait les porcs serbes que la péninsule balkanique a pris feu et que l'Europe a failli en faire autant. — *L'Action nationale* publie, dans son no d'octobre, une très intéressante Enquête sur la Représentation proportionnelle ; il est à craindre que cet *initium sapientiæ*, qu'est la R. P., fasse place à la *timor domini*, qui est l'esprit des mares stagnantes. — Dans *la Science sociale*, une excellente étude de M. Paul de Rousiers sur « la Formation de l'élite dans la Société moderne », avec cette conclusion : L'élite n'est pas un luxe, elle est un besoin primordial. — Ch. Guillard : *Le Congrès de l'apprentissage de Roubaix*, Alcan. Sous prétexte de protéger l'enfance, on l'a empêchée de travailler, et l'on s'aperçoit qu'on a fait fausse route. — Dr Lagriffe : *L'Alcoolisme dans le Finistère*, Masson. Alcoolisme, criminalité et aliénation mentale vont en croissant. L'auteur pense, avec beaucoup de gens, qu'il serait facile aux pouvoirs publics d'enrayer ce mouvement. — Louis Amieux : *Documents sur la crise sardinière*, 1903-1912. Nantes, imp. Juges. Ici également, il serait possible d'atténuer une crise dont l'acuité est due aux politiciens. — Valéran d'Espic : *Quand Paris voudra !* Jouve, 2 fr. Il paraît qu'un siège à l'Hôtel de Ville vaut 30.000 fr. pour un imbécile, beaucoup plus pour un homme habile... Politique, que me veux-tu ? — Maurice Pujo : *Pourquoi l'on a étouffé l'affaire Valensi*, Lib. Nationale, 1 fr. Encore de la politique, et celle-ci trop brûlante. — Abbé Jules Claraz : *La Faillite des religions*, Flammarion, 3 fr. 50. Ex-abbé serait plus exact. M. Claraz brûle ce qu'il a adoré. C'est sinon de la politique, du moins de la polémique. Revenons vite à la science sociale. — Dans *la Révolution*, M. Alhaiza publie un article sur les Retraites ouvrières, qui m'est envoyé marqué au crayon bleu. Le projet des disciples de Fourier, en surenchère sur la loi en vigueur, promet, sans leur demander aucun versement, une rente de 400 fr. à chacun de nos 1.200.000 vieux travailleurs, ce qui exigera 480 millions. Où les trouver ? On ose nous parler d'économies budgétaires possibles ! Plus fort encore, les travailleurs dont on parle sont ceux de 65 à 70 ans, mais ceux de plus de 70 qu'en fait-on ? Or, il y en a 1.800.000 ! Ce n'est donc pas 480 millions d'impôts nouveaux qu'il faudra, mais 1.200 ! Vraiment, voilà bien des étourderies. — *La Coopération des Idées* publie, mais en rectifiant au fur et à mesure, un nouveau plaidoyer de Youssouf Fehmi en faveur du régime turc ; ce régime, heureusement, a vécu, et l'on peut espérer que va se réaliser le vœu que je formais avant l'ouverture des hostilités : le Turc en Asie, et à 100 kilomètres de la mer ! A tout le moins, que l'Europe reconnaisse au roi de Grèce le protectorat sur tout le littoral hellénique de l'Asie-Mineure ; et quant au débouché sur l'Adriatique des Serbes qu'on fasse un seul royaume slave du Monténégro et de la Serbie, et qu'on

installe, en compensation, le roi Nicolas sur le trône d'Albanie. La péninsule des Balkans sera désormais, et pour toujours, pacifiée.

HENRI MAZEL.

LES REVUES

La Nouvelle Revue Française : « Poèmes de France », par M. Tristan Leclère. — *La Revue de Paris :* « l'Abîme », poemes de Mme la Comtesse de Noailles. — *La Vie :* hommage à Odilon Redon : MM. P. Bonnard, M. Denis, G. Desvallières, M. de Groux, Hermann-Paul, P. Sérusier. — « Confidence d'artiste », par M. O. Redon. — *La Phalange :* « un poète coloriste et symboliste au XVIIe siècle : du Bois-Hus », révélé par M. Ch. Oulmont. — Memento.

M. Tristan Leclère,— qui, maintenant, abandonne son pseudonyme tintant et wagnérien : Klingsor, — donne à **la Nouvelle Revue Française** (1er novembre), sous le titre : « Poèmes de France », sept pièces qui sont autant de bijoux parfaits de ce gentil maître ciseleur et orfèvre.

Il est de ces artistes délicats autour desquels confrères et critiques ne mènent pas grand tambour, et de qui l'âme fine inspire beaucoup de joueurs de flûte en quête de leur personnalité poétique à travers autrui. M. Tristan Leclère fait école et l'on n'en dit rien. L'imitation est un brevet pour le modèle. Celui-ci surprend toujours ses caudataires par quelque apport nouveau. Nous leur livrons ces trois pièces, pour notre exquis plaisir, et afin qu'ils goûtent la saveur d'une originalité qui se renouvelle... pour les tenir en haleine :

Mélancolie fine des soirs de France !
Un air mystérieux dans le lointain commence ;
On dirait quelques notes de flûte
Qui s'égrènent une à une :
Ut, ut, ut...

Le vieux crapaud chante au clair de la lune.
Je suis accoudé sur le banc
Et j'écoute
Ce cri monotone et singulier ;
Le vent est plus frais sur la route ;
La lune est immobile sur le peuplier
Tremblant.

Rêvons :
La plainte triste
De la flûte longtemps persiste,
Et soudain dans le silence troublé
Le chœur des grenouilles bavardes répond
Du fond de la vallée.

§

Lorsque je serai vieux, le soir à la chandelle,
Je rêverai souvent du passé, douce amie,

Devant un pot de grès de la Chapelle
Ou de Savignies.

Le bois mort flambera dans la grand'cheminée
Du fournil;
Je compterai les jours, les mois et les années
Qui nous ont unis.

Puisses-tu être toujours là, fidèle et forte,
Souriante sous tes cheveux qui seront gris,
Et qu'en voyant ta fille dans l'or de la porte,
Je retrouve les traits que j'ai chéris !...

§

La jeune pie danse sur la route
A petits bonds de demoiselle villageoise ;
La girouette au loin tourne sur le toit
D'ardoise,
Et le coucou chante au fond du bois,
Mais qui l'écoute ?
Moi seul sans doute,

Moi qui vais seul dans ce vieux monde,
Et qui brode tour à tour
Romances et rondes
Sur d'anciens refrains,
Moi qui chante le page, la rose et l'amour,
Moi qui chante le vin, la rose et le chagrin
Tout le long de ma route, —
Mais qui m'écoute ?

§

Mme la Comtesse Mathieu de Noailles publie, dans **La Revue de Paris** (15 novembre) d'admirables poèmes qui sont des plus pathétiques, des plus grands par la netteté de la forme et la profondeur humaine de l'émotion, qu'ait écrits cette exceptionnelle inspirée.

Je vais partir, mon cœur se brise, puisque toi
Tu ne peux plus choisir l'arrêt ou le voyage,
Et que la sombre mort me cache ton visage
Sous le bois et le plomb de ton infime toit.

Je viens, dans la cité pierreuse du silence,
Rêver près de ta tombe, interroger encor
La place aride et creuse où l'on a mis ton corps,
Et connaître par toi ta triste indifférence.

Ainsi je vois les cieux, limpides, arrondis ;
Le feuillage léger des tombeaux est vivace ;
Lampe exaltante et gaie, à l'heure de midi,
Le soleil vient chauffer ton étroite terrasse.

Et tu dors à jamais ! Le passé, l'avenir
De leurs fortes parois te pressent et t'enclavent,
Tu ne te défends plus, ô mon timide esclave,
Et tu n'as pas été puisque tu peux finir.

Tu vivais. Et, moi qui, dès ma pensive enfance,
N'avais pas accepté les durs défis du sort,
J'ai dû te voir entrer, craintif et sans défense,
Dans le sombre accident quotidien de la mort ;

Tu dors, mon emmuré, et mon regard qui plonge
Jusqu'à ton front détruit, à jamais cher pour moi,
Ne peut plus t'apporter cette part de mes songes
Qui te plaisait ainsi qu'un mutuel exploit.

— Puisque je n'ai pas pu empêcher ces désastres,
Nature ! moi qui fus leur conseil et leur sœur,
Puisque je ne peux pas réveiller la torpeur
Des jeunes corps dormant dans l'étrange moiteur
De vos froids souterrains aux ténébreux pilastres,
Que du moins ma tristesse et son étonnement,
Comme un reproche ardent flotte éternellement
Entre les tombeaux et les astres !

§

La Vie (30 novembre) débute par un « Hommage à Odilon Redon ». Voici quelques apports à cette manifestation en l'honneur d'un grand artiste qui l'a mérité par son œuvre et la dignité de sa vie :

DE M. PIERRE BONNARD :

J'ai la plus grande admiration pour Odilon Redon. Ce qui me frappe le plus dans son œuvre, c'est la réunion de deux qualités presque opposées : la matière plastique très pure et l'expression très mystérieuse. L'homme est rempli de bienveillance et de compréhension. Toute notre génération subit son charme et reçoit ses conseils. Puisque vous recueillez des hommages à son talent et à son influence, je vous envoie le mien de tout mon cœur.

DE M. MAURICE DENIS :

Odilon Redon a été un des maîtres et une des amitiés de ma jeunesse. Très cultivé, très musicien, accueillant et bon, à la fois « l'honnête homme » d'autrefois et « l'amoureux d'art » de naguère, il était l'idéal de la jeune génération symboliste, — notre Mallarmé. Avant l'influence de Cézanne, à travers Gauguin et Bernard, c'est la pensée de Redon qui, par ses séries de lithographies et ses admirables fusains, détermina dans un sens spiritualiste l'évolution d'art de 1890. Il est à l'origine de toutes les innovations ou rénovations esthétiques, de toutes les révolutions du goût auxquelles nous avons depuis lors assisté. Il en a prévu, il en a aimé même les excès. Mais la magnifique indépendance de son imagination s'enfermait dans des limites de technique traditionnelle, dans des finesses de goût français, dans des scrupules de belle exécution qui ne sont plus guère en faveur... Au rebours des lourds systèmes qui masquent actuellement chez

la plupart des jeunes l'absence de sensibilité, la leçon de Redon, c'est son impuissance à rien peindre qui ne soit représentatif d'un état d'âme, qui n'exprime quelque profondeur d'émotion, qui ne traduise une vision intérieure.

DE M. G. DESVALLIÈRES :

Entre deux commandements, voici ce que pense le capitaine territorial de chasseurs à pied Desvallières du maître Odilon Redon :

D'abord un homme exquis, un simple « pour de bon », un modeste sincère comme tous les vrais artistes.

D'autre part, on ne peut être plus poète, plus rêveur, et cependant pas l'ombre de littérature dans cette œuvre si touchante ; rien que de la peinture.

DE M. HENRY DE GROUX :

Ce ne sera pas la première fois que l'occasion de manifester mon admiration au Maître me sera donnée et je vous remercie de l'occasion que vous me donnez de lui en réitérer l'affirmation très formelle.

L'immuabilité et la noblesse de sa conception artistique — à cette époque misérable de surenchère de l'extravagance puérile vers le « nouveau » (?!) — m'invite à la lui manifester une nouvelle fois avec une sincérité non moins parfaite et une conviction non moins motivée.

Mon suffrage de peintre, et encore spécialement de pastelliste et de lithographe, va vers lui sans réserve aucune. Ses œuvres sont pour la plupart des chefs-d'œuvre, et ne contiennent, pour nous tous, — que des *leçons*, — comme d'ailleurs sa vie entière, qui m'est suffisamment connue par la magnifique persévérance de son affirmation artistique, si concrète, si précise, si personnelle et si variée.

J'ai à peine l'honneur de connaître personnellement M. Odilon Redon et ne me vois nullement appelé à émettre sur sa vie et sur son « exemple » d'autres avis que celui qui implique l'hommage — si sommairement ou succinctement exprimé soit-il — de mon très enthousiaste et très fervent sentiment confraternel.

DE M. HERMANN-PAUL :

Je n'ai pour Odilon Redon qu'admiration, estime et affection : je souscris donc d'avance à tous les éloges que de plus éloquents que moi vont vous exprimer et trouve toute critique superflue.

DE M. PAUL SÉRUZIER :

Odilon Redon est la plus belle figure d'artiste que j'aie connue. Il ne m'appartient pas de parler de l'homme privé, que j'ai toujours trouvé admirable. Quant à l'artiste, sa longue évolution a été normale et continue. Quand j'ai eu l'honneur de lui être présenté par Paul Gauguin, il était déjà l'auteur de ces belles suites de lithographies qui l'ont révélé au monde artiste. Elles sont devenues rares, jalousement gardées par les amateurs éclairés. Il est regrettable qu'elles n'aient pas été révélées, au moins par la photographie, aux jeunes artistes qui les ignorent. Ces planches nous montrent avec quelle richesse de nuances il a su s'exprimer avec le noir et blanc.

Au temps où ces œuvres ont paru, ses admirateurs, les plus fervents même, l'ont peu compris. Les littérateurs, comme Huysmans, y ont vu de la littérature. Ils y découvraient de la métaphysique, du spiritisme, voire

de la magie. Il n'était que peintre, mais il l'était à un degré extraordinaire. Son art est tout d'intelligence et de sensibilité. Tout le reste vient par surcroît. Il aimait les formes pour elles-mêmes, les combinait pour mettre en valeur leur beauté, sans s'attarder au côté explicatif. Il n'illustrait pas des livres, il produisait des images suggérées par les mots assemblés par des poètes. C'étaient des variations sur un thème.

Si son art nous apparaît essentiellement subjectif, il s'est souvent révélé puissamment objectif, quand il fixait d'un trait simple et expressif les figures de ses contemporains. S'il dessine une fleur, c'est le portrait de cette fleur, il semble lui prêter des sentiments, des idées. En réalité, c'est sa propre âme qu'il lui infuse.

Les directeurs de *La Vie* ont eu l'heureuse idée de demander à M. Odilon Redon d'expliquer lui-même son opiniâtre et bel effort. Il est des rares qui peuvent intituler des souvenirs : *Confidence d'artiste.*

J'ai fait un art selon moi. Je l'ai fait avec les yeux ouverts sur les merveilles du monde visible, et, quoi qu'on ait pu dire, avec le souci constant d'obéir aux lois du naturel et de la vie.

Je l'ai fait aussi avec l'amour de quelques maîtres qui m'ont induit au culte de la beauté. L'art est la *Porte Suprême*, haute, salutaire et sacrée ; il fait éclore : il ne produit chez le dilettante que la délectation seule et délicieuse, mais chez l'artiste, avec tourment, il fait le grain nouveau pour la semence nouvelle. Je crois avoir cédé docilement aux lois secrètes qui m'ont conduit à façonner tant bien que mal, comme j'ai pu et selon mon rêve, des choses où je me suis mis tout entier. Si cet art est venu à l'encontre de l'art des autres (ce que je ne crois pas), il m'a fait cependant un public que le temps maintient, et jusqu'à des amitiés de qualité et de bienfait qui me sont douces et me récompensent.

Les notes que je formule ici aideront plus à la compréhension de cet art que tout ce que je pourrais dire de mes concepts et de la technique. L'art participe aussi des événements de la vie. Ceci sera la seule excuse de parler ici uniquement de moi.

Voilà un accent net, qui sonne juste. Nous voudrions pouvoir citer au long cette confidence simple et grave.

Sur sa naissance et sur son père M. O. Redon écrit :

Il était grand, droit et fier, avec beaucoup de distinction native. Né dans les environs de la petite ville de Libourne, où quelques villages et maintes familles portent notre nom, il était parti jeune pour la Nouvelle-Orléans, au moment des guerres du premier Empire, fils aîné d'une famille aisée, mais appauvrie par les duretés du temps. Son ambition était d'y acquérir de la fortune pour revenir au foyer natal afin d'y mettre une aisance atteinte, ou qui n'y était plus.

Il nous a confié bien des fois qu'il débarqua là-bas sans ressources, et qu'il dut faire, pour parer aux besoins matériels immédiats, divers métiers d'expédient, que la chance toujours accompagnait. Après avoir exploré et défriché des forêts, il devint rapidement possesseur d'une fortune assez grande, se maria avec une Française, et quelque cinq ou six années après

son mariage, dut songer à revenir en France, moi déjà conçu, et presque à naître, second fruit de son union.

Les voyages sur mer étaient alors longs et hasardeux. Il paraît qu'à ce retour, le mauvais temps ou des vents contraires risquèrent d'égarer sur l'océan le navire qui portait mes parents : et j'eusse aimé, par ce retard, le hasard ou le destin, naître au milieu de ces flots que j'ai depuis contemplés souvent, du haut des falaises de la Bretagne, avec souffrance, avec tristesse : Un lieu sans patrie sur un abîme.

C'est quelques semaines après le retour que je vins au monde, à Bordeaux, le 20 avril 1840.

L'enfance de l'artiste s'est écoulée dans le Médoc. M. O. Redon le décrit avec un grand bonheur d'expression :

Sur la lisière de cette lande, longeant le beau fleuve, s'allonge, étroit et resserré de vignes, le Médoc,avec ses résidences nettes, ses chemins étroits, son luxe de culture traditionnelle, où la terre est comme souveraine de tous les hommes riches ou infortunés.

Le vin qui la fit autrefois célèbre domine tous les espoirs des habitants qui leur sacrifient tout de leurs ressources ou de leur labeur. Mais il vient ou ne vient pas. Et pendant les années de disette, l'homme reste quand même assujetti au joug de sa culture. Domination mystérieuse. Il semblerait que ceux qui s'attachent ainsi à la terre, sous un pouvoir occulte, travaillent obscurément, mais bienfaisamment, à la durée nécessaire de ses sucs : sorte de loi rétributive fixée à leur insu pour la délectation des êtres.

Je bénis ceux qui restent encore attachés à la culture de cette liqueur de vie qui nous verse encore à l'esprit un peu d'optimisme. Elle est un des ferments de l'esprit français ; elle est aussi la liqueur du rêve ; elle exalte jusqu'à la mansuétude.

Dans ces régions du Médoc, mon père était possesseur d'un ancien domaine entouré de vignes et de terres incultes, avec de grands arbres, des genêts toujours, des bruyères tout près du château. Lorsque j'étais enfant, on ne voyait au delà du seuil que des terrains vagues garnis de ronces, de fougères, et des restes de larges allées plantées d'ormeaux et de chênes, routes abandonnées à demi sauvages, qu'on réservait autrefois pour le service de tout domaine : un reste de solennelle grandeur, décor naturel, sans convention et sans lignes, taillé sans pénurie à larges coupes, en plein bois ou forêt vierge peut-être, à travers des terres qu'on ne mesurait pas.

§

M. Charles Oulmont révèle, dans **la Phalange** (20 octobre), « Un poète coloriste et symboliste au XVIIe siècle », le « sieur du Bois-Hus ». Nous devons à M. Oulmont une monographie particulièrement intéressante. Il s'est livré à un singulier travail de patience qu'il définit en ces termes :

J'ai fait un florilège dans l'œuvre de du Bois, et pour que le lecteur n'ait aucun regret, pour qu'il soit sûr de trouver ici tous les beaux vers du poète, je les ai glanés un à un, je ne me suis pas contenté de transcrire les stro-

phes, j'ai pris des vers isolés dont la qualité poétique était rare et originale; ainsi j'ai recueilli environ deux cent cinquante vers parmi dix mille. C'est peu... sans doute, mais c'est beaucoup si l'on songe que les vers que l'on va lire sont parmi les meilleurs de la poésie française. J'ai parlé de leur importance à cause de leur date, j'ai tâché à en montrer la nouveauté et l'attrait spécial ; mais il faut s'abandonner à leur musique, il faut les lire après avoir lu du Verlaine ou du Charles d'Orléans pour juger combien ils sont exquis et dignes de notre tendresse...

Et voici des vers de du Bois-Hus :

Quand on voit mourir un beau jour,
Il est plus beau vieillard qu'alors qu'il estoit jeune,
Son teint est plus charmant quand sa face est plus brune,
Et l'air de son visage a plus d'attraits d'amour,
Ces dernières rougeurs dont il peint toutes choses,
Du mesme coloris qu'il sait farder les roses,
Luy donnent plus d'appas qu'il n'en eût au berceau,
Et ses rayons volans sur la terre et sur l'onde
Comme il descend dans le tombeau,
Demeurent après luy pour esclairer le monde.

Ce noble artisan des couleurs,
Son père le Soleil prend plaisir à le peindre,
Quand ses riches clartes sont prestes de s'esteindre,
Il verse sur son front l'esmail de mille fleurs,
Le nuage brillant qui partout l'environne,
De sa perruque d'or luy fait une couronne,
Ces nuages dorez sont les tentes du dueil,
Et luy, ce beau mourant que le ciel mesme flatte,
A son triomphe pour cercueil,
Et couché dans la pourpre, il meurt dans l'escarlate.

*

Et si mes premiers Vers ne sont pas des plus dignes,
Souvent on se plaist moins à la voix des vieux Cignes
Qu'aux Airs d'un Rossignol qui fait vivre un buisson.

§

Memento. — *Revue bleue* (9 novembre) : — M. Paul Flat : « Une évolution de l'Académisme. » — M. Roques de Fursac : « Débilité mentale, alcool et revolver. » — (19 novembre) : M. Michel Brenet : « Le Messie et les dernières années de Haendel. » — M. E. Fournal : « Dans Stamboul mobilisée. »

La Revue hebdomadaire (9 novembre) : — « Notes sur le jury par un Président d'Assises. » — M. J. d'Elbée : « Louis XIV à trente ans. » — (16 novembre) : M. H. Lebeau : « A. Ceylan : une visite aux plantations de thé. »

La Vie Française (octobre) : — *** : « La Politique du Vatican. » — M. Ch. Perrot : « Poèmes. » — M. J. Clément : « L'Art de se convertir. »

L'Amitié de France (novembre 1912-janvier 1913) : — M. G. Dumes-

nil : « L'œuvre d'Emile Mâle. » — « Les Sybilles », poème de M. A. Praviel. — M. C.-C. Charaux : « Hippolyte Taine à l'Ecole Normale. »

Le Correspondant (10 novembre) : — « L'Abrogation des lois d'exil en 1871 » avec neuf lettres du comte de Paris, par M. C.-E. Desjoyeaux. — M. G. Louis-Jaray : « Uskub. Notes de voyage. » — M. Lefebvre Saint-Ogan : « Un Mouvement provincialiste en 1830. » — « Poésies » de M. Ch. Péguy.

La Flora (15 novembre) : — « Quatre poèmes » de M. Camille Mauclair. — « Marius, groom », par M. R. Lalli.

Les Marches de l'Est (10 novembre) :— M. P.-A. Helmer : « La Rançon de la prochaine guerre. »

Revue des Poètes (10 novembre) : — « La Poésie d'Auguste Angellier », par M. A. Koszul. Cette revue ouvre une souscription pour l'érection d'un monument à la gloire du poète de *Dans la lumière antique.*

La Revue (15 novembre) : — « Noel Santini (la bête noire de la Sainte-Alliance) », par M. A. Cahuet. — M. Frantz Jourdain : « La Maladie du Passé. » — M. le Dr Max Nordau : « Les Sports d'Hiver. » — M. Ch. Simond : « Chefs d'Etat des Balkans. »

Ombres et Formes (novembre) : — M. Jules Bois : « Le Corps de la Femme est le Temple vivant de la Paix. »

La Revue du mois (10 novembre) : — M. G. Heymans : « Le Siècle futur de la psychologie. » — M. L. Léger : « Une excursion à Sofia. »

Le Feu (novembre) : — M. Emile Sicard : « Le Jardin du Silence et la Ville du Roy », poèmes (suite). — M. Martin-Mamy : « Un Poète Catholique. »

La Renaissance Contemporaine (14 novembre) : — M. Ed. Schuré : « L'Evolution poétique. » — « A propos des Balkans », par M. Tony-Révillon.

Les Marches de Provence (novembre) : — « Francis Carco », par M. J.-M. Bernard. — « La Chanson des Bien-Aimées », poème de M. Lucien Rolmer.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Ernest Raynaud (*le Temps*, 9 décembre). — Les deux Rives (*l'Intransigeant*, 1er décembre).

Je trouve, de M. Jean Lefranc, dans **Le Temps**, le récit d'une visite à M. Ernest Raynaud, récit des plus agréables où l'on voit revivre un des aspects lointains du symbolisme et quelques traits de l'école romane, manifestations poétiques où M. Raynaud ne prit pas une médiocre part. M. Lefranc est allé le voir à un bureau de commissaire à Plaisance et il en a rapporté l'image d'un poète que n'ont pas détourné de la contemplation littéraire de longues années de magistrature active. Ce gros homme cordial est à la fois un ironiste et un élégiaque. Il sait beaucoup de choses et, quoiqu'il parle volontiers, il n'en dit que ce qu'il veut, gardant le principal pour les souvenirs qu'il écrira un jour, en manière de préface à ses poé-

sies complètes. Beaucoup m'intriguent ses rapports avec Anatole Baju, non moins que la psychologie dudit Baju. Mais Ernest Raynaud fut mêlé à tant de choses que ce n'est là qu'un intermède dans sa vie ; c'en est aussi le moment ironique et même parodiste. Sa plus glorieuse période fut celle de la fondation de l'école romane, qui fut plus durable qu'on ne croit, car une partie des poètes contemporains relèvent des *Stances*, qui en furent le monument.

Après *le Carnet d'un décadent*, il donna *le Signe*, son premier recueil de vers, puis, en 1889, *Chairs profanes*, et l'année suivante, *les Cornes du faune*. *Le Signe* a déjà les qualités qui distingueront les œuvres suivantes : délicatesse et clarté, mais où transparaissent pourtant des traces du labeur qu'elles ont coûté au poète. Le sonnet *Ton ombrelle* est charmant et aussi peu décadent que possible !

> ... J'en aime autour de toi le voltigeant éveil.
> Je ne sais quoi d'agile en vient à ta personne
> Et c'est elle qui fait qu'à tes cheveux rayonne
> Quelque chose comme une poudre de soleil.

Presque tout cela n'est que légendes rimées pour Fragonard et Watteau, madrigaux mièvres et jolis où se prolonge l'écho des *Fêtes galantes* :

> Il est pâle et supplie. Elle est toute tremblante,
> Sa main abandonnée un instant a frémi.
> Chaque mot qu'à mi-voix lui soupire l'ami
> Fait éclore à sa joue une rose brûlante.

Le sonnet *A Paul Verlaine* :

> Tant qu'on verra Cypris diviser l'univers
> En deux égales parts d'accalmie et d'orage...

est d'une cadence et d'un dessin sans défaut. Et la pièce *Elégie votive* a ce parfum agreste des *Jeux rustiques et divins*, qu'on respire souvent, mais plus fort et continu, dans l'œuvre de M. Henri de Régnier :

> Je t'apporte en offrande, ô reine des amours,
> La flûte où ma jeunesse a chanté les beaux jours...

La dualité de travaux qu'imposent à M. Ernest Raynaud sa condition et ses goûts se décèle pareillement, dirait-on, dans son inspiration ; l'auteur des *Chairs profanes* est aussi l'auteur des *Amours d'Emilie*, où l'on entend cette édifiante invocation :

> O bonheur ! quand l'orage assiège l'horizon,
> D'être, au milieu des siens, tranquille en sa maison...

Le Bocage (1895) fut une des manifestations de l'Ecole romane. *Le Pèlerin passionné* de Moréas avait déjà paru et troublé les cénacles. *Le Bocage* s'ornait aussi de ce faux archaïsme roman, que ses inventeurs s'empressèrent d'abandonner. C'est un livre inégal comme souvent ceux qui le suivront : *le Poème de Narcisse*, voisin dans le livre de celui de *la Syringe poursuivie*, lui est tellement inférieur qu'on le dirait écrit par un mauvais imitateur de M. Ernest Raynaud. La pièce souvent citée :

> Le morceau de jardin qui rit sous mes volets
> S'attendrit au printemps de lilas violets...

est en effet de couleur et de musique agréables. A propos de l'ode *A Moréas*, qui se termine ainsi :

> Maître ! si tu m'inscris au rang de tes Lyriques,
> Mon front démesuré grandira jusqu'aux cieux,

on pourrait observer — si cette remarque ne sonnait trivialement parmi tout ce lyrisme — que,lorsqu'ils échangaient des louanges sur la lyre, les poètes de l'Ecole romane n'y allaient pas de main morte... En 1899, parut *la Tour d'ivoire* (laquelle est transparente comme l'œuvre du poète où seul *le Bocage* est un peu opaque), puis, en 1905, *la Couronne des Jours*, presque entièrement composée de sonnets consacrés à des villes. Voici *Charleville*, pays d'Arthur Rimbaud, et voici *Bruges :*

> Chose espagnole abandonnée en pleine Flandre.

Enfin, M. Ernest Raynaud, qui devait plus tard composer *l'Apothéose de Jean Moréas*, a écrit une *Assomption de Paul Verlaine*, précédée de « Considérations » fort éloquentes, mais que n'approuvent point tous les admirateurs du grand poète de *Sagesse*. M. Ernest Raynaud veut que nous vénérions les « poètes maudits » sans oser les regarder de près,comme un soleil plein de taches que la religion poétique commanderait de croire immaculé. Contentons-nous d'aimer l'œuvre des bons poètes et abandonnons leur personne, qui n'est qu'humaine, au libre jugement des hommes. Ce n'en est pas moins un noble geste que celui de M. Ernest Raynaud, poète exact et discipliné, fonctionnaire parfait, chez qui la prévoyance et la prudence ne sont pas des vertus inactives, se faisant le panégyriste courageux et le vengeur de l'irrégulier Paul Verlaine.

Considéré dans l'originalité de sa profession coïncidant avec son art, M. Ernest Raynaud inspire le respect et l'estime. Si quelqu'un n'aimait ni les policiers ni les poètes, il aimerait pourtant M. Ernest Raynaud, qui sait être, en ces deux états, digne et sensé, fier et sensible, loyal et résigné. Le contraste est plaisant et parfois même touchant en cet homme aux grosses moustaches, à la grosse voix, à la redingote sanglée, devant qui des gardiens de la paix exécutent l'automatique salut militaire, et qui a modulé des romances sentimentales et candides comme celle des *Amours d'Emilie :*

> Elle est retenue au loin,
> Ma divine fiancée.
> Mais j'ai le ciel pour témoin
> Qu'elle habite ma pensée.

Mais loin de son commissariat, dans la maison tranquille et claire où plane, avec le souvenir d'une légende galante, l'odeur des feuillages d'alentour, M. Ernest Raynaud, au milieu de ses livres, apparaît tel que lui-même se voudrait sans doute, si le sort lui avait laissé choisir son chemin. Le vaste vestibule orné de palmiers qui ombragèrent la fenêtre du Pauvre Lélian : dans le salon, il dit avec orgueil d'un vieux siège usé qu'il entoure de vénération : « C'est le fouteuil de Verlaine ; Moréas et Oscar Wilde sont venus s'y asseoir aussi. »

Voilà en abrégé l'histoire d'un de nos poètes les plus pittoresques.

§

Encore des visites. M. Maurice Verne est allé voir, pour **l'Intran-**

sigeant, M. Paul Fort d'une part et de l'autre M. Paul Reboux, lesquels sont en guerre, l'un commandant l'armée de la rive droite, l'autre l'armée de la rive gauche. Un premier papier a paru concernant Paul Fort et le diocèse des Lilas (1). Un second traite de M. Paul Reboux. En voici le début :

Le bureau de M. Paul Reboux, au *Journal*, six heures du soir.

— La Rive Gauche... tenez, la voilà toute, oui, tout entière j'ai voulu *la* faire entrer au *Journal* même... j'ai donné des extraits de toutes les revues, les petites, les grandes : *le Mercure de France, la Phalange, les Marges, la Plume, les Loups*... que sais-je... tenez, tenez...

M. Paul Reboux ouvre un grand cahier où sont reliées des pages du *Journal*. Au passage, il relit une phrase, s'arrête devant une étude d'art ou un morceau de critique, déjà touchés par le temps, grâce à leur vocabulaire technique, prétentieux, arbitraire...

— Et des vers... en ai-je reproduit, des vers... jusqu'à des vers parus en province... Que vous dirais-je... voilà une poésie prise dans la *Gazette Aptésienne*, la *Gazette Aptésienne* ! ! ! Ecoutez si c'est charmant !

Et, levant le cahier, M. Paul Reboux, lentement, amoureusement, se met à lire. Sa voix sculpte et enveloppe tour à tour la poésie. C'est la diction d'un poète. D'ailleurs, M. Paul Reboux ne nous a-t-il pas donné trois volumes de vers...

Et de ses doigts blancs
Cueille, à gestes lents,
Des reflets tremblants
De lune...

On frappe à la porte ; l'huissier entre. Et, désormais, il entrera dix fois dans une minute. C'est l'heure que les littérateurs, jeunes ou connus, viennent proposer de la copie, soumettre des articles, des nouvelles, toute leur marchandise spirituelle...

M. Paul Reboux ne s'arrête pas pourtant dans sa lecture passionnée. Il tend la main à l'huissier, sans regarder, et l'homme, qui a l'habitude, insère entre les doigts les cartes des visiteurs, toutes les cartes...

Sur la voix du récitant montent les gammes des machines à écrire ; les discussions, à voix aiguë, des collaborateurs dans les bureaux voisins, le tumulte, enfin, de la rue Richelieu, creuset étroit où roulent des lumières, avec les sonneries vibrantes des autos. Le Boulevard, le Boulevard... Nous le dominons de ce dernier étage de l'immeuble du grand quotidien. Et comme nous voilà loin du Café provincial de la Rive Gauche !

Mais, quand les vers du petit poète provincial ont été lus, M. Paul Reboux fait un geste ravi.

— Si frais, n'est-ce pas, sur notre fièvre !

Hélas ! sous la main agitée, toutes les cartes ont chu. Nous les avions oubliées ! Elles s'éparpillent sous le fauteuil, dans l'ombre du bureau américain. C'est un désastre. Nous nous sommes accroupis pour les ramasser et l'huissier, qui entre en apportant d'autres, se met, comme nous, à quatre pattes... C'est une scène bien curieuse. Et ces cartes, qui semblent fuir

(1) Ce mot *diocèse* est une coquille (pour *brasserie*), mais trop belle pour que je la corrige. C'est du Sainte-Beuve.

à notre approche, s'anéantir dans les coins sombres, entre les pistes glissantes des points de Hongrie !

Enfin, nous les rattrapons toutes. Je les pose sur le plateau du bureau. M. Paul Reboux est allé à un cartonnier, tire un casier, y cherche un document.

— La Guerre des Deux Rives, si elle existe !... Mais, voyons, *ils* s'organisent, là-bas, cohortes serrées derrière les princes, brûlent d'engager la bataille, de vaincre cette Byzance pourrie qu'est la Rive Droite... Une jeune revue voulut composer un numéro spécial rien qu'avec les bévues de Binet-Valmer, Henri Duvernois et moi... une sorte de sottisier-pilori, quoi !.. Nos livres furent envoyés chez un jeune licencié ès-lettres de la Rive Gauche, avec prière d'annoter sans pitié... Soit que cette besogne lui parût un peu répugnante, soit qu'il nous méprisât trop pour nous faire subir le sort qu'on infligea à Flaubert, il s'y refusa... Voilà donc trois boulevardiers saufs, cette fois-ci... Mais que leur réserve demain, à eux, aux autres, à tous ceux qui, ayant des lecteurs, un journal ou un théâtre, bref, du succès, sont devenus des boulevardiers et des ennemis ?

Et, ponctué par l'entrée mathématique de l'huissier :

— Le *Boulevard*, qu'est-ce, en définitive ?... Eh bien ! c'est Flaubert, Maupassant, Loti... Voilà nos maîtres : à eux trois, ils bétonnent les assises spirituelles de la littérature, logique et nécessaire, d'aujourd'hui !

C'est bien cela, Monsieur, Madame et Bébé. Cependant, quelque chose me choque dans la trilogie ; Flaubert a vraiment trop l'air d'un éléphant qui se promènerait avec un mâtin et un carlin. Il faut avoir le sens des proportions. C'est peut-être là l'origine vraie du différend. Je propose Bourget, d'accord avec Laurent Tailhade. On se souvient :

Bourget, Maupassant et Loti
Se trouvent dans toutes les gares.
On les offre avec le rôti,
Bourget, Maupassant et Loti.
De ces auteurs soyez loti
En même temps que de cigares :
Bourget, Maupassant et Loti
Se trouvent dans toutes les gares.

Et dans tous les bureaux de rédaction.

R. DE BURY.

ART

Exposition Charles Picard Le Doux (galerie Vildrac). — Exposition Louis Bausil (Georges Petit). — Marcel Bain (Georges Petit). — Vitteleschi (Georges Petit). — Foerster (galerie Mayoux). — François de Hatvany (Bernheim-jeune). — Exposition de groupe (Galerie Druet). — Exposition Gaston Leheutre (Sagot). — Exposition des Peintres-graveurs (Devambez).

Il faut compter l'exposition de M. **Charles Picard Le Doux** comme une des plus importantes qui aient eu lieu cette année. M. Picard Le Doux est un artiste d'une sincérité profonde et d'une

grande habileté. Ses dons de relief, de mise en page, la vigueur de son dessin, la certitude de son coloris brillant et logique, sa science de l'apparence et du mouvement humain sont considérables et le mettent hors de pair. Il ne ressort à la vérité d'aucun groupe et son indépendance est parfaite. Il écoute le leçon de la nature et la transcrit avec respect. Des portraits, des figures décoratives ont attesté sa valeur ; il est paysagiste et de premier ordre.

Ce sont surtout des paysages qu'il montre à la Galerie Vildrac, et ces paysages ressortent de deux séries : l'une,captée aux bords de la Seine, près de Clichy, est remarquable par de belles études de ciels fins et nerveux, de ciels de Paris changeants, lourds, orageux, dont l'interprétation encadre à merveille les épisodes de la vie de travail, les aspects du fleuve chargé de chalands et de remorqueurs qu'il a formulé avec ferveur et fait vivre en d'éclatantes notations. Une autre série prise parmi les beautés de l'été dans un petit village de Touraine, pittoresque parmi des collines douces, au bord d'une eau miroitante, semé de vieilles maisons intimes et curieuses,sans surcharges,compte de belles pages où la vie des choses est affirmée dans un vérisme très poétique. Cette série comprend de beaux jardins animés de figures de liseuses admirablement saisies dans leur repos, dans leur attention, très harmonieusement escortées de belles verdures. Certaines de ces pages sont extrêmement prenantes par le simple rendu de la vie, qui s'y manifeste sans aucun parti-pris ; une femme en robe rose est assise dans une barque amarrée, elle lit, cela suffit comme thème à une très forte page qui vaut par le dessin de cette figure et par la beauté immobile des choses qui l'encadrent.

Nombre de beaux dessins affirment chez M. Picard Le Doux une aptitude à saisir la précision et la justesse des mouvements,à caractériser les traits d'une physionomie, l'allure d'un corps. Ce sont des dessins très écrits, très poussés, très solides, avec une rare qualité de charme cursif que le fini du travail accentue, au lieu de l'amortir comme il arrive en nombre de dessins de peintres modernes, même de valeur.

M. Picard Le Doux s'impose à l'attention ; on peut prédire, sans crainte d'erreur ou d'illusion, que M. Picard Le Doux est un des maîtres de demain ; ceux qui se souviennent du rayonnement émané d'une figure nue de cet artiste au Salon d'Automne de 1911, de son portrait de M. Jules Romains, de certaines études de fillettes d'une exquise justesse de tons, de la belle illustration d'Albert Samain, seront de cet avis. Si M. Picard Le Doux affichait quelque bon parti-pris excessif, il serait beaucoup plus célèbre, mais l'avenir, en peinture, est aux patients très instruits qui observent la vie et en débrouillent la précise beauté par la ferveur de leur attention.

§

Chez Georges Petit, M. **Louis Bausil** en une dizaine de tableaux et une cinquantaine d'aquarelles, apporte une vibrante et belle et multiple impression du Roussillon. Des aspects de Collioure, d'une élégance un peu dure, se parent sur ses toiles d'une belle féerie ensoleillée. C'est un artiste vraiment pittoresque, qui sait faire sentir toute la beauté d'un vallon rempli de pêchers et d'amandiers en fleurs dans un cirque de collines âpres et d'un vert sombre. Il établit bien les terrains, il sait dire la beauté des grands arbres ; il fait flamber des maisons jaune d'or près des toits vermillonnés en un groupement coloré qui ne scintille pas, mais donne une forte et chaude impression de midi. La couleur locale de son pays apparaît très vibrante et très vraie en son œuvre ; il la salue au plus beau moment de son soleil et sait le dire aussi quand le soir vient rompre ces rayons ardents en émaux qui s'apaisent dans des eaux multicolores.

§

M. **Marcel Bain** montre un effort considérable. Il y a dans ses tableaux une belle recherche du pittoresque particulier des paysages. Il sait se modifier devant ses motifs. Des paysages de Beauce nus et plats vivent intensément de la force de la lumière. Sur ces routes plates bordées d'arbres maigres, la silhouette d'une voiture à bâche verte, d'un passant créent l'illusion d'une présence du spectateur parmi ces étendues calmes. Des petits ports d'Espagne au contraire, Motrico ou Pasages, étincellent chez lui d'un papillotement lumineux, très curieux. C'est là une belle exposition dont la réputation naissante de M. Marcel Bain se trouvera fort agrandie.

§

M. **Vitteleschi** n'est point sans avoir souvent songé à ce maître trop vanté Segantini. Il est vrai que M. Vitteleschi peint l'Engadine, patrie picturale de Segantini. Il y a trouvé d'assez jolis coins de silence dont il n'hésite pas à symboliser l'attrait par la présence de Centauresses ardentes. Le meilleur de l'exposition de M. Vitteleschi, ce sont des études de femmes, à la fois véhémentes et méditatives, à tons divisés et qui ne sont point tout à fait sans intérêt.

§

M. **Fœrster** a groupé un ensemble très divers et même disparate : paysages assez intéressants, peintures, eaux-fortes, dessins, sculptures ; parfois l'artiste a songé, semble-t-il, à Odillon Redon, ou à Bourdelle, quelquefois il a été assez littéral devant la nature, et c'est ce qui lui réussit le mieux. Tout cela n'est pas indifférent.

§

M. **François de Hatvany** expose chez Bernheim-Jeune une

vingtaine de toiles dont la plupart présentent des nus, les uns isolés (ils sont très peu nombreux), les autres groupés sans qu'on puisse bien s'expliquer pourquoi, dans un intérieur moderne à mobilier de salon, ont aimé à se réunir tant de femmes nues, si diversement et pittoresquement placées. On comprend que l'auteur s'est peu soucié de vraisemblance et qu'il a simplement voulu affirmer sa science de la forme humaine, d'une forme féminine voulue très moderne et peut-être très parisienne. Cet artiste n'est point dépourvu d'habileté mi-académique, mi-dernier cri ; ce qui manque le plus à cette peinture, c'est le style et le caractère, et quelques agréments de couleurs dans les détails ne sont point pour le faire oublier.

§

Galerie Druet. MM. Maurice Denis avec une série de marines (une plage aux rochers noirs très pittoresque, un éblouissant coucher de soleil) et une jolie toile, *le Paradis*, où des angelots jouent naïvement à cache-cache dans un beau jardin comme on en voit beaucoup. Cette définition du Paradis est spirituelle et bien peinte. M. Pierre Laprade harmonise toujours curieusement ses bleus et ses roses. Un carton de tapisserie de lui a une belle valeur décorative. Hermann-Paul, Théo Van Rysselberghe apparaissent de bons artistes, à leur ordinaire, sans progrès nouveau et sans évolution de leur art. M. Paul Séruzier a une belle et vigoureuse exposition, natures mortes et paysages. M. Felix Vallotton expose une extraordinaire baigneuse. Il faut s'habituer à toutes les restrictions de cet art (et c'est assez dur), pour y prendre un austère plaisir. Il y a là des qualités précieuses, qu'on voudrait applaudir, et on est refroidi par la sécheresse de la couleur et quelque ankylose du faire.

Odilon Redon est legèrement représenté ; de même que M. Valtat, par une de ses bonnes études de poissonneries. M. de Segonzac est un artiste fort intéressant qui longe les frontières du cubisme ; il a de l'art, de la sincérité, de l'ordonnance, mais trop de régularité. Sa recherche des volumes n'est point sans monotoniser des paysages, des pacages, des rues de villages, des etangs qui sont tout de même séduisants par de très jolis tons bien veloutés. Une nature morte avec une déesse de plâtre offre une réplique variée d'un tableau exposé par M. de Ségonzac l'an dernier et qui fut le premier succès de public du Cubisme. Un bon buste d'André Antoine, par M. Lacombe, a déjà paru avec succès au salon d'Automne.

§

L'Exposition des **Peintres-graveurs** est excellente et naturellement comme toutes les expositions de graveurs incomplète et partielle ; je n'en veux d'autre indice que l'ouverture parallèle à l'exposition qui

à lieu chez Devambez d'une série d'expositions de peintres-graveurs chez Sagot. Cette série commence par l'excellent artiste G. Leheutre qui montre de belles impressions de Bretagne à l'eau-forte et d'excellents dessins à la plume. Cette exposition a provoqué un catalogue où une définition des *peintres-graveurs* est donnée sous les auspices d'Auguste Lepère et en quelque sorte officiellement. Il n'est donc pas inutile de reproduire cette définition autorisée :

« Pour réussir dans cet art difficile (l'art des peintres-graveurs) et réaliser en ce genre de valables œuvres, il (l'artiste) doit réunir en lui la pleine connaissance de plusieurs modes d'expression plastique. De même qu'un peintre de talent il doit avoir une science profonde de tout ce qui est du domaine de la peinture : dessin, composition, distribution des masses et des valeurs, des lumières et des ombres, emploi des couleurs, science de l'harmonie et posséder, en plus, la technique de la gravure ; connaissance des vernis, des morsures, usages de la pointe-sèche ou du burin, de l'aquatinte, du vernis mou, de telle sorte qu'il puisse user librement et sûrement des ressources de cet art, ressources qui sont immenses, d'une souplesse, d'une variété, d'une profondeur presque infinies... La manière dont les peintres-graveurs entendent la technique de leur art est essentiellement différente de celle des graveurs élevés à l'école de la gravure de reproduction. Les premiers s'efforcent de résumer les formes des objets en quelques traits caractéristiques, les seconds se croient obligés de graver toute chose : l'ombre, la lumière, la demi-teinte, le vide lui-même..., etc. »

L'Exposition des peintres-graveurs groupe des artistes chez qui cette esthétique est naturelle, des peintres sûrs de leur métier de graveur, et des graveurs qui savent tout ou beaucoup de la peinture. Forain alterne les prétoires féroces, marqués de précises accusations contre la mentalité des magistrats et les pages évangéliques ; ses pages satiriques sont les meilleures, mais les évangéliques n'en sont pas moins d'un éclatant dessin expressif. De belles eaux-fortes de Besnard ; *la Mère malade* est une très belle planche. Auguste Lepère a dans son *Paysagiste*, bois gravé au canif, une de ses meilleures œuvres ; *la Croix du bois maçon*, eau-forte, est une des pages de lui qui resteront. Truchet a les plus agréables eaux-fortes en couleurs, Clichys grouillants, jardins incendiés et floraux, jolies silhouettes féminines ; Chahine des soupes populaires, si tragiques et puissantes et un très beau quai de l'Hôtel de ville ; Louis Legrand une série extraordinaire d'eaux-fortes, dont certaines sont cursives comme des lavis avec une exquise élégance et cette force de dessin et cette signification presque unique du trait. Nous retrouvons ici des bois précis et spirituels de Laboureur et les larges études rurales de Paul-Emile Colin, scènes de la mort de l'arbre et de la vie des bûcherons. Les vieilles rues du Pont de l'Arche qu'ex-

pose M. Brouet sont très détaillées et très intimes. Une eau-forte de M.Delattre : *En attendant le Soleil*,est d'un très bel effet,un peu de l'accent de Millet sonne dans cette bonne page : d'ailleurs la série de M. Delattre est très intéressante. Henry Detouche a donné dans un portrait de harpiste une de ses meilleures pages,très colorée,très précise; M. Jeanniot a quelques très beaux paysages de Paris, M. Lunois quelques-unes de ses belles pages de Constantinople; *la Prairie des eaux douces* est une page parfaite. Il faut louer M. Pierre-Louis Moreau pour son artistique méticulosité, M. Bernard Naudin pour d'amusantes pointes sèches où revit tout un monde balzacien, et les grands paysages de Rivière, et les robustes pages de Prouvé,d'une admirable fougue, et M. Dauchez, Mlle Bardin, M. Frelaut, Armington,Armand Berton, Beurdeley, du Gardier-Joyau, très curieux, Le Meilleur,Vergessarat; il faut citer les Zorn qui sont d'extraordinaires portraits, les fines eaux-fortes de Philippe Zilcken, excellentes évocations d'Egypte, M. Liebermann, le meilleur peintre d'Allemagne avec deux beaux portraits, dont le sien, et de belles études de chevaux...M. Schwartz avec une excellente étude, M. Gilsoul, M. Béjot... Il faudrait citer tout le monde, car la moyenne de cette exposition est excellente. Elle est d'ailleurs très sélectée.

GUSTAVE KAHN.

LETTRES ALLEMANDES

Mort de M. Otto Brahm. — Alexander von Gleichen-Russwurm : *Elegantiæ Geschichte der vornehmen Welt im klassischen Altertum* : Stuttgart, Julius Hoffmann, M. 8. 50. — *Xenien-Almanach 1913* : Leipzig, Xenien-Verlag, M. 0.50. — Charles Perrault : *Feenmaerchen aus alter Zeit*, traduction Thérèse Tesdorpf-Sickenberger; Berlin,Meidinger,M. 1.50.— *Der Büchertisch* : Tempel-Verlag, M. 0.50. — Memento.

Otto Brahm. — Parmi les convives qui, le 15 novembre dernier, se groupèrent à l'hôtel Adlon, autour de Gerhart Hauptmann, pour fêter à la fois le cinquantième anniversaire de la naissance de l'écrivain et l'attribution du Prix Nobel, l'absence d'un compagnon de la première heure, peut-être le plus fidèle, fut particulièrement remarquée. Otto Brahm, déjà gravement atteint par la maladie qui devait l'abattre quelques jours plus tard, avait dû se faire excuser. Et M. Paul Schlenther, en prenant la parole le premier,à l'heure des toasts,souligna cette absence en s'effaçant modestement derrière celui qu'il considérait comme plus qualifié que lui pour fêter le jubilaire. Tout le monde savait la part qui revenait au directeur du Lessing-Theater dans le succès de l'œuvre hauptmannienne.

Otto Brahm a succombé à une affection cancéreuse le 29 novembre. Né à Hambourg,le 4 février 1856,fils d'un modeste négociant d'origine israélite, il se destinait primitivement à suivre la carrière paternelle.

A vingt ans, il se fit inscrire néanmoins comme étudiant à la faculté des lettres de Berlin. Tour à tour élève de Wilhelm Scherer et d'Erich Schmidt, il passa son doctorat en 1880, à Iéna, avec une thèse sur le Roman de chevalerie au XVIIIe siècle. L'histoire littéraire l'attirait. En 1884 il publia sa biographie de Kleist, ouvrahe maintenant presque classique et qui fut plusieurs fois remanié depuis lors. D'un grand travail sur Schiller qu'il entreprit ensuite, le premier volume a seul été terminé, Brahm, « le petit Brahm », comme on l'appelait couramment, devint bientôt une des figures les plus connues du Berlin littéraire. Avec Maximilien Harden, Paul Schlenther, Théodor Wolf, le frère Hart et le timide Gerhart Hauptmann, alors complètement inconnu, on le retrouvait le soir autour d'une table de marbre au café Schiller ou au Kaiserhof. Déjà il guerroyait, çà et là, en faveur de la nouvelle école. Ce petit homme tranquille et opiniâtre parvenait à imposer son jugement et les divinités pour lesquelles il combattait alors s'appelaient Ibsen et Tolstoï, jusqu'à ce qu'il eût proclamé qu'il n'y a qu'un seul dieu, Gerhart Hauptmann, dont il fut pendant vingt ans le fidèle évangéliste.

Mais la nature ardente de Brahm le poussait à l'action. Le 10 avril 1889 il créa, avec quelques amis, le *Théâtre libre* de Berlin qui, le 29 septembre suivant, devait donner la première représentation, en Allemagne, des *Revenants*, interdits en ce temps-là sur tous les théâtres allemands. En même temps il marquait sa place dans les lettres contemporaines, et lançait, avec l'éditeur S. Fischer, la revue *Freie Bühne*, tout d'abord mince cahier hebdomadaire qui bientôt devait prendre place parmi les plus importants périodiques d'outre-Rhin. Il y avait à vrai dire déjà une revue « réaliste » en Allemagne, c'était la *Gesellschaft*, fondée par un groupe munichois à la tête duquel se trouvaient M. G. Conrad et Carl Bleibtreu. On n'y jurait que par Zola et l'école française, alors que la *Freie Bühne* allait devenir surtout l'organe des influences nordiques.

Brahm devait se révéler excellent directeur de théâtre. Sans soucis des sévérités de la censure, il fit représenter Ibsen, Tolstoï, les Goncourt, Strindberg, Zola et aussi Hauptmann, Max Halbe, Hartleben, Holz et Schlaf et tant d'autres dont, à l'heure actuelle, on ne rappelle plus même les noms. Quand le genre commença à être de mode (Brahm rédigeait à ce moment le feuilleton dramatique de la *Gazette de Voss*), le critique songea à tourner son ambition vers les théâtres réguliers. En 1894 il prit la direction du *Deutsches Theatre*, où il resta dix ans. Il ne trouva au répertoire qu'une seule pièce d'Ibsen ; il en joua dix. Plus tard, au *Lessing-Theatre*, où il devait passer le 1er septembre 1904, il reprit les 13 drames sociaux de l'auteur norwégien et ne donna pas moins (jusqu'au 1er octobre 1912) de 655 représentations ibséniennes, sans compter les tournées !

Otto Brahm peut être considéré comme l'âme d'un mouvement qui n'a plus de raison d'être aujourd'hui. L'école du théâtre réaliste est en complète décadence. Le directeur du *Lessing-Theater* s'efforça de rajeunir son répertoire en jouant les auteurs de la nouvelle génération, Ernst Hart, Herbert Eulenberg, mais il ne put soutenir son entreprise qu'en faisant des concessions au grand public. On lui reprochait de ne pas assez se vouer aux classiques. Il s'y décida tardivement, tout en mettant aussi à la scène la comédie mondaine et le vaudeville. Quand il tomba malade, voici quelques mois, on ne craignit pas de dire qu'il se survivait. Une ombre se dressait devant lui, celle de Max Reinhardt, le grand faiseur moderniste, qui transporta le théâtre au cirque, l'homme des émotions violentes, protagoniste d'une culture de Music-halls et de Grands Magasins.

§

Elegantiæ. — Le zèle compilateur de M. de Gleichen-Russwurm nous vaut, à l'occasion des étrennes, un nouveau recueil d'agréables dissertations. Après avoir initié le grand public aux mœurs de l'Europe civilisée pendant la Renaissance et les temps modernes, il tourne maintenant son activité vers le monde antique. La société en Asie, en Grèce, à Rome sert de thème à ce volume écrit d'une plume alerte et farci de citations. M. de Gleichen, pour être le petit-fils de Schiller, n'en a pas moins les curiosités les plus scabreuses. Il a lu tous les auteurs de l'Antiquité, et tous les commentaires que de savants historiens en ont donnés. L'agitation du Forum n'a pas plus de secrets pour lui que le boudoir d'une courtisane. L'elegance le séduit sous quelque costume que ce soit et il ne nous en épargne aucun détail. Mais, cette fois-ci, il n'a pas pu emailler son discours de ces citations en français, en anglais, en italien, en espagnol même, qui faisaient de ses textes des mosaïques si particulièrement séduisantes. Il a bien fallu traduire les auteurs grecs et latins, car M. de Gleichen entend être compris du lecteur mondain auquel il s'adresse. C'est grand dommage, car, après avoir lu *Elegantiæ*, on ne peut s'empêcher de songer à la mise du redoutable *backfisch* qui en aura fait ses délices.

Xenien-Almanach. — Selon l'heureuse coutume qui se développe toujours davantage chez les éditeurs allemands, le *Xenien-Verlag* a réuni, sous forme d'Almanach, à l'occasion de la nouvelle année, quelques extraits des meilleures productions qui ont porte sa marque durant la saison écoulée. On trouve dans cet élégant petit volume de 240 pages, qui ne coûte que 12 sous, 30 gravures hors texte, dont 6 dessins de Goethe, des Durer, des Cellini, des Raphaël, des Rembrandt, des Fragonard, des La Tour, des Saint-Aubin, des Gavarni, etc. Des articles d'auteurs contemporains, et non des moin-

dres, servent de texte, et, parfois, de commentaires aux gravures.

Les **Contes de Perrault** n'avaient jusqu'à présent jamais été traduits en allemands, si singulier que cela puisse paraître. Mme Thérèse Tesdorpf-Sickenberger s'est appliquée à combler cette lacune. Sa traduction, fort exacte, témoigne d'une compréhension parfaite de l'esprit du vieux fabuliste et d'un sens très précis de la littérature enfantine. Elle est d'une lecture agréable. Malheureusement les éditeurs ont cru devoir illustrer ce volume d'affreuses gravures en couleur qui rappellent l'époque, déjà lointaine, où le goût germanique était à un niveau particulièrement bas.

Der Büchertisch.— C'est un recueil de brefs comptes-rendus des nouveautés littéraires publiées par une dizaine d'éditeurs allemands qui se sont groupés sous la raison sociale de *Tempel-Verlag*. D'intéressantes gravures et des extraits assez copieux accompagnent cet original répertoire.

§

Memento. — La *Revue germanique* (novembre-décembre) fait paraître sa revue annuelle, consacrée à la poésie allemande et due à la plume de M. E. Henri Buriot. Des recueils de Georg Heym, Arthur Fitger, Mmes Nora Braun, Margarete Windthorst, Hermann Levy, Arnim T. Wegener, Carl Friedrich Wiegand, Albert H. Rausch, Max Brode, Anton Wildgans, Wilhelm Schmidtbonn, Hermann Schilling, Max Geissler, Boersies von Münchhausen, Ed. Stucken, Herbert Eulenburg, R.A. Schrœder, Max Dauthendey, Stefan George y sont analysés avec beaucoup de patience et une parfaite entente de la métrique allemande. — M. J. Blum a découvert à la bibliothèque municipale d'Oran une lettre d'un traducteur de *Werther*, C. L. Sevelinges, adressée, le 20 brumaire an XII, à Lucien Bonaparte, en même temps qu'un exemplaire de son volume.

Deutsche Rundschau (décembre) poursuit la publication des documents relatifs à « la police secrète au Congrès de Vienne » mis à jour par M. Auguste Fournier. Aucune des personnalités en vue n'échappaient à la surveillance des agents de Metternich, et Metternich lui-même se voyait espionné par la contre-police. Les notes relatives à Talleyrand sont particulièrement intéressantes.— Le centenaire des contes de Grimm donne lieu à une étude du professeur Erich Schmidt.

Les *Süddeutsche Monatshfte* (novembre) publient une série de lettres adressées de Berlin à sa famille par le peintre-graveur K. Stauffer-Bern, qui périt tragiquement dans une aventure romanesque, il y a une vingtaine d'années. On y trouve des notations intéressantes sur le monde artistique et littéraire de la capitale allemande après 1880 et aussi quelques détails sur l'évolution du jeune artiste suisse.

A propos d'une exposition de tableaux modernes de peintres français qui vient d'avoir lieu à Cologne, M. G. F. Hartlaub fait paraître dans *Die Güldenkammer* (novembre) une étude qu'il intitude « la fin de l'impressionnisme ». Le critique étudie les dernières ramifications de l'école. « La méthode qui sert de base au non-sens du cubisme, écrit-il, est essentiellement anti-artistique et inféconde. » A son sens, le mal dont souffre la peinture

vient de ce fait qu'après avoir été dominée par la littérature elle subit maintenant la tyrannie de la musique. Les limites entre l'objectif et le subjectif sont effacées. Il convient d'attendre un nouveau Lessing qui examinera les rapports entre la musique et la peinture et qui assignera ses bornes à celle-ci.

Dans *Hochland* (novembre) M. Max Schwarz étudie la « crise religieuse » chez le peintre Anselme Feuerbach. Son article est accompagné de fort belles reproductions. M. Robert Saitschick commence (décembre) un travail très complet sur l'historien catholique Joseph Goerres, l'auteur de ce livre célèbre qui s'intitule « l'Europe et la Révolution ». Le même fascicule contient un article sur Max von Gagern, de M. Karl Hoeber.

Oesterreichische Rundschau, dont le baron de Chlumecky est le rédacteur pour les questions politiques, a consacré une grande partie de ses derniers sommaires à la crise balkanique. L'opinion autrichienne intransigeante y est défendue avec éloquence. Dans le numéro du 1er décembre, M. Auguste Ehrhard, professeur de littérature germanique à l'université de Lyon, étudie « les Courants allemands dans la vie intellectuelle française d'aujourd'hui ». Le rôle joué par les idées de Nietzsche n'y est pas négligé et notre *Mercure* y est cité en bonne place après la *Revue des Deux-Mondes*, l'ancienne, bien entendu, celle qui avait Henri Heine comme collaborateur.

Les *Neue Blaetter* abandonnent le format du journal et paraissent maintenant en élégants cahiers mensuels. La collaboration étrangère, tout en y étant quelque peu réduite, tient encore la première place. Des traductions d'Ernest Hello, de Suarès, de Francis Jammes voisinent avec de substantiels essais de Martin Buber, Rudolph Kassner et Paul Ernst.

M. Herbert Stegemann consacre, dans *Maerz* (30 novembre) un article, enthousiaste à Max Stirner qu'il détache des influences de Fichte et de Feuerbach, où les professeurs de philosophie s'entêtent à le rattacher. En passant il détruit l'absurde légende qui tend à faire croire que le philosophe de l'*Unique et sa propriété* aurait influencé Nietzsche : « La conception de l'univers chez Nietzsche est diamétralement opposée à celle de Stirner et l'on ne rend service ni à l'un ni à l'autre de ces penseurs en s'efforçant désespérément de trouver des parallèles qui n'existent pas en réalité. Tandis que Stirner cherche à extirper d'une façon générale la notion de la morale, la tendance de Nietzsche le porte essentiellement à détruire la morale contraire à tout ce qui est grand et fort, la morale des esclaves, pour mettre à la place de celle-ci une nouvelle morale de maîtres. C'est là une idée intuitive, de même que l'idée fondamentale de Stirner. Le Surhumain de Nietzsche se place à côté de l'Unique de Stirner, mais tous deux sont, par leur essence, absolument différents l'un de l'autre. Stirner est amoral, Nietzsche est anti-moral.

Le fascicule de novembre de *Deutsche Kunst und Dekoration* ne nous est pas parvenu. Celui de décembre est particulièrement intéressant par la variété des sujets qui y sont traités et par l'abondance des illustrations. Un article nécrologique consacré au peintre Hans Brühlmann, qui mourut à Stuttgart l'an passé, paraît en tête sous la signature de M. Willy F. Storck. On lui doit les fresques pour les Halles de Pfullingen qui montrent, tant par leur facture que par leur composition, que cet artiste n'était pas encore par-

venu à se dégager complètement des influences assez contradictoires qu'il avait subies. L'exposition de Sascha Schneider, qui a eu lieu à la galerie Arnold de Dresde, aux mois d'octobre et de novembre, a été une véritable révélation. Cet artiste, qui s'était adonné pendant quelques années à un ésotérisme assez niais, paraît maintenant complètement maître de son talent. Installé à Florence il a su s'assimiler à la fois la beauté grecque et le charme italien. Ses sculptures sont d'une magnifique pureté et, dans ses tableaux, il nous révèle tout le charme troublant de l'adolescence. M. Robert Corwegh le loue comme il convient dans un article auquel d'excellentes photographies servent de vivants commentaires. Il faut signaler encore les exquises poupées de Mme Lotte Pritzel de Munich, dont *Deutsche Kunst und Dekoration* nous offrent une nouvelle série et dont le charme eût troublé même l'imagination d'un Baerdsley, ainsi que les faïences de MM. Karl Klaus et R. Luksch.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Prof. Henry Morley : *A First Sketch of English Literature*, 7 s. 6 d., Cassel. — Andrew Lang : *History of English Literature from « Beowulf » to Swinburne*, 6 s., Longmans. — Prof. Oliver Elton : *A Survey of English Literature, 1780-1830*, 21 s., Edward Arnold. — J. M. Kennedy : *English Literature, 1880-1905*, 7 s. 6 d., Stephen Swift. — Sir Arthur Quiller-Couch : *The Oxford Book of Victorian Verse*, 6 s., Clarendon Press. — Prof. W. P. Ker : *Essays and Studies*, 5 s., Clarendon Press. — Henry Newbolt : *Poems New and Old*, 5 s., John Murray. — Rachel Weigall : *Correspondence of Lord Burghersh*, 12 s., John Murray. — E. V. Lucas : *A Wanderer in Florence*, 6 s., Methuen. — Memento.

L'étude de la littérature anglaise offre une matière inépuisable, même sans prétendre se livrer à des recherches spéciales ; souvent, on en connaît assez bien certaines époques, alors que l'occasion ne s'est pas offerte de se familiariser avec d'autres : aussi arrive-t-il fréquemment que des lecteurs nous demandent de leur indiquer des ouvrages donnant une histoire d'ensemble de la production littéraire anglaise. L'excellent manuel de Mr Edmund Gosse, dont une version française a paru à la librairie Armand Colin, répond de façon suffisante à ce besoin ; mais à ceux qui lisent couramment l'anglais nous pouvons indiquer ici quelques ouvrages utiles récemment parus. Voici d'abord une édition nouvelle de **A First Sketch of English Literature**, du prof. Henry Morley. Réimprimé plus de vingt fois depuis 1873, ce livre est considérablement augmenté. Mr E. W. Edmunds a entièrement remanié un premier supplément ajouté à l'édition de 1901, et l'a complété, l'amenant ainsi jusqu'à nos jours. Un précieux index termine ce volume de douze cents pages.

Un autre livre, moins complet, mais assurément moins sec, sera l'**History of English Literature**, *from « Beowulf » to Swinburne*, qui parut quelques jours avant la mort de son auteur, Andrew Lang. Nous commençons avec la littérature anglo-saxonne pour aboutir aux principaux auteurs de notre époque. Andrew Lang

a laissé impitoyablement de côté les innombrables auteurs secondaires que le précédent ouvrage mentionne, et on pourrait lui reprocher même quelques inexplicables omissions; mais son livre est d'une lecture facile et souvent très agréable. Après quarante ans de travaux Andrew Lang avait conservé l'enthousiasme de sa jeunesse pour la littérature, et aussi pour ses confrères de jadis et d'aujourd'hui.

Dans les deux volumes qu'il intitule : **A Survey of English Literature, 1780-1830**, Mr Oliver Elton, qui est professeur de littérature à l'université de Liverpool, passe en revue le demi-siècle qui a vu l'épanouissement du romantisme anglais. La date à laquelle il débute marque, dit-il, la fin d'une grande période de la prose et le commencement d'une grande période poétique. L'épigraphe de son ouvrage indique la méthode qu'il a adoptée; il l'emprunte à Hazlitt : « Je me suis efforcé de sentir ce qui est bon, et de donner une raison pour la foi qui était en moi, quand il le fallut, et lorsque je le pus. » Nous avons donc là une série de jugements sur des œuvres d'art. « J'ignore, dit-il, ce qu'est la littérature, si elle n'est un art. La vie et les idées, la société et les mœurs, la politique et les affaires doivent toujours être étudiées pour comprendre cet art et juger de ses productions. » Et à l'exemple d'Anatole France, le prof. Elton se lance à la poursuite d'aventures parmi les chefs-d'œuvre. Ses deux volumes constituent un ouvrage des plus remarquables; si, parfois, on n'est pas entièrement d'accord avec lui, il faut convenir que ses jugements sont sincères, basés sur des raisons dignes de respect, sur des méthodes nouvelles de présentation ; il se refuse à accepter les jugements reçus tant qu'il ne les a pas examinés lui-même, et il le fait avec une érudition, une perspicacité et une intelligence qu'on admire. Voilà un excellent ouvrage de bibliothèque.

Mr J.-M. Kennedy s'est risqué à une tâche fort délicate. Son livre **English Literature, 1880-1905**, prétend être une histoire du mouvement littéraire de cette période. La prétention est excessive, car il manque, entre autres omissions, W. E. Henley et les auteurs qu'il groupa au *Scots Observer* et à la *New Review*. Du reste la terminologie de Mr Kennedy est d'une bien agaçante imprécision et son chapitre d'introduction, dans lequel il essaie un départ entre ce qu'il appelle le classicisme et le romantisme, est un amas d'affirmations arbitraires, énoncées avec une suffisance présomptueuse. Après avoir ainsi élaboré une théorie dogmatique vaguement nietzschéenne, l'auteur nous donne huit essais, rangés en autant de chapitres, sur Walter Pater, Oscar Wilde, le groupe du Yellow Book, Aubrey Beardsley et les influences continentales, G. B. Shaw, H.-G. Wells, George Gissing, et enfin la renaissance celtique avec Yeats, George Moore, Wm Sharp, etc. Il y a, certes, quelques bonnes pages

dans ce livre, mais on ne saurait le prendre comme une histoire de la période dont il traite.

Enfin signalons un recueil que vient de publier la Clarendon Press et qui permettra au lecteur d'avoir sous la main un excellent choix de la poésie de l'ère victorienne : c'est **The Oxford Book of Victorian Verse**, compilé par Sir Arthur Quiller-Couch, à qui l'on doit déjà l'*Oxford Book of English Verse* et l'*Oxford Book of Ballads*. Ce livre de mille pages donne près de huit cents poèmes par trois cents poètes de langue anglaise, c'est-à-dire anglais, irlandais, écossais, canadiens et américains. Sir Arthur Quiller-Couch a inclus dans ce choix les plus grands poètes du XIXe siècle et les meilleurs des poètes de second ordre, de ceux même qui n'ont écrit encore que dans ce XXe siècle ; et lorsque, parmi ces aspirants à l'immortelle gloire, le temps aura accompli son œuvre d'oubli, la postérité trouvera dans cette judicieuse sélection de « Victorian Verse » quelques poèmes d'une heureuse inspiration qui permettront à quelques noms de ne pas mourir tout entiers.

§

Tous les ans paraît un recueil d'**Essays and Studies** par les membres de The English Association, qui, fondée en 1906, « a pour objet d'offrir des occasions de rencontre et de coopération à tous ceux qui s'intéressent à la langue et à la littérature anglaises ; d'aider à maintenir l'usage correct de l'anglais écrit ou parlé ; de faire reconnaître l'anglais comme un élément essentiel de l'éducation nationale ; de discuter des méthodes d'enseignement de l'anglais, et de la corrélation des travaux des écoles et de ceux de l'Université ; d'encourager et de faciliter les hautes études de la langue et de la littérature anglaises ». C'est ce dernier but qu'atteint le présent recueil de conférences, publié par les soins du prof. W. P. Ker. L'énumération des sujets nous en convaincra : *What English Poetry may still learn from Greek*, par Gilbert Murray ; *Some childish Things*, la littérature enfantine, par A.-A. Jack ; *A Lover's Complaint*, comparaison de ce poème avec les *Sonnets* de Shakespeare, par J.-W. Mackail ; *Arnold and Homer*, par T. S. Omond ; *Keats's Epithets*, par David Watson Rannie ; *Dante and the Grand Style*, par George Saintsbury ; *Blake's Religious Lyrics*, par H.-C. Beeching.

§

Mr Henry Newbolt est un des meilleurs poètes, et des plus appréciés à l'heure présente en Angleterre. Sa renommée date de quelque quinze ans, de la belle époque impérialiste et belliqueuse qui aboutit assez fâcheusement à la longue, cruelle et sanglante guerre des Boers. Les vers patriotiques de Mr Newbolt avaient un accent particulier, une inspiration originale qui leur donnaient un lyrisme des plus

rares en ce genre, et que nous eûmes l'occasion de mentionner à diverses reprises, lorsque le poète éditait une plaquette. Voici maintenant sous ce titre : **Poems New and Old**, un recueil de tout ce qu'il a publié depuis 1897, à quoi il ajoute huit poèmes encore inédits. Et c'en est assez pour permettre de juger du magistral talent de Mr Newbolt.

§

Lord Burghersh, ou John Fane, qui devint, en 1841, à la mort de son père, onzième comte de Westmoreland, fut soldat, homme politique et diplomate; il consacrait ses loisirs à la musique, et a laissé diverses compositions, outre qu'il fonda, en 1823, l'Académie Royale de Musique. Il était né en 1784 et vécut jusqu'en 1859; sous les ordres de Wellington, il prit part à la guerre d'Espagne contre Napoléon, et il fut mêlé aux négociations diplomatiques qui suivirent l'abdication de l'Empereur et son exil. Ces multiples rôles de sa carrière, et ses qualités personnelles, donnent un vif intérêt à l'ouvrage composé par sa petite-fille Rachel Weigall, sous le titre de **Correspondence of Lord Burghersh**. Les lettres et notes publiées ici, et reliées entre elles par des commentaires précis, couvrent une période qui va de 1808 à 1840, et constituent une série de documents précieux pour l'histoire de la première moitié du XIXe siècle. Une carte et plusieurs portraits illustrent ces intéressantes pages.

§

De tous les pays qui attirent le touriste, l'Italie est le plus difficile à visiter. Son histoire est des plus compliquée et la diversité de ses paysages et de ses villes déroute autant qu'elle séduit. Sans doute, il y a les guides, précieux et indispensables, mais agaçants souvent par le mélange qu'ils offrent d'information savante trop complète, et de détails pratiques confus. Et l'on accueille avec plaisir des ouvrages comme ceux de M. André Maurel, en France et de Mr E.-V. Lucas, en Angleterre, si différents cependant. Nous devons déjà à Mr Lucas des livres sur la Hollande, sur Londres, et sur Paris. Il nous donne aujourd'hui **A Wanderer in Florence**, enrichi de quelques intéressantes reproductions et de seize excellentes illustrations en couleurs par Mr H. Morley. L'avantage de ce genre d'ouvrages, c'est qu'il s'adresse indistinctement à tous les lecteurs, à celui qui est à Florence, parce qu'il lui apprend une foule de choses qu'il ignorait et lui en remémore autant qu'il oubliait; à celui qui l'a visitée parce qu'il revivra avec délices les jours où il parcourait les rues et les palais de la vieille cité toscane, et à celui aussi qui ne s'y rendra jamais parce qu'il fera en imagination le plus joli des voyages en la très agréable compagnie d'un guide disert et discret, érudit et artiste à la fois.

Memento. — Trois ouvrages à lire et à conserver viennent de paraître dans la Collection Tauchnitz : *Twixt Land and Sea*, de Joseph Conrad; *The Silver Box and Other Plays*, par John Galsworthy, et *The Sea Wolf*, par Jack London.

Poetry, a Magazine of Verse, paraît à Chicago et son existence est assurée pour cinq ans par cent souscripteurs qui se sont engagés chacun à un versement annuel de cinquante dollars. Les deux premiers numéros sont fort intéressants. Mr. Ezra Pound, le poète de *Personæ*, d'*Exultations* et du *Canzoniere*, est correspondant pour l'Europe, et il fera, dans *Poetry*, des chroniques sur la poésie française. Il reçoit livres et revues à Londres, 10, Church Walk, Kensington W.

Rhythm publie des articles de Richard Curle sur Joseph Conrad, de Yone Noguchi sur Outamaro, sur le roman français par Francis Carco, *A moral little tale*, par lord Dunsany, etc.

Dans *Harper's Magazine*, une nouvelle de Mark Twain, un poème de Thomas Hardy, un article de Richard Le Gallienne sur les enfants dans le roman, etc.

The Nineteenth Century and After donne deux articles sur le mariage et le divorce par l'évêque Welldon et W. S. Lilly, une étude sur le drame en Angleterre et au Japon, par Yoshio Markino, et des réflexions de Sir Sidney Lee sur l'achèvement du *Dictionary of National Biography*.

The Fortnightly Review, avec plusieurs articles sur les Balkans, publie des articles sur le général Booth, par W. T. Stead ; sur le décor au théâtre, par Charles Ricketts ; sur Adrienne Lecouvreur, par Francis Gribble; sur le père Tyrrell, par Arthur F. Bell ; sur Aloysius Bertrand, par Arthur Ransome, et *the Bogie Men*, une comédie en un acte, par Lady Gregory.

Dans *Everyman*, un article de Gilbert Thomas sur John Masefield, qui vient d'obtenir le prix de cent livres fondé par M. Edmond de Polignac, et décerné annuellement par le Comité académique de la Société Royale de Littérature.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ITALIENNES

L'Anthologie des Poètes futuristes ; Editions futuristes, Milan. — Memento.

J'ai indiqué à plusieurs reprises, ici même, les groupements de poètes, j'entends de jeunes poètes, de l'Italie nouvelle. Les cénacles, au delà des Alpes, sont répandus dans les différents centres de la péninsule, comme à Paris dans les différents quartiers. Mais il y a peut-être moins de distance entre Rome et Milan qu'entre le Boulevard et la Rive-Gauche. Un esprit à peu près identique de révolte, une volonté semblable, une véritable fièvre de renouvellements, fait fraterniser les poètes méridionaux groupés à Rome ou à Naples, et les poètes du Nord groupés à Florence ou à Milan. Ce qui est le plus à remarquer, c'est que les uns et les autres ne reconnaissent point de maître, ne se soucient guère de se retrouver autour d'un Mallarmé

dans son salon, ou d'un Verlaine dans son café. Ils s'écoutent entre eux, se révélant au public par leurs œuvres, dans leurs revues ou dans les conférences qu'ils organisent.

Ils n'ont point de maître. Il y a une trentaine d'années, d'autres s'étaient groupés de la sorte, à Rome. Un éditeur-mécène, qui s'écrasa dans une faillite retentissante, Angelo Sommaruga, voyait autour de lui le professeur Carducci, l'adolescent d'Annunzio, le fier et magnifique Adolfo de Bosis, le polémiste Edoardo Scarfoglio, et d'autres. On bataillait dans des revues dont le souvenir demeure, *La Cronaca Bizantina*, la *Favola rotonda*. Pascoli, de son côté, se faisait une âme puissante de poète loin de tout et de tous, en silence. Une forte volonté de renouveau poussa tous ces poètes vers un retour au classicisme, mais un retour si nerveux et si impétueux que les esprits et la forme du lyrisme italien se retrouvèrent refaits et considérablement enrichis. Il ne faut pas chercher autre chose, ni des noms, ni des œuvres, au milieu de ce moment auroral de la nouvelle littérature italienne. Il y eut d'autres poètes, d'autres tendances éclatèrent, un peu partout dans le Nord et dans le Sud. Ce qu'il reste, c'est l'impression nette que la jeune nation cherchait dans un fiévreux et grandiloquent retour au passé sa conscience lyrique nationale. La tendance n'était pas toute neuve. Les poètes du début et du milieu du XIX[e] siècle, d'Alfiéri à Monti, Léopardi, Manzoni, avaient été séduits, ou fatalement poussés, par le même rêve. Comme eux, les lyriques de l'Italie, devenue nation subissaient, en les adaptant, en les transformant, les grands courants du lyrisme français. La langue s'assouplissait et se magnifiait, mais il fallait encore que quelqu'un jonglât avec elle, pour la rendre riche et malleable au possible. Il fallait un virtuose. Gabriel d'Annunzio joua ce rôle avec un succès inoui.

Et ce furent alors les éclosions nombreuses des « d'annunziens », qui, tour à tour, ainsi que leur maître, et suivant les évolutions d'en deçà des Alpes, furent Parnassiens, Symbolistes, Intimistes, Vers-libristes, Esthètes.

J'ai dit jadis comment cette génération aboutit à former d'excellents journalistes, sans plus. Aujourd'hui, l'étoile de d'Annunzio a pâli. On ne le suit plus, on ne l'imite plus, et, malgré ses belles tentatives patriotiques réitérées, pour s'élever sur le trône du Vatès national, on ne l'aime plus. D'autres besoins multanimes, dont le foyer est quelque part dans le monde ou sur le monde, rayonnent aussi sur l'âme lyrique italienne. La conception même de la nation, chez les jeunes écrivains, a évolué. L'Italie n'est plus pour eux l'incomparable creuset de vingt siècles d'humanité. Les grandes images du passé ont pris des aspects neufs et vivants, donnant aux poètes une fière conscience des énergies présentes. A la place des Titans, des gigantesques fantômes de Michel-Ange, de tous ses demi-dieux musclés de puissance,

vit et vibre dans les esprits nouveaux l'image de Michel-Ange lui-même, petite, nerveuse, douloureuse, creusée d'orgueil, créatrice des Titans et de Dieux. Toute vision s'est ainsi hautainement humanisée. Et il est étonnant de constater en quel court laps de temps l'esthétisme de Gabriel d'Annunzio a pu reculer démesurément dans l'espace, s'éloigner de tous les esprits, donner nettement l'impression que ce poète prestigieux, hier encore officiant vénéré d'un temple rempli de symboles, se survit et a tort de se survivre.

§

Ce ne sont pas les morts qui vont vite. Ce sont les jeunes. Le phénomène de notre temps est indéniable. Jamais les littératures, les arts n'ont évolué avec une si extraordinaire rapidité, une aussi impérieuse fatalité. On se renouvelle, ou bien l'on renaît. Le formidable « ouragan de la vie », qui bouleversa et sublima le cœur héroïque de Nietzsche, souffle avec des caprices irrésistibles. Les dieux sont frénétiques. Et l'art, qui est leur plus haute manifestation humaine, brise ses formes, étouffe ses foyers, cherche des lignes nouvelles, allume des feux nouveaux, s'acharne à la création des nouveaux rythmes de l'anima mundi.

Ceux qui s'obstinent à cultiver leur petite sensibilité, telle que la tradition superficielle la leur a transmise, se perdent et s'enrichissent. Leurs œuvres se vendent, leurs pièces de théâtre leur rapportent beaucoup. Mais leur art, enfoui dans la vase de la mare, ne retentit que du chant des grenouilles Les autres, enfiévrés, embrasés par toutes les fièvres, marchent, exaltés ou extasiés, et créent les mouvements récents de la peinture, de la musique et de la prosodie nouvelles.

Nulle part ailleurs qu'en France on ne saurait retrouver l'usage et le sens de ces grands bouleversements contemporains, d'où tout un art est sur le point de jaillir pour accroître l'émotion du monde, la disciplinant dans une discipline qui soit nôtre. Les discussions s'apaisent sur la musique de Debussy ou de Dukas, et on les rouvre sur celle d'Erik Satie, de Ravel, de Schmitt. On attaque encore — on l'a vu cet été dans un grand quotidien ! — l'Impressionnisme, et la colère générale est déjà violemment sollicitée par le cubisme. On discute encore sur la nécessité du vers-libre, et l'on se heurte déjà aux attaques du lyrisme collectif le plus apparemment « incohérant » exprimé dans les rythmes les plus libérés. L'attention du monde intellectuel est ainsi rivée à la France. J'ai pu entendre cet été les propos de quelques groupes allemands d'avant-garde : ils ne connaissent d'autres paradigmes à leur soif de renouveau, que l'art et la littérature d'avant-garde de la Rive-Gauche.

En Italie, un homme étrange, énergique, volontaire et à coup

sûr génial, M. Marinetti, a réalisé à lui seul le plus extraordinaire des mouvements d'âmes. Il s'y acharne depuis des années. Il compose et distribue sa vie comme les chants d'une épopée. On le bafoue, on se tord du mot disgracieux sorti de son cerveau : le Futurisme. Il inonde la terre de manifestes, irritant, choquant, agaçant, avec cette intempérie qu'il nous reverse sur la tête, avec son Futurisme qu'il veut vous imposer à « coup de gueule », à coups de poings et à coups d'épée. Il nous énerve, et il recommence. Nous ne voulons pas de son école. Oui, mais... Mais la revue *Poesia* est conçue sur un plan nouveau, sérieux, extrêmement intéressant, et nous y écrivons. Il vient à Paris avec une petite troupe de peintres, il nous brusque, nous résistons et, consciencieusement, nous mettons à l'étude de leurs théories picturales et de leurs œuvres : et nous comprenons, et, malgré nos réserves, nous admirons. Et maintenant, il jette sur notre table de travail un gros volume à couverture couleur de feu. C'est l'**Anthologie des poètes futuristes**. Les poètes sont au nombre de dix : Libero Altomare, Mario Betuda, Paolo Buzzi, Enrico Cavacchioli, Auro d'Alba, Luciano Folgore, Corrado Govoni, G. Manzella-Frontini, Marinetti et Aldo Palazzeschi. Les extraits de leurs œuvres remplissent 422 pages. Et nous admirons enfin sans réserves, nous étonnant de ne pas voir parmi eux un grand et dédaigneux poète, M. Gian Pietro Lucini.

Les dix poètes futuristes sont, sans contredit possible, les plus puissants de la jeune génération italienne. L'ensemble de leur œuvre, présenté en raccourci de la sorte, constitue l'événement littéraire le plus important de l'Italie contemporaine. Si, au début de cette chronique, j'ai tenu à présenter un tableau, tout à fait réduit à l'essentiel, de la vie littéraire italienne des derniers temps, c'est que je voulais faire percevoir clairement la place que l'Anthologie futuriste prend immédiatement dans cette littérature. Je ne sais si des haines, des parti-pris, des rancunes individuelles, retiennent la critique italienne de se prononcer sur l'importance de ce volume, ou la poussent à crier. Contre de telles manifestations d'une cérébralité supérieure et neuve, comme celle de l'Anthologie futuriste, je ne vois qu'une façon de la combattre : le ricanement, arme habituelle des officiels, des officieux, et des adversaires faibles. Je ne crois pas que l'on puisse sérieusement attaquer la puissance poétique, complète et inattendue, de poètes tels que Paolo Buzzi, que Luciano Folgore, que Cavacchioli, que Palazzeschi. Et je ne crois pas qu'il faille demander aux bons critiques qui exaltent les drames populaires de M. Sem Benelli — lequel donna pourtant jadis une si belle et grande promesse de poésie vraie, mais que le facile succès a égaré — une discussion sur les poètes futuristes. Je ne crois pas non plus que ceux-ci s'en soucient. L'élan qui les anime suffit à féconder le lyrisme de toute une nation.

Cet élan n'est pas spécialement italien, et c'est là sa plus sûre vigueur, la certitude de sa durée. On peut parler des deux seules écoles picturales les plus récentes, le Cubisme et le Futurisme, comme on peut parler de la littérature collective, en prose et en poésie françaises, qui, s'inspirant de l'interpsychologie des foules, crée et recrée en ce moment son lyrisme et sa prosodie, très libres, épiques et héroïques, et de cette poésie futuriste. Celle-ci est pourtant la première expression moderne d'une évolution spirituelle totale. Les forces ambiantes y sont toutes chantées. On a brisé les moules de l'inspiration traditionnelle, sentimentale ou sensuelle, faites par les aspirations précises et bornées d'un seul être placé au centre du monde, et presque toujours, exclusivement, du monde érotique. On se rattache à la grande tradition de la poésie. Le poète n'est que la bouche du dieu collectif, le dieu épique de l'Hellade homérique, le dieu moral du Moyen-Age dantesque, le dieu héroïque ou sentimental du xviie siècle cornélien ou racinien, le dieu politique du xixe siècle de Hugo. L'inquiétude mystique contemporaine, et toute la joie d'un monde qui a dompté les forces connues de la nature pour accroître sa puissance, l'inquiétude et la joie d'un monde qui vraiment se rénove, sont l'âme du lyrisme contemporain tel que peuvent seules le chanter les phalanges encore exiguës des poètes vraiment nouveaux. Le chant de ces poètes est naturellement remué et mesuré par un inapaisable orgueil. Trop d'apostrophes, trop de cris sans suites, retentissent certes dans les poèmes futuristes, et les font sonner faux. Mais toutes les énergies des hommes d'aujourd'hui et de demain, et celles des luttes des races, viennent de trouver leurs farouches rhapsodes. M. Paolo Buzzi s'écrie à Kiel :

O forteresse de la mer,
Un homme fort vous salue !
O chantiers teutons de la prépotence sonore,
Un latin vous épie !
O dock aux muscles d'acier impérial,
Un poète d'Italie vous exalte avec le nom de votre naissance.
Et il pense, non sans courroux,
A ses mers lointaines.
Et il sent battre le pouls formidable
De la militaire Germanie, sur les eaux du monde,
Et, encore une fois, comme dans le cœur de pierre de Berlin,
Il voit le métallique Fafner qui vomit — *Ya* —

Et il chante dans le port de Hambourg :

Port du délire de fer d'aujourd'hui et de demain,
je t'adore ! Et je remercie ici, les genoux dans la fange noire,
ces deux pauvres vieux lointains,
qui s'embrassèrent un jour

afin de me donner à la spectaculeuse Heure de lumière ;
ô flamme du travail
qui consumes le Monde et le nourris,
et le fais, toujours plus, bondir, tonnant
sous les fracas des autres Mondes
que les Poètes seuls écoutent, seuls entre les Humains !

C'est la mer, surtout, l'océan grave de toutes les promesses de conquêtes et de domination, qui exalte les poètes. M. Luciano Folgore chante :

Sur la mer le soleil, avec ses armées flamboyantes,
met en déroute les nuages naviguants.
Les mâts se dressent d'une intrigue
de cordages, d'un nœud de cordage.
Ils se dressent comme le plus haut rythme
des navires, et ils élèvent leurs bras
maigres, vers la face rouge
du soleil.

Ou bien, avec M. Marinetti, c'est l'apothéose du chemin de fer, de l'automobile, de toutes les énergies que l'homme a créées pour l'homme.

Oh ! le fracas du pont-levis qui résonne et qui tourne
sur les rails !... Quels marteaux ?... Holà ! et quels tambours
de métal ?... Quelles enclumes aux entrechocs sonores ?
Frénétiques tramways trop ignorants d'une ivresse
multicolore, encombrement de pierreries vivantes,
ô roulants blocs de gammes lancés en projectiles,
loin de moi... contre moi... allez-vous donc bondir ?

Et le sentiment général de la vie des autres, une sorte de « sensibilité collective » émeut le cœur de ces chantres de l'Energie neuve. M. Corrado Govoni parle ainsi de *tout ce qui passe dans une rue*. Là, les tendances entre la jeune poésie française d'avant-garde et l'italienne s'accentuent. Le sens intimiste même n'est pas étranger aux rythmeurs de rêves titaniques.

Mes yeux, mes yeux, regardez l'horizon : le nouvel horizon,
sinon le vaillant fantôme changera...

s'écrie M. Enrico Cavacchioli (qui n'est pas, je pense, l'auteur d'un livret pour Léoncavallo !) tandis que, mauvais, sarcastique, cruel, M. Aldo Palazzeschi évoque toutes les vies multiples des êtres et des choses sinistres, autour de lui, et il ne s'étonne pas

que peu de place occupent les morts,
bien moins que nature.
Et quelqu'un d'eux fut maître
à lui seul d'un potager,
qui lui parut toujours si petit !

Voilà des voix, des expressions, diverses, différentes, que pourtant harmonisent selon des harmoniques disonnantes somptueuses, la même volonté de chanter la joie de l'énergie qui recrée, en notre heure tragique, dans le crépuscule de l'aube que nous vivons, la face et l'âme du monde.

On peut ricaner, certes. C'est commode et stérile, et il y a en Italie aussi un « Boulevard ». Mais cela est beau.

Memento. — M. Romain Rolland a donné au périodique *la Voce*, de Florence, un violent et clair article sur « la Guerre des Deux Rives ». Il ironise admirablement au sujet de l'esprit du « Boulevard », esprit, à tout prendre, asservi au goût du jour et pour cela même essentiellement cosmopolite, et il affirme ses préférences pour cette « Rive-Gauche », qui est le foyer de toute la tradition lyrique et des forces esthétiques innovatrices.

RICCIOTTO CANUDO.

VARIÉTÉS

Ingres ressuscite. — En disant : « Le dessin est la probité de l'Art », Ingres voulait dire certain dessin où il excellait ?

Aussi lorsque Picot et Bouguereau ont répété : « Le dessin est la probité de l'Art », Ingres est devenu soucieux.

A l'Ecole des Beaux-Arts, en voyant les travaux de ceux appelés les « forts d'Ecole », il se refuse opiniâtrement à les reconnaître comme tels. Il sait qu'un vieux gardien chevronné pourra dire sans conviction devant le monument élevé à sa mémoire : « C'était le plus fort... autrefois ! » parce que, dans la vie comme au collège, il faut un *plus fort*, mais que les forts comme lui sont méconnus pendant un siècle au moins.

Bourgeois très fier et original, un peu pédant d'allure, Ingres ne se souciait pas de la critique, comptant sur ses œuvres pour prendre place dans le temps.

Et voilà qu'il ressuscite, chef des mécréants.

Car l'*anarchie latente*, résultante des théories individualistes exaspérées, a ramené, par un choc en retour, bien des esprits, bons ou mauvais, vers un besoin d'ordre.

En art ils croient avoir trouvé le maître qui leur convient.

Mais, mécontent, Ingres ressuscité n'accepte pas le commandement de tels troupiers.

Prestigieux calligraphe à l'écriture sereine et pure, il possède le sens très précis et raffiné d'une magnifique volupté de la forme ; il tient à garder une attitude représentative, réservée et même renfrognée. Il me fait penser, dans un autre ordre d'idées, à certaines gens du monde dont la conversation polie, mais banale en diable, paralyse tout élan intérieur chez leur partenaire et les tient à une distance de mille coudées.

Ingres, pour des raisons que je vais essayer de dire, nous tient en respect.

Voyez ce visage grave : ne dit-il pas toute une profession de foi en face de l'abandon et de la verve romantique ?

Le vieux maître tient à cette attitude; dans tous ses portraits il se raidit dans une pose un peu théâtrale, montrant toutes ses croix, fier de ces distinctions qu'il ne dut certainement pas au concours pressant de la politique comme tant de bâtards artistes de maintenant.

Il semble jouir de son bon sens et de sa droiture, mais reste en même temps aussi tendu que *la corde de son violon*.

Si nous rêvons parfois, pour l'artiste puissant et fort, d'une bonhomie géniale et charmeuse, il ne sied point de la demander à ce singulier homme qui paraît heureux de se sentir gêné aux entournures de son habit. On se croit en présence d'un grave et sévère fonctionnaire, loin de toute sensiblerie extérieure.

Il est sensible, pourtant, mais plein de réserve; il se garde, ne se donne pas aux passants; il est bien l'homme de son œuvre impeccable.

Est-ce pure imagination de ma part. Je crois que ces lèvres closes, cousues même, dissimulent une pudeur qui m'enchante chez cet artiste cependant si « sûr de son fait », comme l'a fort bien dit André Suarès (1).

Quels que soient les documents et les bavardages des critiques qui croient porter un monde en gestation s'ils compilent les petites anecdotes de la vie des grands méconnus, l'art d'Ingres me semble avant tout la protestation hautaine et fière d'un esprit sérieux contre le sans-culottisme de ces bourgeois en mal de libéralisme qui pullulent chez les artistes.

Ingres ne veut pas de cette liberté qui permet l'étalage et la glorification de l'ignorance et de la médiocrité. Aussi ne perd-il pas une occasion de trouver dans le Passé des *lois* et des *disciplines;* il les assimile souvent magnifiquement pour un but précis avec des vues très complètes de la nature. Il lui importe peu de nous ennuyer et de s'ennuyer (bien que je le soupçonne d'avoir eu des jouissances immenses), mais il pense d'une volonté unique et maîtresse à contenir les battements de son cœur à dominer sa sensibilité ; il rend sympathique le rhétoricien qu'il est, ce rhétoricien d'Ingres dont on a tant proclamé la froideur à une certaine époque où l'on eût traité de suspect l'artiste qui eût osé reconnaître en lui un grand maître français.

Certes il n'attire pas par un talent facile ni par une virtuosité étonnant le plus grand nombre, mais il bénéficie de la sérieuse sympathie des esprits absolus allant jusqu'au bout de leur conception au milieu de l'hostilité et de l'indifférence des hommes.

(1) *Grande Revue* du 25 juin 1911.

Son dessin est parfois le beau jet d'un esprit en éveil devant la nature et le contraire d'un dessin d'école, mais c'est le plus souvent l'analyse rigoureuse et l'observation d'une forme un peu préconçue dans laquelle la nature semble emprisonnée dans la camisole de force que lui a donnée ce dominateur.

On le rabaisse toujours en parlant de sa probité; il va au delà, quoi qu'il en dise, ne répète pas une formule conventionnelle, et trouve, à plus de quatre-vingts ans, les belles cadences, les rythmes harmonieux, les proportions délicates et nobles, dans la splendeur de la forme (1).

Il est seul à posséder de pareils soucis d'ordonnance et de tenue; il va droit au but, et les œuvres de ce Français volontaire et tendu font penser à des peintures persanes, d'une harmonie un peu froide, mais lumineuse, d'une science sensible, d'une technique soignée et précise.

Pas à pas, il suit une forme qui a pour lui des secrets adorables, des nuances savantes et complexes, ou pures et naïves, que la volonté impérative de ce maniaque de génie sait fort bien noter amoureusement et réaliser avec maîtrise.

Devant les débauches et les folies de la couleur, nous comprenons mieux ce style tendu et probe.

Ingres, parfois, s'appuie sur certains Italiens (2) qu'il admire, et alors il devient trop froid, malgré la sincérité et la science de l'exécution.

Il a fallu un siècle de médiocratisation de la forme et de la couleur, manifestée de plus en plus chaque année dans les panoramas et les cinématographes des Salons, pour que certains grands pontifes de l'art officiel pussent croire que la résurrection d'un tel homme ramènerait peut-être aux formules d'un art d'école; mais, à l'inverse de ce qui se fût produit si l'enseignement était encore un peu fort; il a été facile de voir qu'Ingres, dont on aurait voulu faire « l'Imperator de la peinture française », était d'un voisinage dangereux et écrasant si l'on tentait, en le glorifiant, de ressusciter un art conventionnel. Ingres peut ressusciter, l'Ecole meurt.

GEORGES ROUAULT.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie

Paul Biver : *L'Eglise abbatiale de Westminster et ses tombeaux*. Avec une introd. par W. R. Lethaby, architecte de l'Abbatiale ; Longuet. 5 »

Joseph Calmette et Henri Drouot : *La Bourgogne* (anthologies illustrées des Provinces françaises), ouvrage orné de 132 grav. et 1 carte ; Laurens. 5 »

Antoine Hekler : *Portraits antiques*, avec 518 reprod. ; Hachette. 40 »

(1) *Le Bain Turc.*
(2) *La Vierge à l'hostie.*

Esotérisme.

Ernest Bosc : *Germes de vie de l'Astral;* Daragon. 1 50

Histoire

Alfred Duquet : *Chalons et Beaumont;* 7 août-30 août 1870, avec 3 cartes des opérations militaires (Guerre de 1870-1871) ; Fasquelle. 3 50

Joseph Fabre : *Procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc*, raconté et traduit d'après les textes latins officiels, suivis de *Jeanne et le peuple de France*. Hachette, 2 vol. 7 »

E. Griselle : *Ecurie, Vénerie, Fauconnerie et Louveterie du Roi Louis XIII;* Ed. des Documents d'histoire. » »

Eugène Griselle : *Maisons de la Grande Mademoiselle et de Gaston d'Orléans son père ;* Ed. des Documents d'histoire. » »

Eugène Griselle : *Supplément à la Maison du Roi Louis XIII;* Ed. des Documents d'histoire. 4 »

Em. Sevestre : *Essai sur les archives municipales et les archives judiciaires des chefs-lieux de département et de district en Normandie pendant l'époque révolutionnaire (1787-1801) ;* Picard. 10 »

Georges Stévenin et Armand Hubert : *Georges Cadoudal ;* Ed. royalistes et catholiques. 1 25

Marquis de Vogüé : *Une Famille vivaroise ;* Champion, 2 vol. 7 »

Littérature.

Albert Dauzat : *La Défense de la langue française ;* Armand Colin. 3 50

Charles Dulait : *Reliquiæ ;* Bruges, « St. Catherine Press ». » »

Emile Henriot : *A quoi rêvent les jeunes gens*. Enquête sur la jeunesse littéraire ; Champion. » »

Lettres de femmes à Casanova, recueillies et annotées par Alda Rava. Trad. de l'italien par Edouard Maynial. Portrait en héliogravure de Manon Balletti d'après un tableau de Nattier : Michaud. 5 »

Camille Mauclair : *De l'amour physique ;* Ollendorff. 3 50

Alexandre Mercereau : *Paroles devant la vie ;* Figuière. 3 50

Adolphe Retté : *Au Pays des lys noirs*. Souvenirs de jeunesse et d'âge mûr ; Téqui. 3 50

Jean Richepin : *D'Eschyle à Aristophane ;* Fayard. 3 50

Em. Sevestre : *Les Sources du Chevalier des Touches, de Jules Barbey d'Aurevilly ;* Lemerre. 2 »

Louis Thomas : *Curiosités sur Baudelaire ;* Messein. 4 »

C. de Tschudi : *L'Impératrice douloureuse. Elisabeth, Impératrice-Reine d'Autriche-Hongrie*. Adapté de l'allemand avec l'autorisation de l'auteur par H. Heinecke ; Edit. du « Temps présent ». 3 50

Pédagogie

Berthonneau, Bianconi, Bourgin, Brucker, etc : *La Méthode positive dans l'Enseignement ;* Alcan. 6 »

Gabriel Compayré : *Frœbel et les jardins d'enfants ;* Delaplane. 0 90

Philosophie

Carlyle et Emerson : *Correspondance. 1834-1872*. Traduct. de E. L. Lepointe ; Armand Colin. 3 50

Georges de Tallemonde : *Le Rythme universel*, Essai de philosophie générale ; Jouve. 15 »

Poésie

W. Chapman : *Les Fleurs de givre ;* Ed. de la « Revue des Poètes ». 3 50

Maurice Erval : *A Mi-Voix ;* Melet » »

Charles Hennebois : *La loi de vivre ;* Delaunay (Clermont-Ferrand). 3 50

Banville d'Hostel : *Le Semeur de sable*. Précédé d'une lettre de Maurice Maeterlinck ; Figuière. 3 50

Jules Leroux : *La Muse noire ;* Figuière. 3 50

Charles Simon : *La Flûte enguirlandée ;* Ed. de la « Revue des Poètes ». 3 50

Publications d'art

John Belcher : *Les Principes de l'Architecture*, trad. de l'anglais par François Monod, avec 75 illustr. ; Laurens. 4 »

P. Dissard : *Le Musée de Lyon*. Les Peintures, avec 354 grav. ; Laurens. 10 »

Holbein, L'Œuvre du Maître en 252 reproductions ; Hachette. 12 »

A. P. Oppé : *Sandro Botticelli*, ouv. orné de 25 pl. en coul. tirées hors texte ; Hachette. 25 »

Questions militaires

Emile Nolly : *Gens de guerre au Maroc* ; Calmann-Lévy. 3 50

Roman

Julien Benda : *L'Ordination* ; Emile-Paul. 3 50
Binet-Valmer : *Le Cœur en désordre* ; Ollendorff. 3 50
Léon Cathlin : *Leur petit garçon* ; Perrin. 3 50
Pierre Custot : *Traits galants et Aventures du sieur Pierre Defleurville* ; Fasquelle. 3 50
Ch. Dickens : *Les Papiers posthumes du Pickwick-Club*. Illustré par Cecil Aldin ; Hachette. 25 »
Jacques des Gachons : *La Vallée bleue* ; Fontemoing. 3 50
Marie-Anna Hullet : *Celle qui manqua*. Préface de Willy ; Grasset. 3 50
J. Jacquin : *Petites filles du temps passé*. Illust. de René Vincent ; Hachette. 7 50
De La Motte-Fouqué : *Ondine*. Illustré par Arthur Rackham ; Hachette. 12 »
Yves Le Febvre : *Le Sang des Emeutes* ; Figuière. 3 50
Ch. Le Goffic : *La Double confession*. Il. de Pégot-Ogier ; Flammarion. 0 95
Claude Lemaître : *Lina*, Histoire d'amour sous le second Empire ; Tallandier. 3 50
Jeanne Marais : *Nicole, courtisane* ; Calmann-Lévy. 3 50
Francis de Miomandre : *Histoire de Pierre Pons, Pantin de feutre*. Illust. de P. Guignebault ; Fayard. » »
Eugène Montfort : *La Turque*. Illust. d'après les dessins de Maxime Dethomas ; Fayard. 0 95
Annie de Pène : *C'étaient deux petites filles...* ; Messein. 3 50
Michel Provins : *L'Art de rompre* ; Fasquelle. 3 50
André de Régis : *Primaire*. Scènes de la vie universitaire ; Edit. de « la Renaissance contemporaine ». 3 50
Marie Simon-Muller : *L'autre Werther* ; Grasset. 3 50
Horace Van Offel : *Le Retour aux Lumières* ; Lamertin (Bruxelles). » »
Dame Yette : *Ardent le Chevelu*. Dessins de Jean Veber ; Hachette. 3 »

Sociologie

G. Bertier, F. Boulloche, L. Bougier, Dr Calmette, Dr Cayla, etc. : *Les Œuvres périscolaires* ; Alcan. 6 »
Marcel A. Hérubel : *La France au travail*. En suivant les côtes de Dunkerque à Saint-Nazaire. Avec 20 photogravures h. t. et un plan ; Pierre Roger. 4 »
Joseph Reinach : *La Réforme électorale* ; Fasquelle. 3 50
M. Wilmotte : *La Culture française en Belgique* ; Champion. » »

Théâtre.

Marguerite Berthet : *La Fée aux Oiseaux*, féerie en 5 actes ; Gastein-Serge. 2 »
Henry Bidou : *L'Année dramatique*, 1911-1912 ; Hachette. 3 50
Antonin Lugnier : *Histoire de la Société lyrique : les Enfants du Caveau* ; Daragon. 5 »
Charles Muller et Régis Gignoux : *Mil neuf cent douze* ; Grasset. 3 50

Varia

Comtesse d'Avila : *Pour la femme* ; Soc. franc. d'Imp. et de libr. 3 50

Voyages.

Alphonse Muzet : *Aux Pays balkaniques ; Monténégro, Serbie, Bulgarie*. Avec 26 photogravures, h. t. et 1 carte ; Pierre Roger. 4 »

MERCVRE.

ECHOS

L'origine lorraine de Chopin. — Les manuscrits de L. N. Tolstoï. — Prix littéraires. — Société des Artistes Indépendants. — Publications du *Mercure de France*, — Le Sottisier universel.

L'origine lorraine de Chopin.

Monsieur le Directeur.

Je viens de lire, dans le *Mercure*, l'article de M. André Lévy sur *l'ori-*

gine lorraine de Chopin. Le 15 mai 1911, j'écrivais, dans *les Marches de l'Est* : « Le *Mercure de France* du 1er avril 1911 publie une lettre de Mme Wanda Landowska, faisant état des ouvrages de Karlowicz, Opienski, des travaux de Ferdinand Hœsick que nous avons utilisés et cités, lors du centenaire de Chopin (*Marches de l'Est*, année 1910-1911, n° 1, pp. 75-78). Mais Mme Wanda Landowska ajoute : « Ces documents, peu connus en France, se trouvent aux archives de Nancy. » C'est la première nouvelle. Je serais enchanté d'avoir la cote des susdits documents. Et aussi mon ami Paul Pierreville, qui a fait de longues, de minutieuses recherches sans rien trouver. Mais je supplie Mme Wanda Landowska de ne pas croire que je veux démembrer une quatrième fois la Pologne. »

Voulez-vous me permettre de redonner le texte exact, avec les références, de ce que je disais dans *les Marches de l'Est*, en avril 1910 (année 1910-1911, n° 1, pp 75-78) ? Je connais personnellement Ferdinand Hœsick, et, à Cracovie, nous avons longuement parlé de ses recherches sur les origines de Chopin. C'est Opienski qui, d'après les renseignements de F. Hœsick, a le premier parlé de « Ferrand et Nicolas Chopin » (1). Le petit-fils de l'associé de Ferrand, qui, en bon Lorrain, s'appelait aussi Nicolas, devait émigrer en Pologne vers 1787 (2)

En 1800, à Zelazowa Wola, à six lieues de Varsovie, Nicolas Chopin est précepteur du jeune Frédéric Skarbek ; il y épouse, le 2 juin 1806, Justine Krzyzanowska, qui lui donnera quatre enfants : Louise, Frédéric, né le 22 février 1810 (3), Isabelle, Emilie, qui devait mourir à quatorze ans, après avoir montré des dispositions extraordinaires pour la poésie.

D'après Hœsick, le père de Nicolas Chopin, Jean-Jacques, le grand-père par conséquent de Frédéric Chopin, *fut instituteur à Metz*, s'y maria avec une veuve Desmarets, dont il eut trois fils et une fille, et vint, plus tard, à Nancy et à Strasbourg. *C'est de ce côté que M. André Lévy devrait diriger ses recherches*. Il pourrait aussi, comme moi, faire le pèlerinage du cimetière de Powazki, à Varsovie. Vis-à-vis de la cinquième arcade, en comptant du côté gauche, il lirait, sur le tombeau des parents de Frédéric Chopin :

Nicolas Chopin
ancien Professeur au lycée de Varsovie
De l'Académie du Clergé catholique romain
Membre du Comité d'Examens
Né à Nancy en 1770
Mort à Varsovie en 1844
Paix éternelle

Veuillez agréer, etc.

CHARLES-LÉON BERNARDIN.

(1) Henri Opienski, *Chopin*, Cracovie, 1909.

(2) *Souvenirs inédits de Frédéric Chopin*, publiés par M. Karlowicz, Varsovie, 1904. Une édition en français, par Laure Disière, p. 2. Cf Ferdinand Hœsick. *Chopin* (*Echo Musyczne*), 3 octobre 1899.

(3) Cf. Acte de baptême, paroisse de Brochow. Publié dans *Souvenirs inédits de Chopin*, de M. Karlowicz, pp. 223-224.

Nicolas Chopin a alors 40 ans, sa femme 28. *Malgré d'actives recherches, notre ami Paul Pierreville, secrétaire général de la Mairie de Nancy, n'a pu retrouver l'acte de naissance de Nicolas Chopin. Ses recherches ont porté sur les registres*

§

Les Manuscrits de L. N. Tolstoï. — Deux années sont écoulées depuis la mort de l'illustre écrivain russe, et la discussion soulevée au sujet de la propriété de ses manuscrits, déposés au Musée historique de Moscou, n'est pas encore close.

Au Musée historique est conservé tout le Journal de Tolstoï allant de 1848 à 1900 ; des copies de ce Journal se trouvent également en Angleterre, dans les archives de V. G. Tchertkoff. La partie du journal de Tolstoï qui embrasse les dix dernières années de sa vie n'est pas au Musée historique ; Tolstoï avait refusé de la remettre à sa femme et l'avait déposée lui-même à la Banque d'Etat de Toula d'où, selon son testament, sa fille Alexandra Lvovna l'a retirée.

Après deux années de pourparlers entre la mère et la fille, toutes les tentatives de terminer cette discussion à l'amiable ont échoué, et la comtesse Sophie Andréevna, la veuve de Tolstoï, a déposé entre les mains du Ministre de l'Instruction publique une plainte contre le Directeur du Musée historique de Moscou, qui refuse de lui remettre les manuscrits de Tolstoï. Le Ministre de l'Instruction publique, sans donner son avis, a transmis cette plainte au premier département du Sénat dirigeant, du ressort duquel relève la direction du Musée historique.

Afin de préparer l'opinion publique en sa faveur, la comtesse S. Tolstoï et ses amis ont fait courir le bruit qu'elle s'est réconciliée avec sa fille Alexandra, que celle-ci s'est brouillée avec Tchertkoff et que Tchertkoff quitte la Russie et s'installe définitivement en Angleterre après avoir vendu sa propriété de Teliatinsky.

Ces propos recueillis par tous les journaux russes et qui ont trouvé leur écho dans les journaux étrangers ne sont en rien conformes à la vérité. La situation est exactement ce qu'elle était au moment de la mort de L. N. Tolstoï. Les exécuteurs testamentaires : sa fille Alexandra Lvovna et V.G. Tchertkoff sont toujours fermement résolus à respecter scrupuleusement, jusqu'au bout, les volontés dernières du grand écrivain russe.

J.-W.B.

§

Prix littéraires. — Le prix Goncourt a été attribué à M. André Savignon pour son livre : *Les Filles de la Pluie*. C'est à la voix « de secours » du président de l'Académie, M. Léon Hennique, que M. Savignon doit son prix, car, en même temps que le vote des dix lui donnait 5 voix, M. Julien Benda en obtenait 5 également pour son roman philosophique *l'Ordination*.

M. Léon Hennique a passé la présidence de l'Académie Goncourt à M. Gustave Geffroy. On assure que cet événement n'a aucun rapport avec l'attribution du prix.

Le prix de *la Vie Heureuse* est donné à Mme Jacques Morel (Mme Edmond Pottier), pour son roman *Feuilles mortes*.

des paroisses suivantes : Saint-Sébastien (1765-1774), Saint-Roch (1764-1771), Saint-Nicolas (1765-1774), Saint-Pierre (1765-1780), Saint-Epvre (1765-1779), Saint-Fiacre (1769-1771), Notre-Dame (1769-1771).

§

La Société des Artistes Indépendants vient d'obtenir de nouveau du Conseil Municipal la concession d'un emplacement au quai d'Orsay, pour y organiser sa 29e exposition du 1er mars au 31 mai 1913.

Les inscriptions pour le salon de 1913 seront closes le 31 décembre prochain.

§

Publications du « Mercure de France ».

ŒUVRES DE ARTHUR RIMBAUD (*Vers et Proses*), revues sur les manuscrits originaux et les premières éditions, mises en ordre et annotées par Paterne Berrichon. Poèmes retrouvés. Préface de Paul Claudel. Un vol. gr. in-18 (0.20 × 0.135) sur beau papier, 7 fr. (25 ex. sur vélin d'Arches, à 20 fr.).

ŒUVRES COMPLÈTES D'ALBERT SAMAIN. IV. *Contes*. Frontispice d'Aug.-H. Thomas. Vol. in-8 raisin tiré en 2 couleurs à 550 ex., savoir : 50 ex. sur japon impérial, numérotés de 1 à 50, 40 francs ; 500 ex. sur vélin à la forme, numérotés de 51 à 550, 12 fr.

LES CORSAIRES DUNKERQUOIS ET JEAN BART, *des origines à 1662*, par Henri Malo. Vol. in-8, orné de portraits et de reproductions de documents, 7 fr.50.

ÉTUDES DE PSYCHOLOGIE SEXUELLE : IV. LA SÉLECTION SEXUELLE CHEZ L'HOMME (*Toucher. Odorat. Ouïe. Vision*), par Havelock Ellis, édition française, revue et augmentée par l'auteur, traduite par A. Van Gennep. Vol. in-8, 5 fr.

LA CONVERSION D'UN SANS-CULOTTE : *Gabriel Bouquier, peintre, poète et conventionnel*, 1739-1810. Documents inédits sur la Révolution et l'Histoire de l'Art, tirés des Archives de l'Assistance publique de Paris. Vol. in-18, 3.50.

§

Le Sottisier universel.

... l'autre, blanc, *Pieris brassisae*, piéride du chou, dont la chenille dévore cette plante potagère avant d'être livrée à l'alimentation des humains. — *Journal de Rouen*, 6 décembre.

Beaucoup avaient confié des fonds au banquier pour acheter des titres, ce qui constitue un abus de confiance. — *L'Etoile Belge*, 16 novembre.

L'île enchantée où Antoine et Cleopâtre étaient venus chercher un dernier asile de repos et de fête avant de disputer à Jules Cesar, etc. — *Le Temps*, 1er décembre.

Coquilles.

Les fortifications de Venise les plus importantes se trouvent à l'entrée du Lido, du Melamocco, du Chioggia, larges d'environ 500 kilomètres. — *La Ligue maritime*, novembre 1912.

M. Stoklasa, de Prague, croit que les eaux radioactives sont favorables à la germanisation et à la croissance des plantes. — *Le Matin*, 26 novembre.

MERCVRE.

TABLE DES SOMMAIRES

(1912)

—

XCVI — N° 355. — 1er AVRIL

XCVI — N° 356. — 16 AVRIL

C

N° 369 — 1er NOVEMBRE

C

N° 370 — 16 NOVEMBRE

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS[1]

(1912)

—

(1) Les titres de poésies sont imprimés en italique. — Les lettres R. Q. sont l'abréviation de *Revue de la Quinzaine*.

REVUE DE LA QUINZAINE

TABLE ALPHABÉTIQUE DES RUBRIQUES

—

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE [G. ROY], 7, rue Victor-Hugo.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé. — (Paris-VIe)

ŒUVRES DE H.-G. WELLS

La Machine à explorer le Temps (*The Time Machine*), roman, traduit par Hen D. Davray. Vol. in-18........ 3

La Guerre des Mondes, roman, trad. par Henry-D. Davray. Vol. in-18... 3

Une Histoire des Temps à venir, roman, trad. par Henry-D. Davray. Vol. in-18. 3

L'Ile du Docteur Moreau, roman, traduit par Henry-D. Davray. Vol. in-18. 3

Les Premiers Hommes dans la Lune, roman, traduit par Henry-D Davray. V in-18........ 3

Les Pirates de la Mer, traduit par Henry-D. Davray. Vol. in-18........ 3

L'Amour et M. Lewisham, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiew Vol. in-18........ 3

La Merveilleuse Visite, roman, traduit par Louis Barron. Vol. in-18........ 3

Place aux Géants, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Volu in-18........ 3

Quand le Dormeur s'éveillera, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Ko kiewicz. Vol. in-18........ 3

Miss Watters, roman, trad. par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-18. 3

Anticipations, *ou de l'influence du progrès mécanique et scientifique sur la vie et pensée humaines*, trad. pr Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-18.. 3.

La Burlesque Equipée du Cycliste, roman, traduit par Henry-D. Davray B. Kozakiewicz. Volume in-18........ 3

La Découverte de l'Avenir, traduit par Henry-D. Davray. Vol. in-18........ 3

Douze Histoires et un Rêve, traduits par Henry-D. Davray et B. Kozakiew Vol. in-18........ 3

Au Temps de la Comète, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiew Volume in-18........ 3

Une Utopie Moderne, trad. par Henry-D. Davray et B Kozakiewicz. Vol. in-18. 3

La Guerre dans les airs, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewi Vol. in-18........ 3

Effrois et Fantasmagories. Traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. V in-18........ 3

L'Histoire de M. Polly, roman. Traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewi Volume in-18........ 3

Anne Véronique, roman Trad. par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-18. 3

ŒUVRES DE RUDYARD KIPLIN

Le Livre de la Jungle, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Volu in-18........ 3

Le Second Livre de la Jungle, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humiè Vol. in-18........ 3

La plus belle histoire du monde, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humiè Vol. in-18........ 3

L'Homme qui voulut être Roi, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humiè Vol. in-18........ 3

Kim, roman, traduit par Louis Fabulet et Ch. Fountaine Walker. Vol. in-18. 3

Les Bâtisseurs de Ponts, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Volu in-18........ 3

Stalky et Cie, roman, trad. par Paul Bettelheim et Rodolphe Thomas. Vol. in-18. 3

Sur le Mur de la Ville, traduit par Louis Fabulet, précédé d'une étude sur Rudy Kipling par André Chevrillon. Vol. in-18........ 3

Lettres du Japon, trad. par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-18. 3

L'Histoire des Gadsby, roman, trad. par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jacks Vol. in-18........

Le Retour d'Imray, trad. par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-18.

Le Chat Maltais, trad. par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-18. 3

Actions et Réactions. Trad. de Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Volu in-18........

Chronique
Automobile

Les débuts de cette Chronique coïn-dent avec l'ouverture du *13e Salon e l'Automobile.*

Le Grand Palais ruisselle de lumière, chaque jour, une foule élégante s'y récipite pour admirer les énormes rogrès accomplis par nos construc-urs depuis le Salon précédent, c'est-à-ire depuis deux ans.

Que de simplifications depuis cette poque, et comme tout s'unifie !

La transmission par chaînes est à eu près disparue, la cardan règne en aîtresse sur tous les châssis exposés.

Plus de tringles ni de mouvements e rappels encombrants et inutiles : œil ne voit plus que des lignes im-eccables et nettes.

Des carters enferment tout et tiennent ous les organes à l'abri de la poussière t de la boue.

Les moteurs ont aussi suivi cette note e netteté et de simplicité. Leurs soupa-es sont encore nombreuses, et, si on les ignait, représenteraient un bataillon mposant.

Les sans-soupapes ne gagnent pas e terrain dans l'esprit du public ; au ontraire.

On chuchote même que certain cons-ucteur qui a eu de nombreux déboi-es (et ses clients encore plus) ne s'en-te que par amour-propre en ne reve-ant pas aux soupapes d'antan.

En résumé, on a l'impression que ans le public un type spécial a dis-aru : c'est le monsieur qui disait d'un r entendu : « J'attends pour faire de automobile que ce soit tout à fait au oint. »

Oui, cet acheteur éventuel est mort : faudra qu'il trouve autre chose. Il oserait plus prononcer sa phrase abituelle, il craindrait que l'on ne se noquât de lui.

Ceci explique le nombre considérable 'acheteurs qui se rendent au Grand alais.

Les commandes inscrites par nos grandes usines françaises sont déjà énormes. Tant mieux pour notre industrie, tant mieux pour les centaines de mille d'ouvriers que fait vivre cette branche florissante du génie français.

A côté de la mécanique, il ne faut pas oublier la carrosserie qui emploie autant de monde que les constructeurs de châssis.

Dans ce Salon que de jolis torpédos, que de jolies limousines ; et comme les formes s'assouplissent, s'arrondissent et s'harmonisent avec les châssis !

Et quel confortable dans les carrosseries ! On en voit même avec les sièges forme fauteuils anglais, genre Maples : les dossiers s'inclinent à volonté, les coussins s'avancent ou se reculent.

C'est presque du raffinement !!

G. Cernay.

D. B. B. — Avec pareille charge, il serait plus prudent de munir votre limousine de jumelés. A votre disposition pour devis et renseignements.

Le Home
et la Santé

LES ÉPICES

La cuisine épicée passe, à juste titre, pour avoir une action excitante sur l'appareil digestif. Sans conseiller l'abus des épices il est certain que leur usage modéré donne des résultats satisfaisants dans les cas de dyspepsie par faute d'acidité; par contre les « hyperchlorhydriques » feront bien de s'en abstenir. Les régimes qui sont fort en vogue ont peut-être une réputation surfaite en ce qui concerne les troubles de la digestion, et le malade, en ce cas, n'a pas de meilleur médecin que lui-même pour savoir ce qui passe et ce qui ne passe pas.

Les épices, d'ailleurs, sont aujourd'hui beaucoup moins en honneur qu'au moyen âge. Tout au plus notre cuisine en utilise-t-elle couramment trois ou quatre : le poivre, blanc, noir ou rouge, le girofle, le laurier, le thym, parfois la noix de muscade; la moutarde comme condiment, et c'est tout.

S'il faut en croire Le Grand d'Aussy (*Vie privée des Français*), nos pères avaient besoin d'un arsenal d'épices beaucoup plus imposant; le thym, la marjolaine, le safran entraient dans presque tous les ragoûts; le laurier, l'anis, la coriandre, l'ail étaient un assaisonnement courant. La moutarde de Dijon, faite de graine de sénevé et de vinaigre, était estimée dès le XIIIe siècle. Les poètes des Croisades vantent avec les plus grands éloges le poivre, la cannelle, le girofle, le gingembre.

Les statuts de la corporation des *sauciers* indiquent, en 1394, le nom et la composition des sauces toutes préparées que l'on achetait pour assaisonner chez soi les aliments. La sauce *à la cameline* devait être composée « de bonne cannelle, de bon gingembre, de bons clous de girofle, de bonne graine de Paradis, de bon pain et de bon vinaigre ». Tant de bonnes choses de-

aient assurément former un ensemble ucculent ! Les sauciers mettaient leur onneur à déguiser les mets sous le uxe des assaisonnements, ce qui fit dire Froissart en parlant d'un festin du ve siècle : « Il y avoit grand planté de ets et entremets si estrangés et dégui-s qu'on ne pouvait les distinguer. »

Mais le rôle des épices ne se bornait as à rehausser les aliments. Par ex-nsion, on appela épices les dragées, onfitures, fruits secs et pâtisseries. 'est qu'en effet, « après les viandes, - dit un ouvrage du temps, —on ser-ait chez les riches, pour faire la diges-ion, de l'anis, du fenouil et de la co-andre confits au sucre. » On en usait ussi dans le cours de la journée comme corroborants » ; et cet usage était llement estimé à l'époque qu'il donna aissance aux « présents d'épices » que on croyait pouvoir offrir aux person-es de la plus haute distinction. Ainsi, lorsqu'Henri IV fit son entrée à Paris, en 1594, « Messieurs de la Ville lui présentèrent de l'hypocras, de la dragée ou épices et des flambeaux ».

La coutume — sous une forme plus « adoucie », — s'est perpétuée jusqu'à nos jours : les chocolatiers et confiseurs qui dressent déjà leurs affriolants étalages ne sont pas pour s'en plaindre. Nos émotions gustatives non plus, — sinon nos facultés digestives !

D Argyre.

Gunther. — Il y a des cas trop divers pour qu'on puisse se prononcer ; il faut que le malade aille voir un bon spécialiste, dans une clinique au besoin, et qu'il suive les conseils, qui lui seront donnés.

Pour rajeunir le bois.— Pour masquer les trous et les fentes du bois, faire une pâte composée de sciure et de colle forte dont on bouchera les cavités. La composition durcira et prendra l'aspect du bois.

BULLETIN FINANCIER

Il est maintenant à craindre que la solution de la question d'Orient ne tourne en que de poisson, après avoir donné des espérances à tous ceux qui ont le goût des choses lo ques. Que s'est-il passé exactement qui a empêché les Bulgares de pénétrer dans Co tantinople et d'organiser d'un coup un nouvel empire fédéral, dont l'entrée en scè aurait singulièrement modifié la physionomie de l'Europe? C'était la prédominance c taine de l'élément latin d'une part, de l'élément slave d'autre part, aux dépens de l'é ment germanique.

Un armistice est signé entre les belligérants ; la Grèce a refusé d'y participer; u conférence d'ambassadeurs se réunira à Londres. Que sortira-t-il de cette boîte de Pa dore ? Bien avisé qui l'oserait dire. Nous verrons probablement la grrrande Diploma faire de la bouillie pour les chats !

Quoi qu'il en soit, le monde des affaires est dans l'expectative, et, en somme, ne m tre pas trop d'inquiétude.

La rente française s'inscrit à 90, 35, en léger progrès sur la dernière quinzaine. L'E térieure Espagnole, au contraire, recule à 91, 30. A 98, 30 l'Italien garde à peu pr son cours. Le Turc Unifié s'avance à 86 et la Banque Ottomane à 648. Les fonds d Etats Balkaniques fléchissent à peine, le Bulgare 5 o/o 1902 à 503,50, l'Héllénique 18 à 302. Le Serbe 4 o/o à 82, 65 gagne plutôt quelques centimes.

Les fonds russes présentent peu de changement. Le Consolidé 4 o/o cote 95, le 4 o 1901, 91, 05 ; le 4 1/2 1909, 101 ; le 5 o/o 1906, 103, 25.

Les chemins de fer français sont bien tenus, l'Est à 907, le Lyon à 1250, le Nord 1659, l'Orléans à 1323.

La situation des sociétés de Crédit reste à peu près la même. Nous trouvons le Cré Lyonnais à 1580, le Comptoir d'Escompte à 1005, la Banque de Paris à 1715, la Soci Générale à 820, le Crédit mobilier à 674, la Banque française à 304.

Bien entendu, ne parlons d'aucune affaire.

LE MASQUE D'OR

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

---

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthélemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... net	1.25	Le numéro........	1.50
Un an...........	25 fr.	Un an.............	30 fr.
Six mois.........	14 »	Six mois...........	17 »
Trois mois........	8 »	Trois mois.........	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.